

Philippe SOULIER  
avec la collaboration de  
Gwenaëlle WILHELM-BAILLOUD  
et des extraits de textes inédits  
de Gérard BAILLOUD †

# Gérard Bailloud

## (4 décembre 1919/30 août 2010)

---

### INTRODUCTION

---

Gérard Bailloud, spécialiste mondialement connu du Néolithique, un des grands préhistoriens français de la seconde moitié du siècle dernier, fut aussi le secrétaire général de la SPF de 1964 à 1983, son président en 1970 et son vice-président en 1976. Sa vie et son activité scientifiques, qui s'orientent aussi bien vers le Néolithique européen que vers la Préhistoire récente de l'Afrique, peuvent se répartir en quelques grandes séquences. Après une scolarité parisienne brillante et des études de lettres, il s'oriente vite vers l'ethnologie africaine, puis vers la Préhistoire française. Travaillant tout d'abord aussi bien sur le terrain en Paléolithique (Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne, avec Leroi-Gourhan) qu'en érudition bibliographique pour le Néolithique (ouvrage de synthèse européenne dès 1955), il part également en mission au Tchad et en Éthiopie pour des prospections archéologiques et des relevés pariétaux. Le Néolithique, de France ou d'Europe occidentale, deviendra cependant sa spécialité majeure et, outre les

---

(1) Cette biographie a été abondamment établie à partir des «pièces annexes des rapports annuels d'activité au CNRS», dont il avait conservé un double et qui concernent la période de 1958 à 1983, ainsi que par les différentes versions de son *curriculum vitae*. De larges extraits des rapports annuels, mais aussi de ses publications, sont présentés ici car ils sont exemplaires de la manière dont travaillait Gérard Bailloud (lecture systématique des ouvrages et articles, avec prises de notes et dessins d'objets dans les collections publiques et privées, constitution d'une base documentaire tendant à l'exhaustivité, succession de synthèses sans cesse mises à jour) et du regard qu'il portait sur ses propres travaux (projets de recherche et déclarations d'intention, tant pour les fouilles, les études de séries que pour les publications, intérêt documentaire collectif et diffusion des connaissances). Par ailleurs, ces extraits sont riches d'enseignement pour l'étude de la dynamique des recherches et du renouvellement des connaissances de la seconde partie du 20<sup>e</sup> siècle. Ils sont aussi, pour nous, l'occasion de lui redonner ici directement la parole, tout autant que d'y rester fidèle.

Notre contribution a également été largement complétée par deux apports différents : d'une part les archives personnelles et professionnelles de Gérard Bailloud, conservées à Carnac et à Paris, mises à disposition et commentées par l'une d'entre nous (G. W.-B.), d'autre part un long entretien, inédit, conduit avec l'autre (P. S.) à Carnac le 28 mai 2001, au cours duquel avaient été évoqués aussi bien sa propre carrière que ses liens avec André Leroi-Gourhan.

D'autres sources et fonds d'archives ont également été consultés : fonds de la bibliothèque centrale du Muséum (MNHN - cotes 2AM1

fouilles des Mournouards, de Conquette ou de Basi, il participe et anime de très nombreux colloques, et publie articles et ouvrages de synthèse. Il mena sa carrière au CNRS, la terminant à la direction de l'URA12 du CRA jusqu'à sa retraite fin 1983. Ensuite, il vécut en Bretagne, se passionnant pour la culture régionale et réalisant des travaux savants sur les textes en langue celtique. Il s'éteint en août 2010 à Carnac. Sous la forme d'une chronique, cet article est un survol de l'itinéraire de sa vie et non une étude sur le Néolithique. C'est pourquoi, pour respecter au plus près ses idées et en restituer l'expression, nous avons choisi de laisser une place importante aux citations, placées en italique dans le texte<sup>(1)</sup>.

---

### ENFANCE ET ÉTUDES

---

Gérard Ludovic Bailloud naît le 4 décembre 1919 à Paris 16<sup>e</sup>, et décède à Carnac le 30 août 2010. Son père, ingénieur des Arts et Manufactures (Joseph André Bailloud), et sa mère (Gabrielle Marie Constance

---

I3a et I3b, 2AM 1K), Archives centrales du CNRS (910025 DPAA pour 1957-74 et cotes 910024 DPC pour 1975-84), du musée des Arts décoratifs (cote DI/386) et de la SPF (fonds – encore non coté – conservés au MNHN), de l'URA 12 et du fonds Leroi-Gourhan conservés à la MAE René-Ginouès de Nanterre, de l'association Cora à Saint-Moré (89), de la période 1940-1945 à la médiathèque de Clichy, de l'École du Louvre. Malgré le soin apporté à collecter les documents nécessaires, les délais de réalisation (deux mois en tout) et la difficulté à retrouver certains documents font que cette contribution est souvent lacunaire et déséquilibrée (voir note 66). Nous comptons sur la compréhension des lecteurs. Des entretiens ponctuels avec Claude Constantin, Jean-Claude Liger, Daniel Mordant, Jacques Tarrête et Marie-José Tubiana (ainsi que nos propres souvenirs personnels) ont permis de compléter certains aspects. Pierre Claustre nous a communiqué les documents en sa possession sur les travaux de Françoise Treinen-Claustre menés en collaboration avec Gérard Bailloud, en Afrique ou en France. Edmond Magnifique (CNRS, ArScAn) a réalisé la numérisation des documents et Daniel Mordant (SPF) le montage des figures.

Que tous en soient remerciés ici.

Sauf mention contraire, les illustrations proviennent des archives de Gérard Bailloud et les citations de ses rapports annuels au CNRS. Celles issues de ses publications sont accompagnées par des appels en bibliographie. Une liste des publications de Gérard Bailloud, complétée par Claude Constantin à partir de celle publiée dans l'ouvrage d'hommage de 1986, figure à la fin de ce volume.



**Fig. 1** – Enfance, guerre et après-guerre : 1) Gérard Bailloud et sa sœur Colette à Quiberon en 1929; 2) carte de travail à l'usine Aerosudest (1943); 3) Gérard Bailloud avec ses collègues de l'usine; 4) rassemblement ajiste à Fontainebleau en 1946.

**Fig. 1** – Childhood, the war and the post-war period: 1) Gérard Bailloud and his sister Colette at Quiberon in 1929; 2) Worker's card at the Aerosudest factory (1943); 3) Gérard Bailloud with his fellow factory workers; 4) Youth hostellers' gathering at Fontainebleau in 1946.

Fosse), eurent également une fille, Colette, de quatre ans sa cadette, née le 6 octobre 1923 (fig. 1, n° 1).

La vie de Gérard commença dans des conditions difficiles. En effet, sa mère contracta la grippe espagnole à l'issue de la guerre de 14-18, au moment de sa grossesse. Son fils en naquit affaibli et, de plus, elle ne put le nourrir directement car la grippe avait vicié son lait. Il subit alors, au cours de séances de «reminéralisation», des rayonnements thérapeutiques qui lui brûleront sévèrement le corps au quatrième degré. Par la suite, il resta hyper-sensible au soleil. Enfin, encore enfant, il tomba sur une balle de tennis et eut un épanchement de synovie. Les médecins lui plâtrèrent toute la jambe, jusqu'au pied. Malgré des séjours en sanatorium à Berck, sa jambe gauche en resta raide, hypotrophiée. Il perdit deux pointures à un pied... et fut exempté de service militaire. Toute sa vie, il garda de ces épreuves une profonde aversion envers le corps médical. Cette situation physique contribua certainement à sa grande passion pour la lecture, sans pour autant en faire une personne retranchée car il a toujours été également un bon vivant en société, que ce soit en famille, sur les chantiers ou avec ses amis ajistes<sup>(2)</sup> (fig. 1, n° 4).

Dans son discours d'entrée de Président de la SPF<sup>(3)</sup>, il confie : « *Dès l'âge de 13 ans j'écrivais, sur un cahier d'écolier, un roman de 32 pages illustrées intitulé "Les mémoires d'un homme préhistorique"* ; de la même époque, j'ai conservé un dessin intitulé "Aperçu d'un marché aux femmes chez les Hommes préhistoriques", qui donne de la beauté féminine une image assez différente du canon grec »<sup>(4)</sup>.

Comme bien d'autres, ses sources d'inspiration furent les romans de Rosny aîné, mais aussi « *Le préhistorique* » de Mortillet.

Brillant élève au Lycée Buffon, à Paris, il passe le Baccalauréat en octobre 1937 (mention A prime, Philosophie), s'intéressant déjà par ailleurs à la langue bretonne, langue apprise en autodidacte et qu'il retrouva avec passion au moment de sa retraite. Avec six certificats (ethnologie, histoire du Moyen Âge et histoire du monde contemporain en septembre 1940 ; histoire ancienne, études littéraires classiques et géographie en 1941), et un DES d'histoire et géographie en juin 1942, il valide une licence ès lettres le 20 février 1943.

Dans le même temps, en 1940 et 1941, il collabore bénévolement aux travaux du département d'Afrique noire du musée de l'Homme. C'est dans ce contexte et grâce à Déborah Lifschitz, spécialiste de l'Éthiopie et membre de la mission Griaule, qu'il a eu la possibilité d'entrer à la photothèque du musée de l'Homme. Il confie : « *Nous nous sommes croisés en 1941 ou 42*

*(c'était peu de temps avant son arrestation au moment de la rafle du Vel'd'Hiv, dont elle n'est jamais revenue) et elle m'a fait part de la possibilité de bénéficier d'une place au musée grâce à la mise en place de contrats de "chômeurs intellectuels". Nous étions une quinzaine (Hartweg, Rouget, Françoise Girard, quelques autres) dans cette situation pour le musée, dont un ou deux pour la photothèque, alors organisée par Lucienne Delmas, sous l'autorité de Henri-Victor Vallois et de Marcel Griaule pour le musée.* » C'est en effet par un courrier de Marcel Griaule, alors responsable du laboratoire d'ethnologie au musée de l'Homme qu'il est averti d'un emploi au Chantier n° 1330. Affecté à la photothèque à partir du lundi 9 février 1942, il y resta pendant 14 ans comme « photothécaire ».

Cependant, cet emploi fut interrompu durant un an car il fut réquisitionné par le STO. Une carte de travail du Service du travail obligatoire (loi du 16 février 1943) mentionne qu'il est « inapte pour l'Allemagne, avec une cote médicale de 4 », ce qui lui permet de rester dans la région. L'établissement où il doit travailler – la Société nationale des constructions aéronautiques du Sud-Est (Aerosudest) à Clichy (département de la Seine) – est réquisitionné et placé sous statut allemand, car fabriquant du matériel de guerre pour l'occupant. Il y fut affecté comme aide-magasinier, du 20 juillet 1943 au 20 septembre 1944 (fig. 1, n° 2-3).

#### DE LA BIBLIOGRAPHIE AUX COLLABORATIONS AVEC LEROI-GOURHAN

En 1945, à l'issue de la guerre et « vu la loi de finances du 30 décembre 1944 créant de nouveaux emplois au Museum National d'Histoire Naturelle », Gérard Bailloud quitte son statut de « chômeur intellectuel » par l'obtention d'un poste d'aide technique<sup>(5)</sup>. Il suit alors les cours du certificat d'ethnologie de l'Université de Paris (dont les cours de Paul Wernert<sup>(6)</sup>, qui demeura pour lui une référence) et se passionne pour l'ethnologie, l'histoire et la Préhistoire africaines. Durant ses temps libres, Gérard Bailloud participe activement aux réunions et excursions du Mouvement des Auberges de jeunesse et développe un réseau de solides amitiés parmi ses camarades ajistes. Les excursions et randonnées collectives en forêt ou en spéléologie, les rassemblements sous tente, comme les visites de monuments, de musées en région parisienne, ou plus loin en France, Italie ou Espagne, firent ainsi partie de sa vie dans toutes ces années d'après-guerre.

Autant par sa formation universitaire diversifiée, géographiquement et thématiquement, que par son goût prononcé de la lecture, Gérard Bailloud a tendance à

(2) Ajiste : nom donné aux membres et militants du Mouvement des auberges de jeunesse. Ce mouvement, fondé officiellement en 1932 à Amsterdam, fut atteint par la guerre et le régime de Vichy. Les années qui suivent la Libération furent celles d'éclatements et de reconstructions multiples. De 1945 à 1958 (date du regroupement en une Fédération Unie des Auberges de Jeunesse), les réunions et débats furent intenses. C'est durant toute cette période que Gérard Bailloud s'y investit comme en témoignent ses archives personnelles.

(3) Voir la reproduction de ce discours en fin de volume.

(4) Ces documents n'ont pas été retrouvés à ce jour.

(5) Arrêté du 14 août 1945, rétroactif au 1<sup>er</sup> janvier 1945 (archives MNHN).

(6) Paul Wernert (1889-1972) fut le géologue des missions Breuil et Teilhard de Chardin dans le Harrar (1930-1931), notamment dans la grotte du Porc-Épic en Éthiopie (publication en 1951). Après guerre, chercheur au CNRS, spécialiste des loess d'Achenheim, dont il fit le sujet de sa thèse de Sciences en 1956, il fut également, pendant 17 ans, directeur indemnitaire des Antiquités préhistoriques de la région Est, allant alors de l'Alsace à la Bourgogne (découpage de la loi de 1942, repris à la Libération dans le décret de 1945).

passer beaucoup de temps à la bibliothèque du musée de l'Homme, dévorant ouvrages et articles d'archéologie et d'ethnologie, notamment sur l'Afrique. C'est d'ailleurs au musée qu'il rencontre André Leroi-Gourhan pour la première fois en 1945, alors que celui-ci vient de prendre l'intérim du poste de sous-directeur du musée de l'Homme, occupé jusqu'alors par Jacques Soustelle, appelé au ministère de l'Information. En outre, si André Leroi-Gourhan occupe depuis l'année précédente la fonction de maître de conférence pour l'enseignement « d'ethnologie coloniale » à l'Université de Lyon, il assure également quelques cours au musée de l'Homme dans le cadre des formations dispensées par l'Institut d'Ethnologie (Soulier, 2005). Cette rencontre porta rapidement ses fruits, et de manière inattendue.

En effet, le 15 février 1946, René Bourreau, Marcel Papon et Gérard Méraville, spéléologues expérimentés du département de l'Yonne, ont repéré des gravures dans la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure (Yonne). Or, par un heureux concours de circonstance, ayant un ami commun (Roger Bethmond, ajiste) parmi le personnel de l'usine d'aviation de Cravant où nombre d'entre eux travaillaient, les découvreurs atteignent Gérard Bailloud. C'est avec eux que, les 9 et 10 mars (fig. 2, n° 1), il aborde le site des grottes d'Arcy, explore la Grande Grotte, la Grotte des Fées et pénètre dans l'étroite et discrète grotte du Cheval. Gérard Bailloud décide d'avertir à son tour André Leroi-Gourhan, et c'est avec son accord qu'il y retourne le 21 avril 1946, accompagné de Georges Tendron<sup>(7)</sup> pour prendre des clichés des parois et en faire des relevés (fig. 2, n° 2). Ils adhèrent ensuite tous les deux à la SPF pour y présenter une communication dès la séance de juin (Bailloud et Tendron, 1946 ; Breuil, 1946). Gérard Bailloud affirma plus tard : « *En fait, la découverte des gravures de la grotte du Cheval sera décisive pour orienter ma carrière vers la Préhistoire, alors qu'à l'époque c'est plutôt l'ethnologie africaine qui m'attirait* »<sup>(8)</sup>. La découverte leur semble vraiment majeure et ils ne peuvent s'arrêter là, d'autant plus que ces premières visites ne sont pas très « régulières » au point de vue de la loi, que ce soit parce qu'il s'agit d'une propriété privée ou parce que désormais, avec cette découverte, cette grotte devient un site archéologique au titre de la récente loi sur les fouilles... À cette époque, le grand spécialiste de l'art préhistorique était incontestablement l'abbé Breuil, Leroi-Gourhan ne s'y intéressait alors que peu. Cependant, il était nécessaire que quelqu'un « d'autorisé » aille sur place auparavant pour s'assurer des gravures, comme Leroi-Gourhan pouvait l'être en tant qu'enseignant d'ethnologie à Lyon et archéologue. Ils y retournent du 23 septembre au 2 octobre 1946, cette fois-ci sous sa direction et avec un groupe de stagiaires et d'étudiants, et Leroi-

Gourhan établit un rapport de cette visite dès le 4 octobre (Groupe spéléo., 1996).

L'abbé Breuil arrive en visite officielle les 28 et 29 septembre 1946 (fig. 2, n° 3). Il ne put cependant pas visiter personnellement la grotte du Cheval, celle-ci étant d'un accès étroit et très difficile, mais en confirme l'authenticité sur la foi des relevés. Il est intéressant de souligner que cet intérêt pour l'art de la Préhistoire se manifeste également dès cette période par des extensions hors du cercle des préhistoriens car, non seulement Gérard Bailloud publia un article sur le sujet dans un périodique d'art (Bailloud, 1946), mais il renseigna Georges Bataille au moment de la réalisation de son ouvrage sur Lascaux (Bataille, 1955)<sup>(9)</sup>.

De fait, Gérard Bailloud participa à plusieurs chantiers de fouilles avec André Leroi-Gourhan : La Sénétrière en 1945, Auvernier en 1947, Les Furtins en 1948, Saint-Romain et Curtil-sous-Burnand en 1949. Il s'agit d'opérations de terrain essentielles aux démonstrations méthodologiques qu'André Leroi-Gourhan organise tant pour ses étudiants que pour la formation des « archéologues amateurs » qui cherchent à se perfectionner et à acquérir les connaissances nécessaires à une pratique plus rigoureuse et plus scientifique de l'archéologie. Gérard Bailloud va vite s'avérer un collaborateur essentiel de ces chantiers et des travaux de laboratoire et d'analyse qui suivent (fig. 3 et 4).

C'est précisément au cours de visites à Arcy-sur-Cure que Gérard Bailloud, l'esprit en alerte, constate que, d'un terrier le long de la Cure, sur les abords du site, apparaissent ossements et silex, et... sort de l'air<sup>(10)</sup>. Le terrain lui semble favorable à une fouille, ce qui le tente, mais il s'en voit refuser la possibilité par la propriétaire, la comtesse du Sablon. Cette autorisation sera ensuite accordée à André Leroi-Gourhan dont le statut universitaire a emporté la conviction auprès de la comtesse. Cette première « grotte » (dite « grotte Bailloud ») sera dénommée « grotte du Loup » après la fouille, conformément à la coutume établie par l'abbé Parat<sup>(11)</sup> qui octroie aux cavités le nom d'un animal caractéristique. Très rapidement Leroi-Gourhan va donc y installer son école de fouilles, la grotte des Furtins commençant à être trop étroite pour le déploiement de son activité de « travaux pratiques de terrain ». Le « chantier-école du Centre de recherches préhistoriques » d'Arcy-sur-Cure va devenir un des lieux de la collaboration étroite entre André Leroi-Gourhan et Gérard Bailloud (fig. 5) : ce dernier, immédiatement promu au grade de « moniteur de chantier », y revient très régulièrement, mais pendant ses temps de congé (Bailloud, 1947 et 1953). En effet, étant adjoint-technique à la photothèque, statutairement attaché au Muséum, et non au CNRS, il ne pouvait disposer de son temps pour aller en mission sur le terrain.

(7) Georges Tendron était attaché de recherche au CNRS et au centre de recherche du musée de l'Homme, en tant que physicien et photographe. Il publia ensuite des articles dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* sur les techniques photographiques.

(8) Courrier Gérard Bailloud à Jean-Claude Liger, association Cora, daté du 28-11-1995 (archives Cora).

(9) Gérard Bailloud est remercié dans l'introduction pour ses « conseils particulièrement utiles » et la bibliographie lui doit certainement beaucoup...

(10) Outre les fouilles de l'abbé Parat, le site avait été sondé en 1939 par Pierre Poulain, conservateur au musée d'Avallon après-guerre, et futur membre de l'équipe de fouille.

(11) L'abbé Parat est le grand précurseur de l'exploration méthodique des grottes de la Cure à la fin du 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècle.



**Fig. 2 – Arcy-sur-Cure (1946)** : 1) Gérard Bailloud avec ses camarades spéléo dans la grotte du Cheval le 9 mars 1946 ; 2) première page de l'article de Gérard Bailloud sur « l'art préhistorique », avec le relevé du mammouth de la grotte du Cheval ; 3) photo de groupe à l'occasion de la visite officielle à Arcy-sur-Cure le 29 septembre 1946. 1 : R. L. Doize ; 2 : Hélène Balfet ; 3 : Marcel Souchaud ; 4 : Gérard Bailloud ; 5 : A. C. Blanc ; 6 : Guy Gaudron ; 7 : André Leroi-Gourhan ; 8 : Camille Gay ; 10 : abbé Henri Breuil ; 11 : Bernard Champault ; 12 : Francisque Gay (Ministre) ; 13 : Harper Kelley ; 14 : Augusta Hure ; 15 : comtesse du Sablon ; 16 : abbé Glory ; 18 : fils de Fr. Gay ; 19 : accompagnatrice de Fr. Gay.

**Fig. 2 – Arcy-sur-Cure (1946)** : 1) Gérard Bailloud with his potholer comrades in Grotte du Cheval, 9 March 1946 ; 2) first page of Gérard Bailloud's article on « prehistoric art » with the drawing of the mammoth from Grotte du Cheval ; 3) group photo taken during the official visit to Arcy-sur-Cure, 29 September 1946. 1 : R. L. Doize ; 2 : Hélène Balfet ; 3 : Marcel Souchaud ; 4 : Gérard Bailloud ; 5 : A. C. Blanc ; 6 : Guy Gaudron ; 7 : André Leroi-Gourhan ; 8 : Camille Gay ; 10 : Abbé Henri Breuil ; 11 : Bernard Champault ; 12 : Francisque Gay (Minister) ; 13 : Harper Kelley ; 14 : Augusta Hure ; 15 : Comtesse du Sablon ; 16 : Abbé Glory ; 18 : Fr. Gay's son ; 19 : person accompanying Fr. Gay.



**Fig. 3** – Mâconnais, les Furtins et Armeau : 1) paysage de Solutré et Vergisson (1946) ; 2) prospection à Sennecé, près de Mâcon (Pâques 1947) ; 3) La Senétrière (Pâques 1947) ; 4) Gérard Bailloud aux Furtins, Saône-et-Loire (Pâques 1947) ; 5) le campement aux Furtins (Pâques 1947). André Leroi-Gourhan, Gérard Bailloud et Hélène Balfet ; 6) fouille B. Champault à Armeau, Yonne (juillet 1948).  
**Fig. 3** – The Mâcon region, les Furtins and Armeau : 1) landscape, Solutré and Vergisson (1946) ; 2) prospecting at Sennecé, near Mâcon (Easter 1947) ; 3) La Senétrière (Easter 1947) ; 4) Gérard Bailloud at les Furtins, Saône-et-Loire (Easter 1947) ; 5) the camp at Les Furtins (Easter 1947). André Leroi-Gourhan, Gérard Bailloud and Hélène Balfet ; 6) B. Champault's excavation at Armeau, Yonne (July 1948).

**NE**  
 Rédaction et Administration  
 17, Avenue de la République - 71000 Dijon  
 Téléphone : 03 80 23 11 11 - 03 80 23 11 12  
 Courriel : bailloud@ne.fr

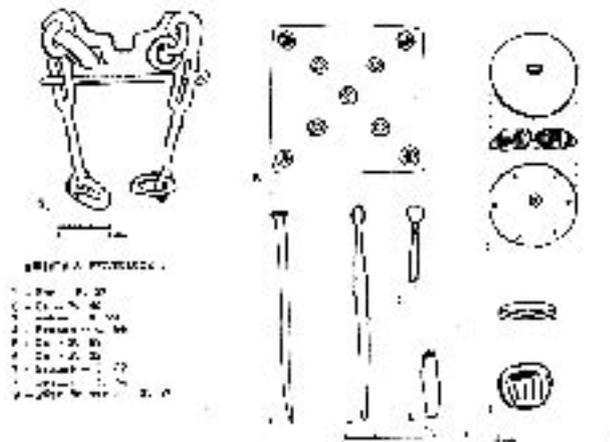
**AU TEMPS OÙ LA TERRE ÉTAIT ENCORE  
 MOULÉE ET MOLLE DU DÉLUGE**

# Un village s'élevait au pied de la falaise de St-Romain (Côte-d'Or)

Les archéologues lui ont découvert jusqu'à présent son secret



1. Gérard Bailloud sur la photo d'une première de presse relatant la fouille



**Fig. 4 – Le site de Saint-Romain (fouille Leroi-Gourhan, Pâques 1949) :** 1) Gérard Bailloud sur la photo d'une première de presse relatant la fouille ; 2) le site ; 3) bagues romaines ; 4 et 5) planches d'objets dessinés par Gérard Bailloud.  
**Fig. 4 – The Saint-Romain site (Leroi-Gourhan's excavation, Easter 1949) :** 1) Gérard Bailloud on a photo of a newspaper front page article about the excavation ; 2) the site ; 3) Roman rings ; 4 and 5) drawings of artefacts by Gérard Bailloud.



**Fig. 5** – Arcy-sur-Cure (1950-1951) : 1) Gérard Bailloud en fouille (juillet 1950) ; 2) Gérard Bailloud triant le matériel (Pâques 1951) ; 3) réunion de chantier (Pâques 1950) ; 4) marquage du matériel (Pâques 1950) ; 5) Jean Chavaillon au tamisage en fût (Pâques 1951) ; 6) le camp (Pâques 1950).  
**Fig. 5** – Arcy-sur-Cure (1950-1951) : 1) Gérard Bailloud excavating (July 1950) ; 2) Gérard Bailloud sorting finds (Easter 1951) ; 3) site meeting (Easter 1950) ; 4) marking finds (Easter 1950) ; 5) Jean Chavaillon sieving (Easter 1951) ; 6) the camp (Easter 1950).

Ce chantier fut l'occasion de la mise en place de méthodes nouvelles, dont l'application de la photo avec des éclairages spéciaux (Georges Tendron et Delaplace) et l'usage de la photo aérienne (Paul-Henry Chombart de Lauwe) dans la compréhension du paysage dans lequel le site s'inscrit. Il est intéressant de souligner que ce dernier avait son bureau dans les locaux mêmes de la photothèque où il gérât tout ce qui relevait de la photo aérienne. Sur le chantier, c'est lui qui montrait aux étudiants comment lire une photo aérienne en correspondance avec le terrain. La photothèque dans laquelle travaillait Gérard Bailloud était donc impliquée de plusieurs manières dans ce chantier-école, ce qui se manifeste d'ailleurs dans la contribution que Chombart de Lauwe et lui-même signent dans le manuel d'Annette Laming-Emperaire sur *La découverte du passé*<sup>(12)</sup>, publié en 1952 chez Picard (Bailloud et Chombart de Lauwe, 1952). Quelques années plus tard, en 1956, Gérard Bailloud donne sur ce même thème une conférence devant la Société d'études ardennaises sur le thème « photographie aérienne et archéologie ».

Cet intérêt pour les « méthodes auxiliaires de l'archéologie » se manifeste également par ses recherches en malacologie, et il détermina les coquilles quaternaires mises au jour avec Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Bailloud, 1955), mais aussi avec plusieurs autres chercheurs, parmi lesquels l'abbé Henri Breuil, James Baudet, Paul Marcellin, conservateur du Muséum de Nîmes (Marcellin, 1954). Il conserva toute sa vie ses collections d'échantillons de référence.

Les fouilles de Leroi-Gourhan à Arcy ne commencent réellement qu'en 1949, une fois terminés les travaux aux Furtins, et c'est Gérard Bailloud qui, désigné dès 1950<sup>(13)</sup> comme « directeur du chantier » pour l'encadrement des stagiaires, est dès lors chargé de l'étude du matériel lithique. Les autres aspects du site étaient répartis parmi ceux qui formaient alors l'équipe de base : André Leroi-Gourhan pour la détermination de la faune (bientôt relayé par Thérèse Josien), Pierre Poulain<sup>(14)</sup> pour la stratigraphie et les structures, et Jean Chavaillon pour la granulométrie (fig. 5, n° 5).

En 1949, avec le site de Saint-Romain, habitat dans une grotte perchée de la Côte-d'Or, Gérard Bailloud comprend que Leroi-Gourhan, responsable du chantier, ne s'intéressait pas du tout à la céramique, et il déclare même « qu'il n'y connaissait pratiquement rien. Il y avait là des tessons identifiés "néo", sans plus de précision, dont certains sont maintenant attribués au Bronze final/Hallstatt ancien ! » Il précise que : « J'avais déjà eu l'occasion de me rendre compte de cette situation, l'année précédente à Auvernier où les fouilles, menées avec la volonté de faire, là aussi, une "démonstration de méthode", n'ont pas beaucoup suscité l'intérêt de Leroi quant au matériel lui-même, surtout la

céramique »<sup>(15)</sup>. Il est vrai que la préoccupation essentielle était pour lui d'avoir un terrain d'application et de démonstration pour l'observation du terrain et son enregistrement, l'étude du site lui-même passant alors au second plan... Gérard Bailloud participe également à d'autres chantiers de la région parisienne (fig. 6), comme à Nemours au Cirque de la Patrie, ou à Videlles au Bois des Roches. Avec Bernard Champault (Bailloud, 1981)<sup>(16)</sup>, il fouillait à Armeau des structures que l'on identifie maintenant comme des fosses domestiques danubiennes (voir plus haut, fig. 3, n° 6).

Or, dit-il : « nous avons trouvé là des céramiques qui nous laissaient perplexes... jusqu'à ce qu'on les montre à Hatt : pour lui c'était évidemment du Rubané ! »<sup>(17)</sup>. À partir de ce moment, et pour combler cette ignorance manifeste, il s'est mit à rechercher des références bibliographiques à la bibliothèque du musée. Pendant des mois, s'échappant le soir de la photothèque à laquelle il est rattaché, il monte à la bibliothèque terminer sa journée dans les fichiers, les livres et les périodiques. Comme il le raconte lui-même : « J'y passais des heures et des heures, Vallois m'y trouvant bien souvent lorsqu'il faisait sa tournée des salles avant de fermer le Musée. Ce qui ne manquait pas de le surprendre, mais lui plaisait assez ».

C'est alors qu'en 1950, Pierre Mieg de Boofzheim, un Alsacien ami de Jean-Jacques Hatt, recherchait un néolithicien pour écrire avec lui un ouvrage de synthèse sur le Néolithique de la France. Stresser-Péan, travaillant alors à la photothèque du musée de l'Homme et entendant cette demande, l'orienta vers Gérard Bailloud, le présentant comme étant l'« homme de la situation » ! Depuis des années déjà, en effet, Gérard Bailloud ne se contentait pas de lire et de noircir des cahiers de notes, mais il faisait de très nombreux comptes rendus et en tirait des synthèses qu'il commença à publier comme en témoignent par exemple, en 1956, cette *Analyse des principales publications françaises relatives à la Préhistoire (110 titres) parues entre 1947 et 1955* (Bailloud, 1956) ou l'article « Néolithique » publié en 1957 dans le *Lexique stratigraphique international* (Bailloud, 1957). Cette sollicitation de Mieg de Boofzheim, en changeant l'échelle et l'enjeu du travail de dépouillement bibliographique, le pousse à aborder systématiquement les publications et très nombreux tirés à part qu'André Hamard, le bibliothécaire et documentaliste du CDRP, classait et cataloguait pour le musée. Au bout du compte, après avoir fait un premier essai, il fut décidé que ce serait à Gérard Bailloud d'écrire le texte, Mieg de Boofzheim se réservant l'illustration.

Gérard Bailloud le raconte lui-même<sup>(18)</sup> : « Une première version, tirée à une dizaine d'exemplaires fut

(12) Dans le même volume, la contribution d'André Leroi-Gourhan est limitée à « l'étude des vestiges zoologiques ».

(13) Rapport de fouille 1950 (archives MAE, fonds André Leroi-Gourhan).

(14) Pierre Poulain, conservateur du musée d'Avallon, rejoint Gérard Bailloud à la direction du chantier à partir de 1951 (rapport de fouille Arcy, archives MAE).

(15) Communication orale

(16) Bernard Champault était en poste au musée de l'Homme depuis des années, remplissant les fonctions de directeur administratif durant la guerre, aux côtés d'Henri-Victor Vallois. B. Champault passait souvent en Bourgogne où il avait une maison.

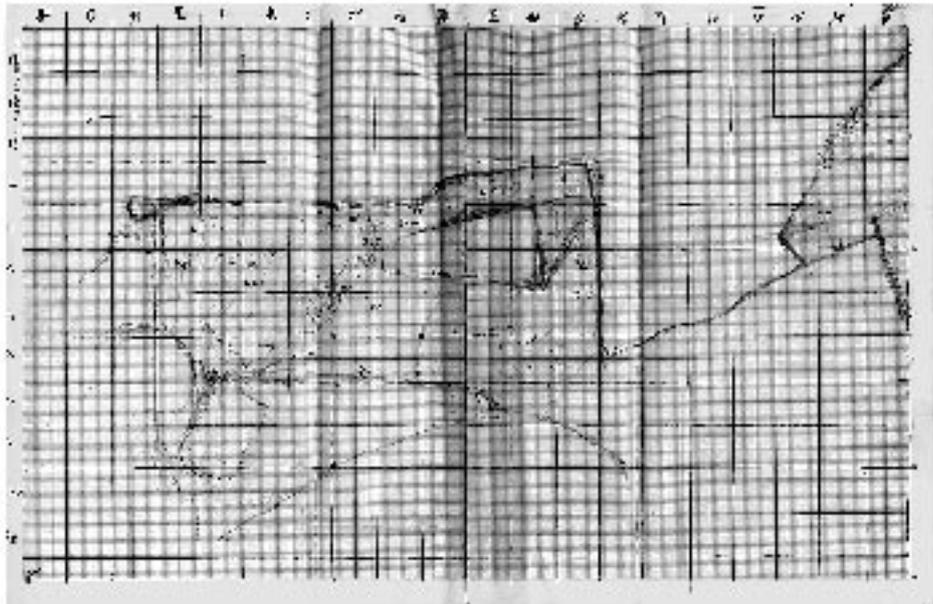
(17) Lorsqu'ils présenteront cette fouille aux excursionnistes du CPF de Paris en juillet 1950, ils l'annonceront comme « fonds de cabane de tradition danubienne ».

(18) Entretien du 28 mai 2001.



**Fig. 6** – Fouilles en région parisienne : 1 et 2) Le Cirque de la Patrie, Nemours (22 mars 1953); 3) Videlles (Essonne), plan de chantier sur millimétré indiquant les emplacements des zones fouillées entre 1956 et 1962; 4) chaos de grès à Videlles (22 juillet 1956); 5) Gérard Bailloud et Charles Sacchi sur le site de Verrières (1970).

**Fig. 6** – Excavations in the Paris region: 1 and 2) Le Cirque de la Patrie, Nemours (22 March 1953); 3) Videlles (Essonne), site plan on graph paper indicating the areas excavated between 1956 and 1962; 4) the heap of blocks at Videlles (22 July 1956); 5) Gérard Bailloud and Charles Sacchi on the Verrières site (1970).



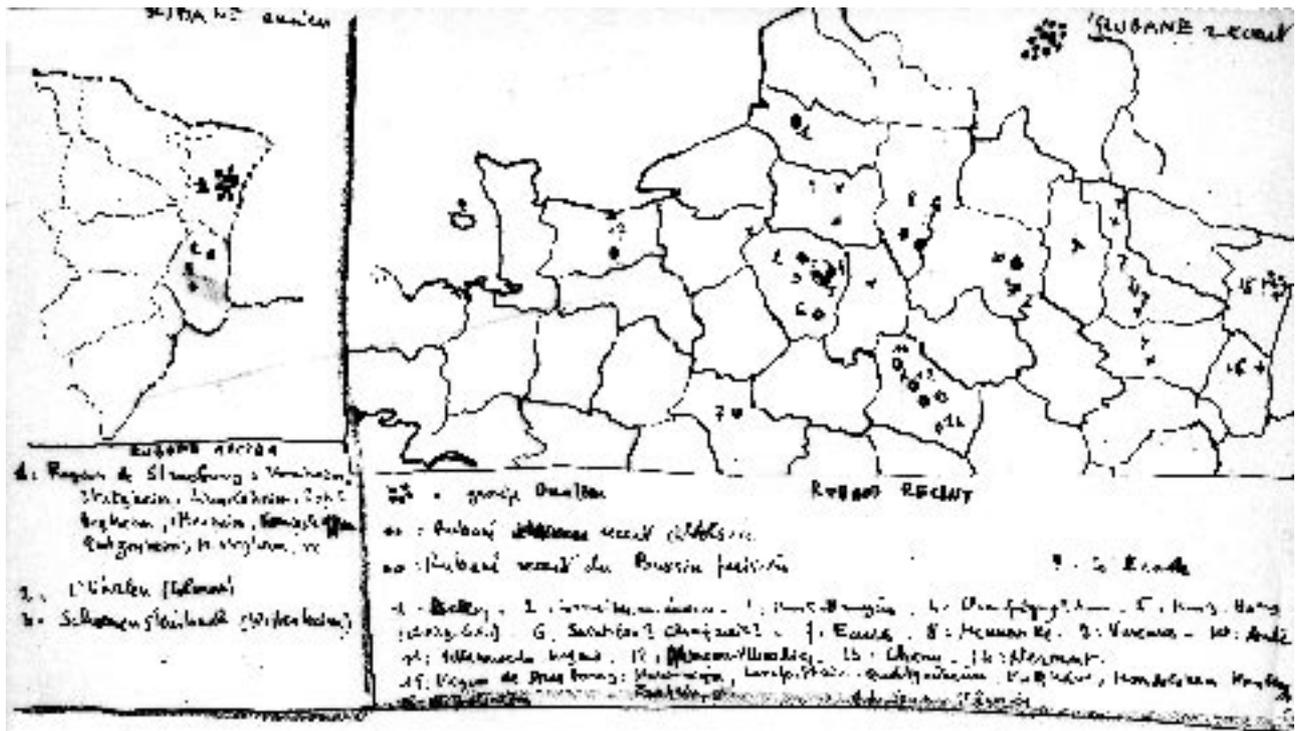


Fig. 7 – Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen (1955), preparatory plates: locating of Early and Late Linear Pottery Culture sites.

réalisée. J'en envoyais une copie pour avis à plusieurs collègues, alors que de son côté, Mieg en faisait parvenir un exemplaire aux P.U.F. pour leur en proposer l'édition. Les P.U.F., comme c'est l'usage, envoient alors cet exemplaire à leur lecteur de référence : il se trouve que c'était Hatt! Celui-ci, étonné de voir Mieg proposer un ouvrage sur le Néolithique, domaine qu'il savait ne pas être spécialement de sa compétence, retoque le manuscrit... De mon côté j'avais reçu un certain nombre de réponses de collègues à mes envois, ce qui m'a permis d'en améliorer le contenu. C'est alors que Leroi a mis à notre disposition Humbert pour les illustrations et que nous avons pu éditer cet ouvrage chez Picard»<sup>(19)</sup>.

Si cet ouvrage, publié en 1955 (Bailloud et Mieg de Boofzheim, 1955) avec une préface de Raymond Lantier, annonce clairement l'ambition et le pragmatisme des auteurs, il marque aussi l'état, très médiocre, des connaissances françaises en matière de Néolithique. L'introduction est, à cet égard, sans ambiguïté : « La présente publication n'est pas un travail de recherche ; elle ne prétend pas davantage constituer la somme des connaissances acquises sur le Néolithique de la France ; elle ne veut être qu'une mise au point à la date de 1953, destinée à inciter les chercheurs à cultiver un champ laissé longtemps en friche, et à servir d'ABC aux débutants en ce domaine ». Cette situation de méconnaissance s'explique, pour les auteurs, par la place prépondérante prise dans la

recherche archéologique en Préhistoire par les périodes plus anciennes du Paléolithique. Pour autant, plutôt que d'attendre indéfiniment que suffisamment de matière et de connaissances soient disponibles pour élaborer une solide synthèse, les auteurs estiment « nécessaire que des travaux de synthèse suivent pas à pas les progrès de la recherche analytique ». Et nous verrons dans les contributions qui suivent que Gérard Bailloud se tint à cette attitude tout au long de sa vie scientifique, accumulant sans cesse les nouveaux matériaux, pour mettre à jour et refondre à mesure ses propositions de synthèse.

La nécessité d'un tel ouvrage étant posée, les auteurs en précisent l'intention sur le fond et sur la forme : « Quant à son fond même, cet ouvrage concerne le Néolithique français dont nous n'avons pas voulu séparer cet Epinéolithique qu'est le Chalcolithique ». Pour autant, le Néolithique français étant alors fort mal connu, contrairement au Chalcolithique, sa présentation a du « être étayée par l'étude du Néolithique des pays voisins ». « Quant à la forme, l'expérience nous a appris qu'un travail médiocre, mais abondamment illustré prenait quelque fois à quelques années de distance plus de valeur qu'une étude brillante mais non illustrée ». De plus, nombre d'illustrations, à défaut d'être inédites, sont généralement publiées dans des articles difficiles d'accès. En les regroupant, ils ont d'abord voulu faire une œuvre pratique et utile à tous, notamment en élaborant des cartes de synthèse (fig. 7 et 8).

D'un point de vue plus général, il est intéressant de souligner le cadre idéologique dominant des années

(19) Nombre de planches sont effectivement visiblement de la main de Roger Humbert, mais pas toutes.

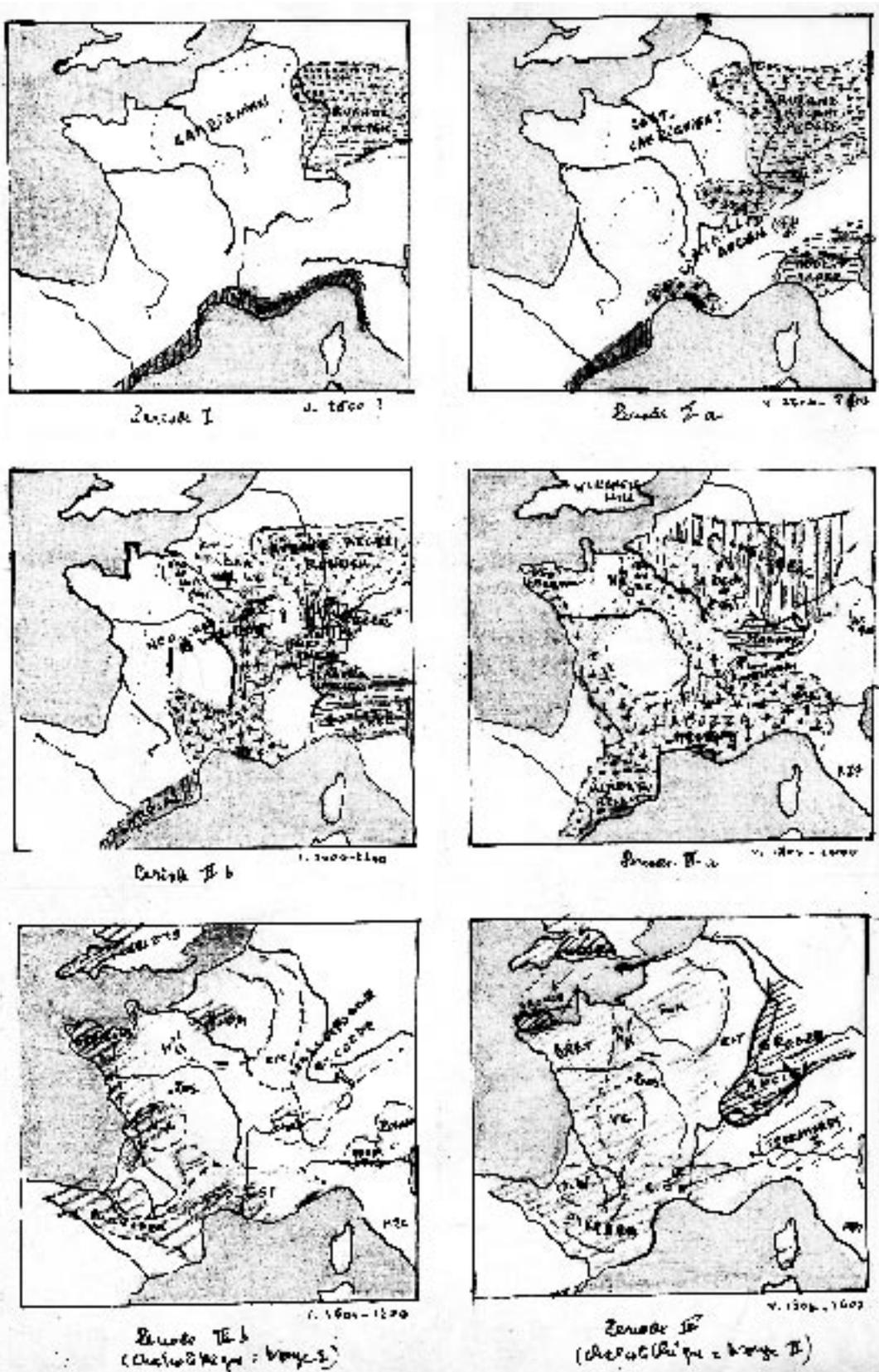


Fig. 8 – Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen (1955), planches préparatoires : six cartes synthétiques (cf. pl. XCII à XCVI : cinq cartes, une seule pour la période II).

Fig. 8 – Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen (1955), preparatory plates: six synthetic maps (cf. pl. XCII: five maps, only one for the period II).

cinquante, et dans lequel s'inscrit leur réflexion : « *le Néolithique est moins une période, au sens chronologique du terme, qu'un stade d'évolution des sociétés humaines. À sa limite inférieure, il est marqué par une transformation dans les modes de vie qui est sans doute la plus profonde qui ait jamais affecté l'humanité : de prédateur, l'homme devint producteur ; à l'économie destructive (chasse, pêche, collecte) du Paléolithique et du Mésolithique, se substitue une économie productive [...]. Toutes [les] innovations peuvent ne pas se manifester partout d'une façon rigoureusement synchrone, mais dans l'ensemble elles s'intègrent toutes dans le même phénomène : la révolution néolithique* ».

En 1956, il donne une conférence à l'Institut français d'anthropologie sur le thème « Préhistoire de l'habitat ».

Cependant, ces activités sur le Paléolithique ou le Néolithique français ne l'empêchaient pas de toujours rêver à l'Afrique et, dans le même temps, dans le fond de la photothèque où il travaille, il sélectionne une série de clichés sur l'Éthiopie qui, avec des reproductions de relevés de l'abbé Breuil, vont lui donner de quoi illustrer une synthèse bibliographique qu'il réalise en dépouillant plus de quarante articles parus depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Cette étude retrace l'historique des connaissances, marqué notamment par les aléas des occupations coloniales et guerrières françaises, italiennes ou britanniques. La bibliographie est d'ailleurs présentée par ordre chronologique de parution et non par ordre alphabétique d'auteurs, ce qui permet d'en suivre le rythme et la nature. Il partage alors sa passion pour l'Éthiopie avec un ami qu'il se fait parmi les ajistes, éthiopianisant lui-même, Joseph Tubiana. Celui-ci, qui travaille au musée de l'Homme comme chef du département d'Afrique blanche et du Levant tout en enseignant l'amharique à l'École des langues orientales, fait d'ailleurs quelques suggestions que Gérard Bailloud inclut dans la version finale de son article (Bailloud, 1959). Quoi qu'il en soit, cet article est terminé en janvier 1954, même s'il ne paraît que cinq ans plus tard. Il fait le point, de manière substantielle, sur les connaissances en Préhistoire de l'Éthiopie. Mettant à profit ces données et à la demande de son ami Joseph Tubiana, il donne en 1954 une conférence à l'École des Langues orientales sur « la Préhistoire de l'Éthiopie » et l'année suivante sur « l'art rupestre de l'Afrique orientale ».

Que ce soit par cet article, écrit spontanément, ou avec ses travaux de recension bibliographiques sur le Néolithique, sollicités de l'extérieur, la méthode de synthèse documentaire de Gérard Bailloud était dès lors bien établie. Alliée à ses aptitudes sur le terrain et en laboratoire, les résultats n'allaient pas tarder à s'amplifier.

### 1956-1957 : mission au Tchad

Cette capacité de synthèse sur la Préhistoire africaine incita en effet Joseph Tubiana à trouver pour son

camarade ajiste un terrain qui soit à la hauteur de ses capacités et de ses envies, et c'est ainsi que Gérard Bailloud se trouva dans une situation inattendue : « *J'étais en poste au Muséum d'histoire Naturelle quand l'opportunité s'est présentée pour moi d'aller en mission en Afrique. Lorsque Pales a remplacé Leroi-Gourhan à la sous-direction du Musée de l'Homme, il a voulu monter une expédition en Afrique, plus ou moins en opposition aux missions de Lebeuf. Cette mission au Tchad, en 1956-1957, devait comprendre Pales, Tubiana et un préhistorien des périodes récentes. Tubiana, ancien ajiste comme moi, m'a contacté et c'est ainsi que je me suis retrouvé à faire des relevés en Ennedi, complètement isolé pendant un an. C'est un très bon souvenir* »<sup>(20)</sup>.

Pour pouvoir partir en mission, Gérard Bailloud doit faire alors une demande de détachement au CNRS, demande bien soutenue par son rapporteur, qui n'est autre que Léon Pales, son directeur de laboratoire ! Léon Pales précise même, à l'appui de son avis, et pour manifester les capacités en archéologie de Gérard Bailloud, qu'outre l'intérêt collectif pour le musée avec le bénéfice escompté de cartes, dessins et photos : « *on ne saurait oublier que M. B. est l'inventeur de la mandibule néanderthaliennne d'Arcy-sur-Cure et l'auteur de ce bel ouvrage sur le Néolithique* ». Gérard Bailloud produit également des courriers de soutien favorable de la part de ses supérieurs, Henri-Victor Vallois et Harper Kelley qui précise pour sa part : « *j'ai suivi de près, depuis une dizaine d'années, les travaux de M. Bailloud soit au département de Préhistoire du Musée de l'Homme, soit sur le terrain. J'estime qu'il a une excellente formation et qu'il a acquis une réelle compétence, qui s'est révélée dans son important travail "les civilisations néolithiques en France"* ». S'il était alors important que les avis et soutiens montrent explicitement, vis-à-vis des commissions du CNRS, que Gérard Bailloud n'était pas qu'un « simple photothécaire », on peut constater que cet avis augure bien des suivants comme nous le verrons par la suite.

Au retour de cette mission, Joseph Tubiana en décrit l'organisation (Tubiana, 1960) et précise au sujet de Gérard Bailloud : « *Les instructions qui lui furent données étaient fort simples, en raison de la pleine confiance dans ses capacités : relever intégralement les rupestres signalés par les voyageurs et les militaires ; rechercher de nouveaux sites ; repérer exactement sur la carte les uns et les autres ; relever exactement la toponymie ; effectuer recherches d'ordre préhistorique ou sondages ou éventuellement petite fouille quand il le jugerait utile ; faire porter particulièrement ses efforts sur l'exploration des vallées du sud et, précisément, du sud-est du massif en essayant de découvrir le site le plus méridional (...)* ». Il ajoutait heureusement ce commentaire : « *Programme immense dont on s'attendait bien qu'il ne pourrait être rempli qu'en plusieurs années* ».

(20) Entretien du 28 mai 2001.

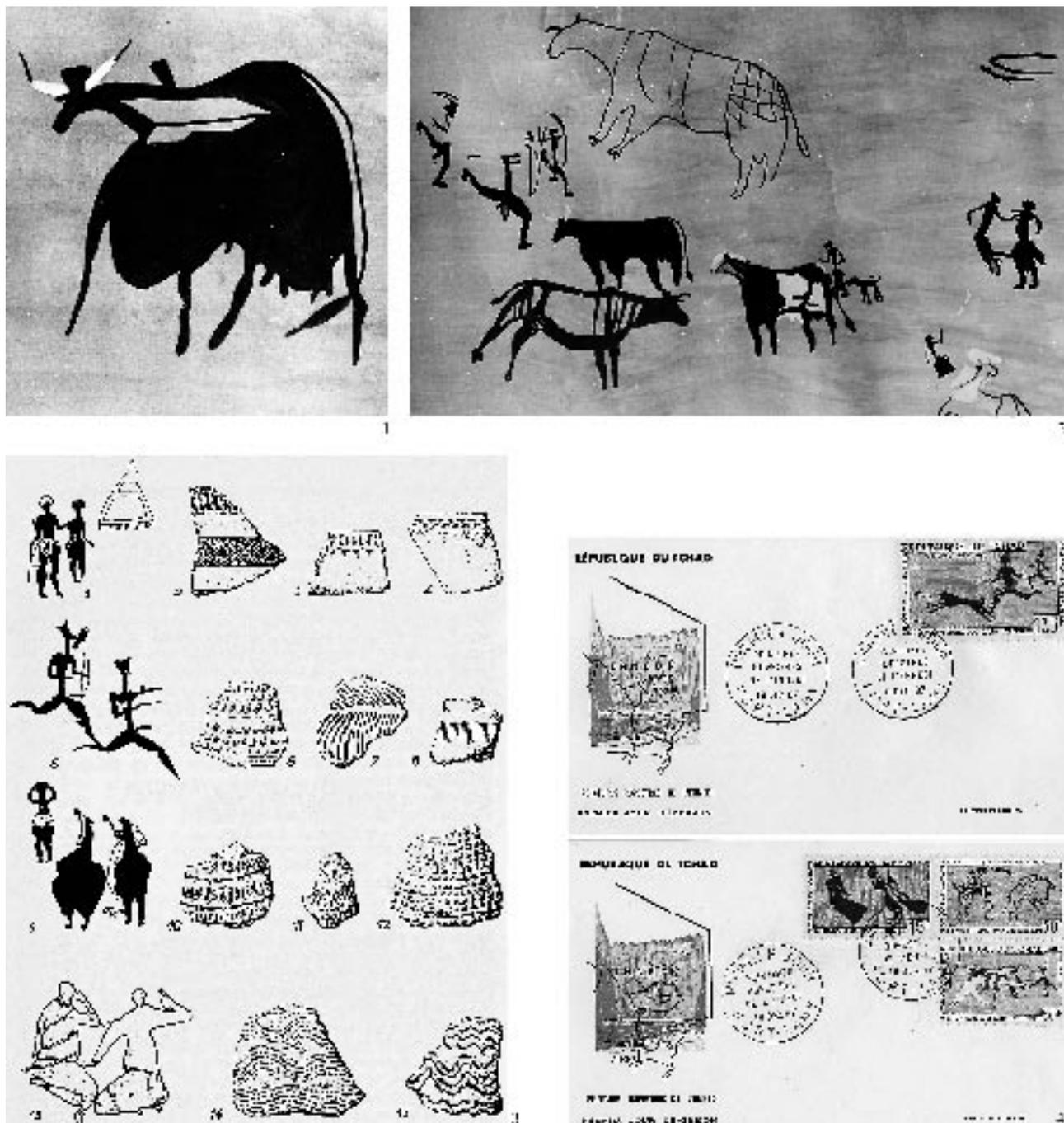


Fig. 9 – Ennedi et Tchad : 1) le bovidé ayant servi de visuel pour l'exposition de 1965 (Koromangonga 1); 2) relevé de fresque; 3) planche sur l'Ennedi, extraite de *La Préhistoire*, 1965, Nouvelle Clio; 4) timbres de la République du Tchad.

Fig. 9 – Ennedi and Chad: 1) the bovid used as an illustration for the 1965 exhibition (Koromangonga 1); 2) drawing of the wall painting; 3) plate on Ennedi, from *La Préhistoire*, 1965, *Nouvelle Clio*; 4) Republic of Chad postage stamps.

Marie-José Tubiana, épouse de Joseph, se souvient de cette mission<sup>(21)</sup>, fondamentale pour Gérard Bailloud, et apporte quelques précisions sur son origine, son contexte et son déroulement : « En 1956, le haut-commissariat de l'AEF, soucieux de promouvoir le tourisme au Tchad, prend contact avec le Musée de l'Homme pour l'envoi d'une mission dans l'Est tchadien. Une campagne fut donc programmée dans

ce but et le D<sup>r</sup> Léon Pales, sous-directeur du Musée de l'Homme à la suite d'André Leroi-Gourhan, contacta Joseph Tubiana, chef du département d'Afrique blanche et Levant du Musée de l'Homme et enseignant à l'École des Langues et civilisations orientales vivantes, spécialiste de l'Éthiopie, pour effectuer une petite mission de reconnaissance et de repérage en vue de ce projet. Cependant, si Joseph Tubiana était d'accord pour une mission, il voulait qu'elle soit importante et à vocation scientifique. C'est

(21) Communication orale M.-J. Tubiana, 15 novembre 2010.

en ce sens qu'il organisa le programme de la "mission du CNRS aux confins du Tchad : Borkou, Tibesti, Ennedi, Ovaddai" avec une équipe pluridisciplinaire comprenant botaniste, géographe, entomologiste, ethnologue et archéologue.<sup>(22)</sup>

L'accueil sur place fut très cordial de la part de l'administration française mais ne tarda pas à se dégrader du fait des tensions politiques de l'époque, la guerre d'Algérie commençant à s'étendre et les positions des chercheurs et intellectuels français s'affirmant (voir appel des 121). Joseph Tubiana était membre du Comité des Intellectuels contre la guerre d'Algérie.

Cependant, toute cette équipe se dispersa rapidement sur le territoire à explorer, chacun selon ses objectifs propres. Gérard Bailloud partit vers l'Ennedi et trouva un accueil chaleureux dans le poste militaire de Fada, où était en poste le lieutenant Louis Caron. » Plus tard celui-ci décrit Gérard Bailloud ainsi dans un recueil de souvenirs (Caron, 2008) : « Cet homme, assez petit, parcourt la région sans relâche à la recherche des peintures rupestres que l'on peut voir un peu partout dans les grottes. Il effectue un travail impressionnant, dessinant à vue ce qu'il voit sur les parois rocheuses, décalquant ensuite les dessins parfois sur de grandes surfaces, ce malgré le vent, sans oublier finalement de photographier le tout. (...) Les Goranes le regardaient faire avec curiosité en se demandant si au cours d'un séjour dans une grotte, il n'allait pas être dévoré par une panthère, animal assez répandu dans la région. Ils sont aussi très surpris de le voir manger un œuf d'autruche à lui tout seul, l'équivalent d'au moins deux douzaines d'œufs de poule ».

Hors ces épisodes de vie locale au poste militaire, Gérard Bailloud n'eut que peu l'occasion de voir d'autres personnes que ses compagnons et guides locaux. Une fois cependant, il retrouva Marie-José Tubiana à la faveur d'une reconnaissance qu'elle faisait en compagnie d'un responsable du service des luttes anti-acridienne, qui les conduit vers le sud de l'Ennedi.

Cette mission d'un an ne fut pas reconduite, mais les résultats sont impressionnants et Gérard Bailloud rapporte une grande quantité de relevés : 500 sites ornés, repérés et cartographiés, 200 relevés concernant 82 sites, 700 photos noir et blanc, 300 en couleur et des caisses de matériel archéologique. Son travail ne se cantonne pas au relevé des fresques et à la prospection pour retrouver des sites d'occupation, mais, au-delà des données trouvées en bibliographie (il réunit les références de dizaines de titres), et comme en témoignent ses cahiers de notes, rédigés tant pour préparer sa mission que durant celle-ci, il s'intéresse en ethnologie aux populations rencontrées, aussi bien sur les filiations et structures de clan que sur le vocabulaire et la grammaire, le droit, les chansons, les recensements de personnes et de cheptels, etc.

(22) Botaniste : Pierre Quetzel ; géographe : Robert Capot-Rey, responsable de l'Institut des recherches sahariennes d'Alger ; entomologiste : Philippe Bruneau de Miret.

L'année qui suit cette mission en Ennedi, il travaille à l'élaboration des résultats obtenus en constituant une série de fichiers, que ce soit celui des relevés (fig. 9, n° 1-3) et des photographies de la plus grande partie des relevés, ou celui des collections recueillies. De plus, conformément à sa pratique habituelle, il confronte les résultats obtenus avec les données recueillies par d'autres chercheurs et explorateurs (Arkell, Bonnet, Breuil, Huard, Lhote, Passemard, etc.) dans les régions voisines, pour lesquelles il repère aussi bien les « points de contact » que les « nombreuses divergences ». Il établit deux cartes, l'une au 1/100 000<sup>e</sup> des sites rupestres du sud-ouest de l'Ennedi, l'autre, au 1/1000 000<sup>e</sup> des sites préhistoriques du nord du Tchad.

Par un courrier du 28 février 1957<sup>(23)</sup> à en-tête du musée de l'Homme, Joseph Tubiana donne le bilan du déroulement de la mission, notamment sur les contraintes de transport et son contenu, et conclut par ces mots : « les travaux de M.B. me paraissent de nature à satisfaire les plus exigeants », avant de faire la proposition d'une nomination au grade d'attaché de recherches pour préparation de la publication qui doit suivre. Le 11 avril 1957, il communique au directeur du CNRS la liste légendée (site et représentation) « des 87 relevés Bailloud qui sont bien parvenus au Musée de l'Homme ». Lionel Balout, rapporteur, soutient cette demande de renouvellement de l'allocation de stagiaire CNRS.

Nommé au CNRS le 27 juillet 1958, Gérard Bailloud reçoit par une lettre du CNRS du 25 septembre 1958 le nom de ses deux parrains au CNRS : Joseph Tubiana (qui dirige ses recherches) et Lionel Balout (alors directeur du musée du Bardo à Alger, pour le suivi des travaux). La même année, il présente une conférence à la Société des Africanistes sur « les peintures rupestres de l'Ennedi ». Ce fut le début d'une part importante des recherches de Gérard Bailloud, et un point fort de sa carrière au CNRS.

---

#### DE 1958 À 1962 : LE TCHAD ET LA THÈSE SUR LE NÉOLITHIQUE DU BASSIN PARISIEN

---

Sa reconnaissance institutionnelle s'affirme et, en 1958, il est nommé pour 5 ans membre de la commission supérieure des Monuments Historiques (2<sup>e</sup> section : Préhistoire) pour les départements qui constituent la vaste région parisienne d'alors : Marne, Oise, Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise<sup>(24)</sup>.

La participation de Gérard Bailloud aux recherches d'André Leroi-Gourhan à Arcy n'avait été qu'à peine interrompue par la mission d'un an en Afrique et il reprend son travail sur les industries du Paléolithique supérieur de la grotte du Renne, conservées aussi bien au musée de l'Homme (où il travaille ainsi que Leroi-

(23) Archives CNRS, dossier Carrière de Gérard Bailloud.

(24) Arrêté (20 octobre 1958) de ministère de l'Éducation nationale (architecture, documentation générale, Fouilles et Antiquités).

Gourhan) qu'à Vermenton (où la famille Leroi-Gourhan possède depuis peu une maison qui sert de lieu de stockage du matériel de fouille hors saison) ou au musée d'Avallon (où le conservateur, Pierre Poulain, met en vitrine les découvertes faites sur le site). Cette activité le conduit à être en relation avec Georges Laplace qui s'appuie sur lui pour étoffer sa base documentaire pour une étude théorique d'ensemble des industries du Paléolithique supérieur (Bailloud, 1953)<sup>(25)</sup>. Cependant, alors que Gérard Bailloud était initialement chargé de l'étude de l'ensemble du lithique et qu'André Leroi-Gourhan se réservait la faune, ce dernier, de plus en plus intéressé par la Préhistoire depuis que le site d'Arcy livrait des stratigraphies longues, allant du Moustérien au Paléolithique supérieur, qui plus est avec des restes humains néanderthaliens – qui feront le corps de sa thèse secondaire de sciences en 1956 (Leroi-Gourhan, 1957) – Gérard Bailloud se voit écarté progressivement de l'étude du lithique au profit de la seule céramique, domaine qui n'intéressait toujours pas Leroi-Gourhan<sup>(26)</sup>. Gérard Bailloud va donc se consacrer de plus en plus, voire exclusivement, aux périodes du Néolithique et du Bronze, créneau de recherche disponible et dont il va faire sa spécialité, hors des domaines qu'André Leroi-Gourhan investit de son côté.

Sur le terrain, il aborde le site de Videlles (Essonne) et, sur la base d'un ancien article, d'analyse de quelques collections et de sondages, écrit en septembre 1959 une synthèse des données connues sur le site. Il établit des rapprochements avec ce qu'il a pu observer des séries venant de Fort-Harrouard, notamment les signes d'une persistance de l'occupation. Surtout, il remarque la grande qualité des niveaux de Bronze ancien, moyen et récent ce qui, selon lui et en fonction de questions qui se posent alors aux chercheurs, « *administre la preuve que, dans la région parisienne, la civilisation SOM ne persiste pas dans l'âge du Bronze (...) il n'y a aucune trace d'attardement dans tout ça* ». Après les premières investigations de 1956, il en reprend les fouilles avec Philippe Coiffard<sup>(27)</sup>, du printemps à novembre 1958, avec une présence plus intense en septembre et octobre. Il s'agit d'un dépotoir sans structures, dans les interstices d'un chaos rocheux, ce qui donne une stratigraphie comprimée, mais claire, avec des niveaux Bronze moyen et final, Bronze ancien, et Seine-Oise-Marne (SOM). Ils se consacrent finalement plus spécialement au locus 5, attribuable au Néolithique, avec la découverte, cette année là, du Néolithique moyen. Rapidement, il va le caractériser comme « *appartenant à une phase très tardive du Néolithique danubien que nous avons appelé, dans notre thèse sur le Néolithique du Bassin parisien, groupe de Cerny; deux pots de ce niveau sont reconstituables; la présence de plusieurs bons burins est à noter* » (Bailloud, 1960a)<sup>(28)</sup>.

(25) Georges Laplace fouille à Arcy à partir de 1951; courriers de décembre 1959 et janvier 1960 (archives Gérard Bailloud).

(26) Cette situation est évoquée dans le courrier de Pierre Poulain à Gérard Bailloud (archives Gérard Bailloud, 1959).

(27) Fouille mentionnée dans le rapport CNRS 1962-1963.

De fait, à partir de 1959, l'activité de Gérard Bailloud va se dérouler conjointement sur le domaine africain et celui du Néolithique de France et d'Europe, et cette double compétence ne sera pas toujours facile à assumer...

Ses connaissances en matière de céramique néolithique sont maintenant reconnues dans le milieu professionnel et c'est à la demande d'André Varagnac, conservateur au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, qu'il effectue en 1959 le reclassement partiel de la salle du Néolithique, en particulier le tri, sur une base typologique, du mobilier exposé provenant de la collection Paul Raymond (Gard), qu'il regroupe en ensembles culturels.

Quant à l'Ennedi, un courrier Tubiana du 26 février 1958 donne un avis favorable au renouvellement, avec promotion en « *attaché de recherche* » auquel il ajoute : « *Je voudrais d'autre part mettre en lumière le côté "sportif" de son "exploit" : M. B. a travaillé absolument seul, dans des conditions très difficiles, avec une simple table pliante et une chaise de toile, sans échelles, tables à dessin ou autres accessoires... Depuis son retour, M. B. met en ordre ses documents et s'attache à la préparation d'une thèse qui nous apportera sans doute beaucoup de nouveau, et du solide* ».

L'année 1959 est celle de la réforme des thèses universitaires, ce qui entraîne des nécessités d'ajustement entre ancien et nouveau régime. Le 5 mars 1959, il s'inscrit en thèse de 3<sup>e</sup> cycle sous la direction d'André Leroi-Gourhan<sup>(29)</sup>, avec comme sujet : « *Le Néolithique dans la partie centrale du Bassin parisien* ». Il dépose ensuite son sujet de thèse de doctorat ès lettres (doctorat d'État) le 20 juin de la même année, toujours sous la direction d'André Leroi-Gourhan avec pour sujet « *Préhistoire de l'Ennedi (Tchad)* », sur la base du matériel ramené de sa mission au Tchad : documentation sur 500 sites rupestres et plusieurs centaines d'habitats, cartographie, relevés, photos noir et blanc et couleur, matériel céramique, lithique et faune, échantillons <sup>14</sup>C et palynologiques. Par un courrier au moment de son inscription à la thèse sur l'Ennedi, il déclare escompter que sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle, presque terminée, lui « *servira de thèse secondaire* », ce qui lui est accordé.

Les conséquences de cette double activité se manifestent aussi par les avis de Joseph Tubiana (2 mars 1959) sur la qualité des recherches de Gérard Bailloud : « *les résultats obtenus dès maintenant par M. Bailloud sont très encourageants. On retrouve dans tous ses*

(28) La copieuse publication qui en est faite plus tard dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* de 1967 est accompagnée d'une étude palynologique réalisée par Isabelle Roux, et d'une étude de faune par Thérèse Poulain-Josien, toutes deux de l'équipe de Leroi-Gourhan au musée de l'Homme. Thérèse Poulain-Josien avait déjà réalisé une étude de la faune en 1959, pour le *Mémoire* de la SPF. Voir aussi, ci-dessous, la relation de cet épisode à l'occasion du colloque Cerny de Nemours en 1994.

(29) Enseignant à Lyon de 1944 à 1956, André Leroi-Gourhan succède à partir de 1956-1957 à Marcel Griaule, titulaire de la chaire d'ethnologie générale à la Sorbonne depuis sa création en 1942, et décédé brusquement en 1956.

*travaux le sérieux, la lucidité, la méthode, la prudence et la modestie qui sont parmi ses plus remarquables qualités* ». Il fait aussi allusion à la confiance d'André Leroi-Gourhan envers Gérard Bailloud à qui sont confiés les cours d'initiation à la recherche préhistorique, prodigués aux étudiants et stagiaires du Centre de Formation et de Recherche en Ethnologie (CFRE). Du fait de l'ampleur et de la diversité des travaux de Gérard Bailloud, il ne s'estime plus capable de le suivre en totalité et propose les noms de Lionel Balout (son parrain au CNRS) et d'André Leroi-Gourhan (son directeur pour les deux thèses) pour suivre réellement son travail.

L'avis du directeur de laboratoire au musée de l'Homme, et rapporteur désigné (A. Leroi-Gourhan), abonde en ce sens : « M. Bailloud a assumé des cours de troisième cycle au centre de formation. Son enseignement est excellent et je souhaite qu'il puisse continuer », et celui du directeur du musée de l'Homme (H.-V. Vallois) montre qu'il n'est pas en reste : « Excellent travailleur. A réalisé sur le terrain une œuvre considérable dont il assume actuellement la rédaction. La prolongation de son allocation de recherche s'impose absolument ».

Les avis des années suivantes témoigneront des mêmes appréciations, même si... les promotions demandées ne sont pas entérinées par la direction du CNRS !

Côté « Néolithique », il se rend en Tchécoslovaquie avec Pierre-Roland Giot, du 5 au 12 octobre 1959, au premier symposium UISPP sur l'*Énéolithique européen*. Il y fait une communication sur « les plats à pain » (Bailloud, 1961b) et c'est lui qui est chargé du rapport sur la France (Bailloud, 1961a). Dans ce rapport, il détaille les caractéristiques essentielles des groupes qui constituent alors les principales « civilisations » concernées : Chassey, Michelsberg, Horgen-SOM, Fontbousse, Ferrières, Couronne, Causses, Peu-Richard, Gobelets caliciformes, Gobelets cordés. Ses analyses le conduisent à distinguer deux grandes tendances chez les préhistoriens : d'une part ceux qui ont de l'Énéolithique une conception large (comme lui-même ou Audibert), y incluant tout groupe ayant livré des objets métalliques, fut-ce à titre d'importation (ce qui confère alors « une valeur chronologique » à cette perception), d'autre part ceux qui en ont une acception plus étroite, c'est-à-dire qui ne considèrent comme telles que celles qui ont pratiqué effectivement la métallurgie. Parmi ceux-ci, il y a ceux qui attribuent au terme une valeur possiblement chronologique (Jean Arnal et Claude Burnez) et ceux qui n'y voient qu'une dimension technologique (Pierre-Roland Giot et Jean-Jacques Hatt), sans incidence chronologique par rapport au Néolithique.

Une nouvelle étape sera franchie en 1960 quand, avec Jean Arnal et Raymond Riquet, il publie aux PUF *Les styles céramiques du Néolithique français* (Arnal *et al.*, 1960). En donnant à leur travail le sous-titre explicite de « étude didactique », les auteurs affichent d'emblée leur ambition. En effet, ils font de nouveau

le constat du retard considérable des études françaises sur cette question du Néolithique et de l'âge du Bronze, par rapport aux autres pays d'Europe occidentale, et en premier lieu les Allemands et les Britanniques. Comme ils le soulignent, « il ne reste que la France où la poterie néolithique soit encore méprisée et où le Néolithique soit de ce fait si mal connu », malgré, soulignent-ils, les tentatives isolées de rares préhistoriens du début du siècle comme Adrien Guébbard<sup>(30)</sup> (Guébbard, 1911 a et b) et Georges Goury (Goury, 1936). La situation peut, pour eux, être redressée grâce à la prise en compte systématique des ressources en sites, fouillés ou repérés en prospection, et des vestiges conservés en musée. Pour autant, ils préviennent que « nous n'en sommes encore qu'à la période de gestation, aussi serons-nous obligés de proposer au lecteur de nouvelles appellations. Il nous a donc paru utile de donner un essai de terminologie céramologique et aussi de bien définir les groupes et sous-groupes en fonction de sites éponymes ». Gérard Bailloud, quant à lui, se voit attribuer la famille des groupes danubiens (Rubané, Roessen et Michelsberg), tandis qu'Arnal et Riquet traitent des « méditerranéens ou occidentaux » (céramique impressionnée, Chasséen, Couronnien, Peu-Richardien) ainsi que des familles « secondaires » et divers.

Dans ses recherches, et bien qu'il soit plus « spécialisé » dans le Danubien et le Néolithique en général, il aborde également les périodes suivantes car, au musée des Antiquités nationales, après avoir procédé au reclassement des vestiges céramiques de la salle du Néolithique, il s'attaque aux volumineux ensembles provenant de Fort-Harrouard rassemblés avant-guerre par l'abbé Philippe. De fait, il constate que c'est un « travail très long mais d'un grand intérêt pour permettre de juger des affinités des différentes phases représentées. La première phase est un chasséen de type classique. Il semble séparé par un hiatus chronologique de la deuxième phase, qui, partageant certains éléments très caractéristiques avec la civilisation d'Artenac récemment identifiée dans le Centre-Ouest de la France, doit être attribué au Bronze ancien. Un certain nombre de formes sont cependant très originales et pratiquement inconnues en dehors de Fort-Harrouard. Le troisième niveau, appartenant au Bronze moyen, possède une céramique absolument originale et inconnue hors du site ; elle n'a que quelques affinités lointaines avec la poterie de la deuxième série des tumulus armoricains ; l'influence de la civilisation des tumulus d'Europe centrale (type de Haguenau) y est secondaire et tardive. Le Bronze final appartient par contre sans conteste à la civilisation des Champs d'Urnes, et y est représenté par plusieurs phases, dont la plus récente est la plus riche. » En janvier 1961, après un premier tour d'horizon de ces séries, Gérard

(30) Le docteur Adrien Guébbard, forte personnalité du début du 20<sup>e</sup> siècle, président et animateur de la célèbre « commission des enceintes », président de la SPF en 1909, décède en 1924. Il tenait dans le *Bulletin* une rubrique intitulée « la Préhistoire au dehors » dans laquelle il rendait compte des publications. Il a écrit plusieurs articles dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*.



**Fig. 10** – Années 1961 et 1962 : 1) Gérard Bailloud communiquant au colloque de Haguenau (27 mars 1961); 2) Portugal : sur le trajet pour la fouille des Tamaris (Maroc), avec Françoise Treinen (Vila Nova de San Pedro, 14 avril 1962); 3) Françoise Treinen; 4) Gérard Bailloud en fouille aux Tamaris (1961).  
**Fig. 10** – 1961 and 1962: 1) Gérard Bailloud presenting a paper at the Haguenau symposium (27 March 1961); 2) Portugal: en route for the excavation at Les Tamaris (Morocco), with Françoise Treinen (Vila Nova de San Pedro, 14 April 1962); 3) Françoise Treinen; 4) Gérard Bailloud excavating at Les Tamaris (1961).

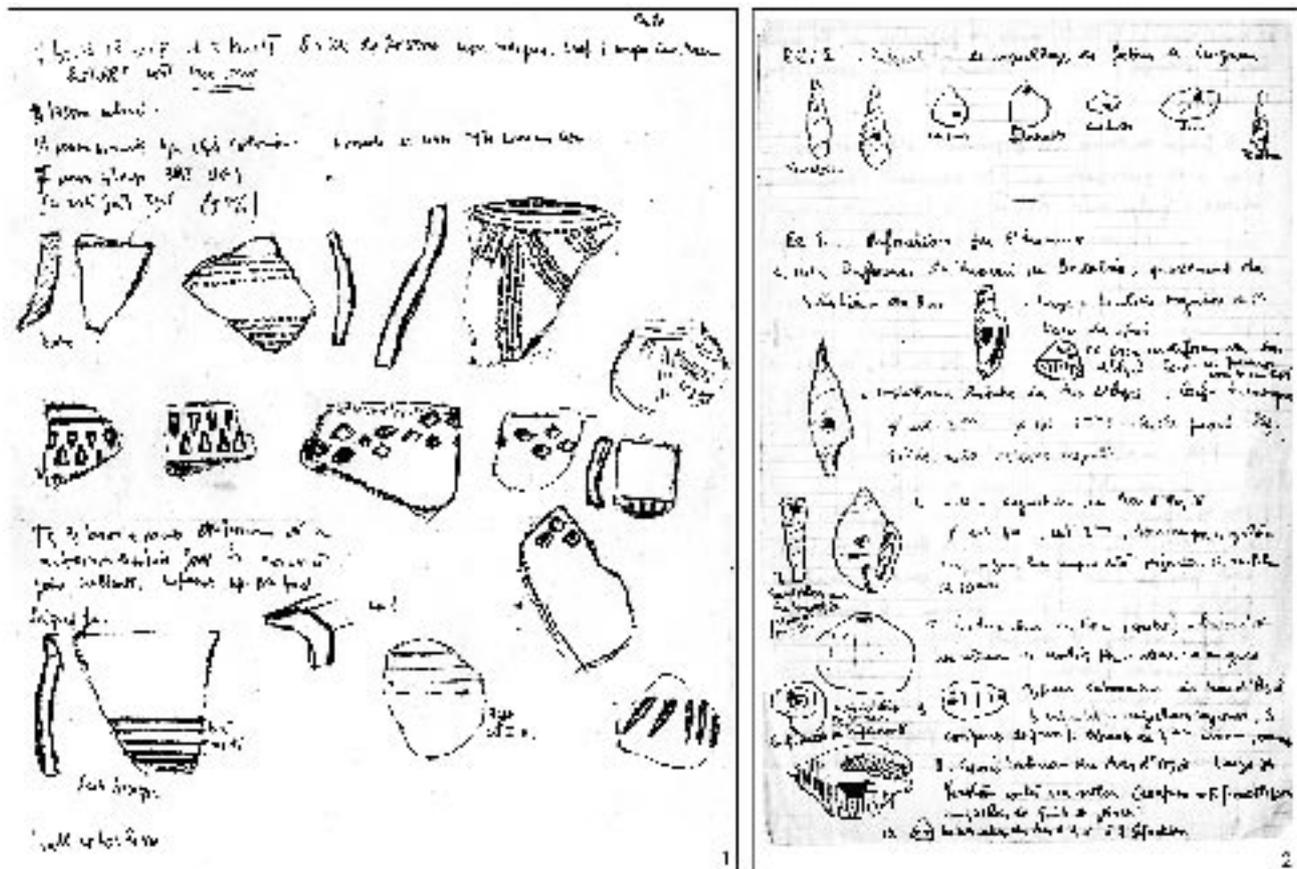


Fig. 11 – Documents de travail (1961-1962) : 1) inventaire de tessons de la station de Croc-Marin (Montigny); 2) notes de travail d'études malacologiques.  
 Fig. 11 – Working notes (1961-1962) : 1) inventory of potsherds from Croc-Marin (Montigny); 2) working notes for malacological studies.

Bailloud précise dans son rapport annuel au CNRS que ses « conclusions s'éloignent de celles de N. Sandars et Stuart Piggott ».

Les nouvelles données sur le Néolithique et le Bronze, et particulièrement les restes céramiques, affluent d'ailleurs sans cesse et il publie quelques articles dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, en plus de son importante contribution sur l'habitat des Roches   Videlles. Colloques et communications s'enchaînent. En octobre 1961, et sur la base de recherches sur le terrain, il communique à la SPF avec Claude Burnez sur le Bronze ancien dans le Centre-Ouest de la France. Ce dernier, avec le Dr Riquet et à partir d'un dépouillement bibliographique et d'études de collections conservées en musée, était d j   intervenu sur le sujet à la session de Poitiers-Augoul me du Congrès préhistorique de France (Riquet et Burnez, 1957). En mars 1962, il participe au troisième colloque Rhône-Rhin   Haguenau (fig. 10, n  1) et présente un rapport sur le Bronze moyen de type Haguenau en France. En novembre 1962, il présente à nouveau une communication à la SPF sur une étude d'ensemble concernant les vestiges ruban s trouvés en Beauce et dans le Gâtinais, « où rien de semblable n'avait jusqu'ici été signalé » (Bailloud, 1962). Et, dans la foulée de la soutenance de sa thèse, il donne une

conférence à la Société de recherches préhistoriques du Hainaut (SRPH), le 30 septembre 1962, sur le Néolithique du Bassin parisien.

En effet, poursuivant infatigablement son travail de dépouillement bibliographique et sa tournée des collections publiques ou privées (fig. 11), il a d j mobilisé une importante documentation sur les différentes séquences : Néolithique danubien (collections Joulli    Vailly-sur-Aisne, Fardet   Fay-aux-Loges, Lap tre au musée de Sens), ou moyen, avec de nouveaux types, « très individualisés » : Augy-Sainte-Pallaye dans l'Yonne (Raymond Kapps et Henri Carré), Cerny en Essonne, Menneville dans l'Aisne (musées d'Épernay et de Reims). Il élargit sa documentation tant en musée (Blois, Vendôme, Orléans, Pithiviers, Fontainebleau, Évreux, Louviers, Vernon, Compiègne, Châlons-sur-Marne, Épernay, Troyes et Meaux) que chez les particuliers (Chevallier   Nogent-l'Artaud, Lesbros   Rieux, Daniel   Paris, Giraud   Paris).

  l'occasion de ses déplacements dans les musées, il consulte leurs archives et travaille également sur les sépultures de « la civilisation de Seine-Oise-Marne » : des notes inédites de l'abbé Favret, retrouvées à Épernay, lui permettent d'établir les plans des hypogées de Coizard et Courjeonnet, ainsi que le plan d'ensemble de la nécropole du Razet   Coizard. Il précise

que « *ce plan est le premier dont on puisse disposer pour les ensembles de grottes sépulcrales artificielles de la Marne* ». Sans oublier aussi les riches collections de Baye et Philippe, qu'il considère comme « *d'un intérêt capital pour ses recherches* », conservées au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye.

Et comme toujours, il prend des notes et dessine systématiquement les tessons qu'il identifie. Ses fiches viennent abonder sans cesse ses dossiers documentaires. Cela lui permet d'avancer suffisamment pour présenter en mai 1959 un mémoire d'étape à Leroi-Gourhan. Cependant, il remarque en février de l'année suivante que, « *depuis cette date, de nombreux matériaux ont été identifiés, montrant que le Néolithique danubien est loin d'être confiné dans l'est et le centre du Bassin parisien, mais est également bien représenté dans le sud (matériaux inédits et non identifiés aux Musées de Fontainebleau et de Pithiviers) et dans l'ouest (matériaux inédits de la collection Coutil à Évreux et mal identifiés de la collection Philippe au Musée des Antiquités nationales). Quelques excellentes haches en forme de bottier ont été retrouvées aux musées de Châlons, de Compiègne, et dans la collection Verheyleweghen à Bruxelles (pièce provenant de l'Aisne)* ». Cela lui permet d'avancer que « *le Néolithique danubien n'apparaît pas dans le Bassin parisien sous la forme d'influences sporadiques, mais comme une composante fondamentale* ». La carte qu'il établit montre que ce danubien est « *lié de très près aux vallées des principaux cours d'eau* ».

L'analyse qu'il fait de la dynamique des implantations à partir de la répartition des trouvailles lui fait écrire qu'« *à côté des persistances tardives du Néolithique danubien, plus ou moins influencées par le Chasséen, [celui-ci] apparaît comme seconde composante fondamentale dans le Néolithique du Bassin parisien* ». Plus encore, « *cette civilisation est représentée avec une densité particulière dans le sud de la région parisienne et dans la moyenne vallée de l'Oise* ». Pour enrichir sa documentation, il continue de mettre à profit « *le déballage du mobilier de Fort-Harrouard, qui était en caisses au M.A.N. depuis la mort de l'abbé Philippe* ». C'est ainsi que « *la restitution du répertoire des formes céramiques (aspect totalement négligé dans les publications de l'abbé Philippe) [lui] a permis de confirmer la liaison très étroite, sur le plan de la céramique, du Chasséen du Bassin parisien et de celui de la France méridionale* ». Pour autant, il remarque que « *les industries lithiques sont par contre totalement indépendantes l'une de l'autre* ». En revanche, « *dans l'est de la France, le Chasséen apparaît beaucoup moins dense en l'état actuel des recherches ; la présence de tessons d'aspect chasséen dans les mobiliers de quelques hypogées et dolmens de la Marne et de l'Aube nous posait un problème important ; l'enquête ayant été poussée à fond, il a pu être démontré dans tous les cas qu'en réalité aucun mobilier chasséen n'a jamais été trouvé dans une sépulture collective à l'ouest de l'Eure ; les tessons chasséens exposés au Musée de Châlons-sur-Marne avec le mobilier du dolmen de Barbonne-Fayel proviennent bien de cette commune,*

*mais non du dolmen ni de son voisinage* ». S'il peut arriver à une telle conclusion, c'est en s'appuyant sur des « *documents Schmit inédits* », consultés aux archives départementales de la Marne. Une fois de plus, le fait de confronter les sources les plus diverses, terrain, séries conservées et archives lui permet une analyse critique rétablissant les faits, même à rebours des idées reçues.

Toujours par l'étude du mobilier de Fort-Harrouard, il constate également que les tessons SOM étant absents du site, celui-ci « *a dû être temporairement inoccupé au chalcolithique* ». « *Le même phénomène avait déjà été constaté à Catenoy et semble général dans tous les sites d'éperon du Bassin parisien, jadis considérés comme typiques de cette civilisation. La présence dans certains habitats Seine-Oise-Marne (Videlles en Seine-et-Oise, le Pré-aux-Vaches dans la Marne) de certains éléments absents des tombes collectives (gaines de haches à talons par exemple) laisse ouverte la possibilité d'une phase de cette civilisation antérieure à la diffusion des tombes collectives et synchronique du Horgen suisse* ».

Par ailleurs, « *la répartition des tombes Seine-Oise-Marne montre une occupation qui n'est plus liée aux vallées ni à leurs abords, mais qui couvre d'une façon uniforme toute la partie centrale du Bassin parisien, depuis l'Eure jusqu'aux Ardennes ; à l'ouest de l'Eure, les mégalithes, par suite de violations anciennes, sont pratiquement tous dépourvus de mobilier et ne peuvent donc être rattachés avec certitude à une civilisation précise* ». Ce constat lui fait retirer ces monuments de son étude, d'autant plus qu'une étude « *effectuée sur le terrain en compagnie de Claude Burnez, [leur a] montré qu'ils ne formaient pas un tout homogène et devaient appartenir à plusieurs civilisations différentes* ». En effet, en juillet 1960, il dirige avec Claude Burnez une opération de sauvetage à Artenac (cf. ce volume). Cette grotte sépulcrale naturelle, contenant une centaine d'individus, avait été détruite en partie par l'explosion d'une mine dans une carrière. « *Un mobilier abondant et varié a été recueilli, appartenant dans sa totalité à une des périodes les plus mal connues de notre Préhistoire, le Bronze ancien. Les recherches comparatives menées en vue de la publication de cette fouille ont permis à Gérard BailLOUD et Claude Burnez d'identifier une quinzaine de sites appartenant à cette période dans le Centre-Ouest de la France. [...] Les fossiles directeurs sont constitués par des poignards en silex à dos poli, des vases à anses nasiformes, des vases à bossettes sur carène, des perles biconiques en métal, divers types de décors céramiques. Des relations apparaissent avec la couche II de la grotte de Marsa dans le Lot, la sépulture de La Viulle-Drun en Plestan dans les Côtes-du-Nord, le niveau II de Fort-Harrouard en Eure-et-Loir, et le niveau du Bronze ancien de Videlles. [...] Il y a là un ensemble culturel qui s'oppose très nettement au Bronze ancien de l'Est et du Sud-Est de la France (civilisation du Rhône), à affinités italiennes et surtout suisses* ». Il en présente les résultats avec Claude Burnez dans une séance de la SPF en octobre de l'année suivante (BailLOUD et Burnez, 1962).

Le site des Mournouards (au Mesnil-sur-Oger, dans la Marne) est un autre lieu décisif pour Gérard Bailloud. Celui-ci avait livré des grottes sépulcrales, fouillées par Louis Coutier et André Brisson qui en avait fait part à la SPF en 1958 et 1959 (Coutier et Brisson, 1959). Après le « sauvetage » d'un premier hypogée, les fouilleurs voulurent en fouiller un autre et ils déposent une demande d'autorisation... ce qui conduit Leroi-Gourhan (alors membre du Comité Technique de la Recherche Archéologique Française, examinant ces demandes et en position de faire des « recommandations ») à s'opposer vigoureusement à des opérations archéologiques qu'il considérait néfastes aux sites. L'histoire de l'opération des Mournouards est assez complexe, croisant aspects archéologiques et institutionnels, autant que questions de relations inter-personnelles et il est intéressant de laisser la parole à Gérard Bailloud<sup>(31)</sup> : « *Après l'histoire de la fouille du premier hypogée, conduite par Brisson et Coutier, mais un peu vite, "à la Coutier", il a été question que la découverte de la seconde soit l'occasion de faire une "démonstration" de fouille par Leroi. Lui-même fouillant à Arcy, il avait été imaginé que l'autorisation de fouille soit à mon nom. En effet, je m'intéressais bien sûr aux hypogées et, de plus, je connaissais bien Brisson, qui, étant conservateur du Musée d'Épernay, m'avait fourni toute la documentation nécessaire, issue des archives de Favret et concernant les hypogées de Champagne (notamment Coizard). Il avait contribué par là à mon travail sur le Néolithique. Cependant, Brisson fut vexé de constater que l'autorisation n'était pas à son nom et m'en voulut d'avoir voulu lui "prendre" la place qu'il lui semblait légitime d'occuper. Peut-être même était-il prêt à fouiller lui-même, malgré tout. Peut-être aussi aurait-il été possible qu'il participe aux fouilles, car ce n'était pas un vraiment mauvais fouilleur si l'on veut bien considérer ce qu'il avait fait avant. Pour tenter de détourner cette situation délicate, la fouille s'est en définitive déroulée du 23 mai au 11 juin 1960 sous l'autorité directe d'André Leroi-Gourhan, qui a été titulaire de l'autorisation.* » Cette fouille et sa publication dans *Gallia Préhistoire* (Leroi-Gourhan, Bailloud et Brézillon, 1962), restent aujourd'hui exemplaires par leurs qualités méthodologiques. Gérard Bailloud, seul spécialiste du sujet dans l'équipe mobilisée pour l'opération, et qui a dirigé les fouilles conjointement avec Leroi-Gourhan, en a publié l'architecture et le mobilier, Leroi-Gourhan se réservant les aspects « ethnologiques ». Il s'agissait explicitement d'une opération militante destinée à servir de référence. La manière dont la publication en rend compte, avec photos de détails, plans de mobilier, graphiques et essais de restitutions illustrant une pléiade de contributions dont les attendus méthodologiques et les conclusions sont discutés, est élogieuse à ce titre (voir Chambon et Blin, ce volume). On peut remarquer qu'une étude géophysique de l'environnement de l'hypogée est même réalisée par Pierre Mieg de Boofzheim.

L'année suivante, le 16 janvier 1962, Gérard Bailloud soutient brillamment sa thèse devant un jury composé

d'André Leroi-Gourhan, Franck Bourdier et Annette Empereur. Inscrite comme telle, elle conserve le statut de thèse de 3<sup>e</sup> cycle, bien qu'il estime avoir « réuni des matériaux suffisamment abondants sur ce sujet pour en tirer une étude du volume correspondant à une thèse de doctorat d'État ». Cette thèse est rapidement publiée sous la forme d'un supplément à *Gallia Préhistoire* (Bailloud, 1964 a et b). Il en résume les principaux résultats en ces termes : « *Il y est mis en relief, dans l'introduction, les incertitudes et les contradictions qui entachent la conception actuelle du Campignien [La thèse de Nougier sur le Campignien avait été publiée en 1950 et était alors en « position dominante » dans les études sur le Néolithique (Nougier, 1950)<sup>(32)</sup>] et montré que celui-ci ne peut être considéré comme une véritable civilisation néolithique. Le Rubané est la première civilisation certainement néolithique qui apparaît dans le Bassin parisien, où elle représente certainement la trace d'une immigration venue des régions rhénanes; l'importance de l'implantation rubanée dans la région étudiée est pour la première fois estimée à sa juste valeur; habitats et sépultures sont également bien représentés [...] dans tout le Bassin parisien. Les influences de la civilisation Roessen y sont par contre beaucoup moins nettes; elles concourent cependant, en agissant de concert avec des influences chasséennes sur un substrat rubané, à constituer le groupe de Cerny, qui est décrit pour la première fois. Le Chasséen se répand ensuite dans tout le Bassin parisien où il constitue la principale des civilisations du Néolithique moyen. Ses relations avec le Chasséen du Midi de la France sont discutées, ainsi que les problèmes de terminologie posés par la dissemblance des industries lithiques. Les petits groupes de Menneville et d'Augy-Sainte-Pallaye, centrés respectivement sur le nord-est et le sud-ouest du Bassin parisien, sont également attribués au Néolithique moyen. La civilisation de Seine-Oise-Marne, bien connue par plus de 300 sépultures collectives, occupe le Néolithique récent et le Chalcolithique; la civilisation des gobelets campaniformes, mal représentée, est intrusive au sein de cet ensemble.* »

La soutenance de thèse se répercute immédiatement sur ses possibilités de promotion, et les rapporteurs de ses demandes de prolongations de détachement en font part. L'avis favorable d'André Leroi-Gourhan<sup>(33)</sup>, au printemps 1963 (directeur des recherches), est clair : « À tous égards, M. Bailloud répond à la confiance que le CNRS met en lui depuis plusieurs années et je

(32) Voir la contribution de Jean-Paul Demoule dans ce volume.

(33) Gérard Bailloud fait partie des équipes de Leroi-Gourhan dès avant même l'origine, d'abord CDRP (Centre de documentation et de recherche préhistorique) et CFRE (Centre de formation et de recherches ethnologiques) structures créées par le CNRS en 1948 et rattachées au musée de l'Homme, puis CRPP (Centre de recherches pré- et protohistorique). Cette dernière structure, rattachée à la chaire d'ethnologie de la faculté des Lettres de l'Université de Paris, va développer ses activités de 1960 à 1968, le relais étant pris ensuite par l'ERA 52 (équipe de recherche associée, type de structure mis en place par le CNRS à partir du 1/1/1967 pour les petites équipes qui ne peuvent prétendre au statut de LA (laboratoire associé)). Gérard Bailloud ne fait alors plus partie de cette équipe, désormais tournée essentiellement vers les recherches de Leroi-Gourhan en « ethnologie préhistorique » et vers les périodes du Paléolithique.

(31) Entretien du 28 mai 2001.

souhaiterais, étant donné en particulier le caractère exceptionnel de sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle, que la promotion au grade de chargé de recherches lui soit accordée» (15 mars 1963). L'avis, tout autant favorable, de Gabriel Camps (rapporteur désigné) souligne sa double compétence : « L'importance de la contribution de M. Gérard Bailloud à la connaissance du Néolithique français est un fait de notoriété internationale. Depuis plusieurs années M. G. Bailloud s'applique avec la même ardeur et compétence à débrouiller la Préhistoire récente de l'Afrique tchadienne et éthiopienne. De ses missions dans l'Ennedi et en Éthiopie, il rapporte des documents et des vues nouvelles vers l'évolution de l'art pariétal en Afrique orientale ». La commission est convaincue et cette session de printemps 1963 fut effectivement enfin celle de la promotion de Gérard Bailloud au grade de Chargé de recherche.

Son travail sur l'Ennedi apporte d'ailleurs suffisamment de données inédites pour qu'il soit utile d'en livrer une première synthèse, avant même la soutenance d'une thèse que Gérard Bailloud continue de mettre sur pied. Pour annoncer les premiers résultats sur les types de représentations pariétales découverts et les éventuelles correspondances entre les répartitions des « styles céramiques » et des « styles picturaux », il signe un article d'une vingtaine de pages dans *L'Anthropologie* (Bailloud, 1960b). Dans le même temps, à Berlin, Jacqueline Delange, du département d'Afrique noire au musée de l'Homme, rencontre fortuitement François Mathey, conservateur au musée des arts décoratifs à Paris<sup>(34)</sup> ! Une fois rentrée à Paris, elle fait part à Gérard Bailloud de l'éventuel intérêt du musée des Arts décoratifs pour une exposition de ses relevés<sup>(35)</sup>. Contacté, celui-ci confirme cette possibilité et une exposition est organisée au Pavillon de Marsan le 15 janvier au 15 mars 1965. Cette exposition est malheureusement montée dans l'urgence car la décision du comité du CNRS n'est prise qu'en décembre 1964, et sans financement de catalogue. Délais courts et absence de financement impliquent de se contenter, en verso de l'affiche dont le visuel reprend le relevé d'un grand bovidé rouge sur fond ocre (voir plus haut fig. 9, n° 1), d'un texte faisant office de catalogue, largement inspiré de l'article de *L'Anthropologie*. Cette exposition aurait aussi bien pu se réaliser avant au musée de l'Homme, mais la difficulté d'y trouver une salle et les difficultés matérielles en général ne l'ont pas permis<sup>(36)</sup>. Il aura fallu attendre huit ans pour que ces relevés soient montrés au public.

Cette exposition est cependant un succès et, outre le compte-rendu qui en est fait dans *l'Homme* (Treinen, 1965) et de nombreuses recensions dans la presse quotidienne (du *Monde*, *Le Figaro*, *Le Parisien*, à *La Tribune de Lausanne* et *Nice-Matin*), une description fut publiée dans des périodiques de l'armée, souvenir des conditions d'hébergement et d'aide technique dont

a bénéficié Gérard Bailloud<sup>(37)</sup>, ainsi que dans *La Revue des deux mondes*, 15 février 1965. Gérard Bailloud écrit d'ailleurs lui-même deux articles pour la presse, dans *Le Nouvel Observateur* et dans *Les Nouvelles Littéraires* (Bailloud, 1965 b et c).

Cette même année 1965, les datations <sup>14</sup>C, enfin réalisées, lui indiquent « une apparition de la céramique néolithique au VI<sup>ème</sup> millénaire avjc [avant Jésus-Christ] montrant une grande cohérence avec les dates au Sahara central ». Il estime que ces résultats, attendus, vont enfin lui permettre de terminer sa thèse d'État...

Au Tchad même, l'intérêt est grand pour ses travaux. Ce pays qui vient, comme bien d'autres en Afrique, d'accéder à l'indépendance, sollicite Gérard Bailloud, que ce soit, en 1961, le ministère du Tourisme et des Eaux et Forêts de la République ou, en 1966, celui de l'Éducation nationale pour, disent-ils, des reproductions de relevés de fresques susceptibles d'illustrer brochures touristiques « pour les besoins de propagande à l'extérieur » ou des manuels scolaires. La même année, c'est sur la proposition de son ministère des Postes et Télécommunications (courrier du 21 novembre 1966) que la République du Tchad émet une série de cinq timbres<sup>(38)</sup> sur le thème des fresques du Tchad (voir plus haut fig. 9, n° 4). Ceux-ci sont réalisés sur la base d'une sélection de photos couleur transmises par Gérard Bailloud. Quelques années plus tard, en mai 1969, le Musée dynamique de Dakar organise à son tour une exposition sur l'art rupestre du Sahara et présente à cette occasion des agrandissements photographiques de plusieurs relevés de l'Ennedi, conjointement à ceux des missions d'Henri Lhote.

---

#### 1962 À 1968 : CONQUETTE ET DE NOUVEAU L'AFRIQUE

---

Une fois la thèse sur le Néolithique du Bassin parisien publiée, Gérard Bailloud continue de travailler sur cette zone et d'enrichir sa documentation, que ce soit en musée ou chez les particuliers, et bien sûr par le dépouillement des publications, mais il songe aussi à trouver un terrain différent pour ses recherches.

C'est ainsi qu'en juillet-août 1962, dans le cadre d'une recherche sur l'habitat préhistorique en garrigue, il arrive avec Françoise Treinen<sup>(39)</sup> à Conquette (Saint-Martin-de-Londres, Hérault). Ils y menèrent plusieurs campagnes. La première a été consacrée au dégagement d'une grande maison ovale dont « La porte était située à une extrémité et encadrée intérieurement par deux grandes dalles verticales. Aucune séparation intérieure n'a été observée ; au centre de la maison,

(34) et (35) Archives du musée des Arts décoratifs, 111 rue de Rivoli, Paris (cote D1/386).

(36) Correspondance, archives MNHN.

(37) *Frères d'armes*, organe de liaison des forces armées françaises, africaines et malgaches, n° 14, avril-mai 1965, p. 33-36, et *Dialogues*, n° 19, mars 1965, p. 40-41.

(38) Imprimerie des timbres-postes de Paris ; oblitération premier jour à Fort-Lamy le 19 décembre 1967.

(39) Françoise Treinen et Gérard Bailloud se connaissaient bien, notamment depuis les fouilles des Mournouards en 1961, ainsi qu'au Maroc (site des Tamaris, en 1961 et 1962, voir ci-dessous).

une fosse rectangulaire a livré des fragments appartenant à une soixantaine de vases, tous très incomplets. Contre le mur de gauche ont été retrouvés les vestiges d'un grand vase à provision écrasé sur place. La poterie, très abondante, est de forme simple (bols à fond rond) et peu décorée : cordons et pastilles en relief, rares chevrons incisés et cannelures. L'industrie lithique est peu abondante, mais bien typique des "pasteurs des plateaux" du Chalcolithique languedocien. L'os n'est représenté que par un poinçon et la parure par deux perles en stéatite ; les vestiges faunistiques sont insignifiants et se rapportent presque tous au mouton. Quelques tessons du Bronze ancien (civilisation du Rhône) étaient clairement postérieurs à la destruction de l'habitation. La partie arrière de celle-ci avait été utilisée comme carrière de pierres par les Gallo-romains, qui y avaient puisé des matériaux tout préparés pour construire à proximité leurs propres habitations. 60 photos en noir ont été faites. » Il termine son rapport en exprimant le souhait de « fouiller entièrement ce petit village, en plusieurs campagnes » (fig. 12).

L'année suivante, son autorisation étant reconduite, il fouille du 30 juin au 21 août 1964 : « À la suite de ces travaux, le plan d'ensemble de l'agglomération apparaît maintenant clairement : elle se compose de sept maisons, dont plusieurs adossées les unes aux autres et de construction manifestement simultanée ; une certaine fantaisie se manifeste cependant dans l'orientation, l'emplacement de l'entrée et les détails du plan de chaque habitation ; les formes sont intermédiaires entre l'ovale et le rectangle à angles arrondis ; les dimensions intérieures des habitations varient de 7 à 13 mètres, la largeur étant de 3 à 5 mètres ; les murs sont construits en pierre sèche ou bien en orthostates, les deux techniques alternant dans chaque maison ; la hauteur originelle de ces murs d'après la masse des éboulis, semble avoir varié d'une habitation à l'autre. »

Mettant à profit sa présence en Languedoc, il donne deux conférences à l'École antique de Nîmes, la première sur le Chasséen et ses problèmes (18 juillet 1964), la seconde sur le passage Néolithique-Bronze (21 juillet).

Aussitôt terminée la campagne, il participe, du 22 août au 2 septembre 1964, aux fouilles du camp Saint-Saturnin, près de Chambéry (Haute-Savoie). Ces fouilles, dirigées par Mme J. Comber, livrent des niveaux Hallstatt et du Néolithique. Il s'attelle ensuite pendant deux mois à la reconstitution des céramiques de Conquette.

En 1965 et 1966, il accélère le rythme des fouilles avec deux campagnes par an, de printemps et d'été, celles de printemps étant menées avec une équipe plus restreinte et spécialisée, celles d'été étant plutôt consacrées, avec plus de participants, à de grands transferts de déblais et de matériaux de construction. En 1965, il termine la fouille de la maison II, dégage la totalité de la maison V et la fin de la VI. La grande homogénéité de la céramique lui permet de constater que les

maisons I à VI appartiennent au même cycle de construction, la VII étant postérieure et peut-être construite avec les matériaux récupérés sur la VI. De plus, la fouille des niveaux inférieurs, en contact avec le substrat rocheux, lui donne les indices d'une occupation antérieure aux maisons, avec présence de tessons attribuables au Ferrières. En 1966, il entreprend la fouille de la totalité des surfaces encore non explorées. Cela lui permet notamment de constater que ce qui apparaissait comme les restes éventuels d'une enceinte n'était en réalité qu'un ensemble de dalles naturelles.

Au terme de ces deux années de campagnes denses, il constate que les observations faites sur le terrain et complétées par les résultats des remontages « confirment ce qui avait été pressenti [...] à savoir l'existence d'un horizon Ferrières sous-jacent à celui auquel appartiennent les habitations en pierre sèche, qui relèvent de la civilisation de Fontbouisse, sous un aspect un peu provincial ». La maison VII, bien qu'analogue aux précédentes, lui a réservé une surprise car « celle-ci [est] orientée perpendiculairement à l'axe du tertre actuel. Les vestiges correspondent à la partie antérieure d'une grande maison dont la partie postérieure a été détruite jusqu'aux fondations ; une très belle porte monumentale est en excellent état de conservation ».

Considérant que « bien que le site ne soit pas épuisé », il « pense en connaître maintenant suffisamment » pour pouvoir mettre fin de la fouille en 1967 avec une seule campagne de 20 fouilleurs (14 juillet-27 août). Ultime détail d'aménagement, la mise au jour, en fond de fouille, de quelques dalles internes aux habitations lui indique un « nivellement humain ».

Pour autant, il ne peut publier de monographie sitôt la fouille terminée car « le remontage de la céramique de Conquette, essentiellement composée de grands vases extrêmement fragmentés, est un travail très long et très absorbant. De nombreuses reconstitutions ont cependant pu être effectuées, et les formes dessinées à mesure. Un travail important reste encore à effectuer avant de pouvoir passer à la publication ».

Les campagnes menées à Conquette lui offraient surtout la possibilité de fouiller des architectures ne se trouvant pas au nord, et d'être confronté à des céramiques tout aussi différentes. Ces matériaux lui permettent de fructueuses comparaisons, un recul et un élargissement de son expérience.

Cette activité méridionale n'empêche pas que les opérations sur le Bassin parisien et le Néolithique en général restent pour lui d'actualité, et, en 1963, l'année qui suit le début des fouilles à Conquette, il reprend avec Philippe Coiffard les fouilles de Videlles, tout en limitant au locus 5. Il signale que la couche SOM livre les « fragments de trois vases décorés au poinçon fin (...) type nouveau pour cette civilisation ». L'étude du site prend de l'ampleur avec les pollens, analysés par Isabelle Roux, la faune, par Thérèse Poulain-Josien et une topographie exécutée par Roger Humbert, tous trois appartenant, comme Gérard Bailloud lui-même, à l'équipe du musée de l'Homme dirigée par Leroi-Gourhan.



**Fig. 12** – Conquette (Hérault) : 1) vue aérienne du site ; 2) vue du site en 1964 ; 3) vue en 1967.  
**Fig. 12** – Conquette (Hérault) : 1) aerial view of the site ; 2) view of the site in 1964 ; 3) view in 1967.

Fin octobre de la même année, il fouille un reste de sépulture collective en hypogée, mise au jour par des travaux publics à Tinquieux (Marne). Cette opération, dirigée par Michel Brézillon, fut très rapide (le week-end de la Toussaint), le site étant largement oblitéré par les travaux, mais la petite équipe du Centre de la Sorbonne, aidé par quelques membres de la Société archéologique champenoise, dégaga suffisamment d'indices pour permettre la publication d'un article bien documenté. Cependant, ils ne purent reproduire l'expérience conduite aux Mournouards deux ans plus tôt (Bailloud et Brézillon, 1968).

En dehors des opérations de terrain, l'année 1963 fut consacrée à la rédaction de synthèses sur l'âge du Bronze et, en avril 1963, dans le cadre du 3<sup>e</sup> colloque Rhône-Rhin organisé à Narbonne, il donne une conférence sur la civilisation du Rhône et le Bronze ancien du Midi de la France (Bailloud, 1966). En 1963 toujours, comme les années suivantes, il poursuit l'étude de la collection de l'abbé Philippe du Fort-Harrouard et fait encore le constat de la très grande abondance de matériel, de sa riche diversité, dont beaucoup de formes et décors inédits, ce qui implique, pour Gérard Bailloud, beaucoup de dessins à prévoir : en 1964, il dit avoir « *pratiquement achevé les dessins de ce qui mériterait d'être publié* ».

Le 25 novembre 1964, il donne à la Société préhistorique du Nord (Amiens) une conférence sur le Néolithique dans la moitié nord de la France.

L'année 1965 constitue un tournant dans sa carrière avec sa nomination, en février, au poste de directeur de la nouvelle circonscription des Antiquités préhistoriques de la Région Parisienne (Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne.) Dans ce nouveau découpage territorial, issu de la réforme de l'organisation du territoire de la Cinquième République, il succède à Éliane Basse de Ménorval, mais sans guère plus de moyens. Ne se servant pas du petit bureau<sup>(40)</sup> mis finalement à sa disposition et n'ayant pas de crédits d'intervention, il travaille chez lui, et y conserve toutes documentations et correspondances, mettant en revanche à la disposition de sa nouvelle fonction les fiches et dossiers qu'il constitue depuis près de vingt ans sur le Néolithique de la région dont il a maintenant la charge. Le CNRS, apprenant cette prise de responsabilité, va s'inquiéter, non pas d'un surcroît de salaire (les indemnités des directeurs sont alors généralement insuffisantes pour compenser leurs frais de déplacement, voire ceux d'affranchissement), mais du temps pris sur son travail de chercheur<sup>(41)</sup>. Or, dans le cas de Gérard Bailloud, les deux activités sont intimement imbriquées et se confortent l'une l'autre...

(40) Il semble que, lorsque Michel Brézillon prit la succession de Gérard Bailloud dans l'hiver 1968-1969, ce petit bureau était non utilisé, le mobilier n'ayant même pas été débarrassé... M. Brézillon n'eut ensuite de cesse de chercher à obtenir du personnel et à augmenter la surface de ce local (avenue Albert de Mun, Palais de Chaillot, aile Paris), en annexant les pièces contiguës. Les archives de la circonscription transmises par Gérard Bailloud furent symboliques, à l'aune de l'utilisation du local (une carte Michelin annotée et une liasse de fiches). Avec la nomination de Michel Brézillon commençait le début d'une certaine professionnalisation de l'archéologie.

(41) Archives Gérard Bailloud.

Il va vite orienter sa mission vers les visites sur le terrain ou la participation à des opérations, comme par exemple à Sonchamp (Yvelines), en mai 1965, avec Jean-Georges Rozoy et Jacques Hinout, ses collègues à la SPF. Il s'agit d'un sauvetage tardenoisien sur une quarantaine de mètres carrés. Il donne la même année une conférence sur le Néolithique au Groupement Archéologique de Seine-et-Marne (GASM). Fin septembre 1966, avec Charles Sacchi (voir plus haut fig. 6, n° 5), il fouille à Verrières-le-Buisson une « *fosse-atelier du mésolithique tardif ou du Néolithique ancien* » : sur plus d'un mètre de profondeur dans le sable stampien, cette opération livre un atelier de fabrication de « *tranchets, qui forment la masse principale des outils recueillis, accompagnés de grattoirs, rabots nucléiformes, de rares pics et éclats denticulés* ». En 1966, il visite plusieurs chantiers en cours de fouilles : la sépulture collective fouillée par Hogström, du Centre de Recherches Archéologiques du Vexin français (CRAVF), à la suite d'un effondrement dans la cour de la ferme Duport à Guiry-en-Vexin dans le Val-d'Oise et, en Seine-et-Marne, le chantier d'André Leroi-Gourhan et Michel Brézillon à Pincevent, celui dirigé par Yves Robert sur un site néolithique et du Bronze mis au jour par de grands décapages en contexte de carrière de granulats à Cannes-Écluse, ou encore le site fouillé dans les mêmes conditions par les frères Mordant aux Gours-aux-Lions à Marolles-sur-Seine, trois opérations en Seine-et-Marne (Bailloud, 1969d et 1970a).

C'est aussi l'occasion de compléter ses recherches et investigations dans les réserves de musées, comme aux musées de Chelles et de Saint-Germain (collection Capitan) pour une série d'Isles-les-Meldeuses (Seine-et-Marne), exceptionnelle par son matériel en os, bien que les circonstances de la découverte – trouvaille pendant la guerre de 14-18 – ne permettent pas d'en connaître le contexte (Bailloud, 1971). En 1966, il étudie la collection Wateau à Bagneaux-sur-Loing, très riche en Néolithique et, en 1967, prépare la publication des céramiques du Bronze de Vincelles (Yonne) et de Cannes-Écluse (Seine-et-Marne). L'année suivante, ce sera l'inventaire de la collection de céramiques diverses (dont, assez étonnamment remarque-t-il, « *d'Afrique et du Cardial de Chateauneuf-les-Martigues* »), rassemblée par Berthiaux, et conservée à Moret-sur-Loing. Cette collection, destinée à être publiée dans le *Bulletin du GASM*, est intéressante mais il déplore que si « *la céramique et les bronzes ont été dessinés* », c'est « *malheureusement impossible pour les silex, fixés sur des cartons* ». Cette même année, il découvre une gravure de main sur « *le menhir de Tousson* »<sup>(42)</sup>, gravure qui n'avait jamais été signalée, alors même que le menhir était classé monument historique.

Ces fonctions à la direction des Antiquités ne l'empêchent pas de participer à des opérations dans les régions proches, comme à Éteauville dans l'Eure-et-Loir, avec l'abbé Nouel et Michel Dauvois (Bailloud,

(42) Dénomination portée dans son rapport CNRS. Situé à la limite de deux communes, ce menhir, dit de la Croix-Saint-Jacques, se situe en réalité sur la commune de Noisy-sur-École (Essonne).

Dauvois *et al.*, 1965). Ce site permet la détermination d'un « groupe culturel possédant une certaine originalité dans le moyen bassin de la Loire, au Néolithique final ».

En 1965, il participe activement au volume *La Préhistoire*, publié aux PUF dans la Nouvelle Clio. Ce volume de 365 pages, co-dirigé avec André Leroi-Gourhan, Jean Chavaillon et Annette Laming-Empeire, est le premier de cette nouvelle collection. Il traite de l'ensemble de la Préhistoire (ancienne et récente) à l'échelle planétaire. Gérard Bailloud est chargé du chapitre concernant le Néolithique ainsi que, dans celui concernant les aspects « ethnologiques », des parties sur le mégalithisme et les relations entre Néolithique et métal. Sur ce point, qui est au cœur des débats durant des décennies, il conclut en prenant du recul pour montrer « à quel point Néolithique, Chalcolithique et Bronze se trouvent étroitement imbriqués, dès que la vision s'élève au-dessus du cadre local, ou descend au-dessous du plan des généralités. À l'échelle intermédiaire, la réalité des faits se montre singulièrement plus complexe et nuancée qu'une image théorique simple, qui n'est pourtant inexacte ni à l'une ni à l'autre des extrémités du champ de vision »...

Il replace l'étude du Néolithique dans une perspective d'évolution à grande échelle, aussi bien en aval qu'en amont, mais en s'inscrivant dans le contexte idéologique dominant à l'époque pour ce qui concerne les rapports entre l'homme et la nature : « On tend généralement aujourd'hui, dans le monde occidental, à considérer l'aspect économique des choses comme le critère fondamental, l'essentiel étant la nature des relations entre l'homme et le milieu dont il tire sa subsistance ».

En aval : « On va souvent jusqu'à parler, à la suite de Gordon Childe, d'une révolution néolithique comme l'une des quelques transformations fondamentales qu'ait vécues l'humanité, avec la révolution urbaine (qui ne touchera qu'une partie limitée des hommes) et la révolution industrielle, qui fait disparaître peu à peu sous nos yeux des modes de vie qui n'avaient pas été altérés fondamentalement depuis le Néolithique ».

Et en amont : « Au Mésolithique comme au Paléolithique, l'homme vit de la nature en parasite ; il tue le gibier, il pêche les poissons, il cueille les fruits et récolte les plantes comestibles, sans se préoccuper de leur reproduction ; l'économie est essentiellement destructrice, avec les conséquences que cela comporte [...]. Ce qui caractérise essentiellement le Néolithique est l'établissement de nouvelles relations entre l'homme et le milieu naturel, l'homme cessant d'intervenir uniquement au sein de celui-ci dans un sens destructeur ; il devient un producteur, en modifiant par son intervention le jeu de la sélection naturelle des espèces animales et végétales, et en favorisant la reproduction de celles auxquelles il apporte un intérêt alimentaire ».

Après ces généralités qui donnent le sens profond aux interprétations des préhistoriens, il aborde l'état réel des connaissances sur le Néolithique à l'échelle mondiale et en conclut que : « la seule façon de rendre compréhensible la naissance, la diffusion et le développement du Néolithique sur le plan mondial est

*d'étudier les faits région par région, et non globalement, en commençant par où les modes de vie nouveaux apparaissent le plus précocement », à savoir le Proche-Orient. Il traite donc ensuite, suivant le fil d'une expansion continentale, les Balkans, l'Europe (centrale, septentrionale, méditerranéenne, occidentale), puis les steppes eurasiatiques et les forêts nord-eurasiatiques, la Chine et l'Asie du Sud-Est, l'Inde et enfin l'Afrique (septentrionale, saharienne et sub-saharienne). L'Amérique est laissée aux soins d'Annette Laming-Empeire et de Claude Baudez. Ce chapitre d'une cinquantaine de pages (soit à peine dix de moins que la partie sur le Paléolithique) est illustré de neuf planches, dont une pour le Bassin parisien et une pour l'Ennedi (Bailloud, 1965d ; voir plus haut fig. 9, n° 3).*

Poursuivant ses travaux de synthèse, en novembre 1967, il participe à Bruxelles à la 4<sup>e</sup> réunion des anthropologues de langue française, avec un exposé sur « les cadres archéologiques et chronologiques du Néolithique européen ». Et, à Mons (Société de Recherche Préhistorique du Hainaut), il donne une conférence sur le Néolithique danubien en France.

C'est dans la lignée de ses recherches sur le Nord de la France qu'il « rédige un travail de synthèse sur le Néolithique ancien et moyen dans le Nord, l'Est et le Centre de la France, destiné à l'ouvrage collectif dirigé par le Pr Schwabedissen sur les origines du Néolithique en Orient et en Europe. Cette étude [...] décrit de façon assez précise tous les aspects culturels qui ont été identifiés, les variantes régionales, en s'efforçant de discerner dans chaque cas les modes de genèse et les processus de formation des cultures considérées. De nombreux ensembles inédits sont décrits et figurés pour la première fois (80 % de l'illustration figure du matériel inédit). Une comparaison poussée du Néolithique ancien (Rubané) du Nord de la France et de celui d'Europe centrale laisse apparaître un décalage chronologique vers des dates plus basses ; l'étude des rapports avec les cultures acéramiques les plus récentes de la région étudiée montre des affinités très réduites, excluant une évolution sur place. C'est essentiellement au Néolithique moyen que se produisent les phénomènes d'acculturation conduisant à la néolithisation totale de la région étudiée ; ceux-ci s'accompagnent de combinaisons multiples entre éléments autochtones et influences orientales ou méridionales, donnant un tableau culturel extrêmement complexe ; les différents groupes régionaux de la culture de Roessen, assez fortement différenciés, sont décrits, et la mesure de leur influence à l'ouest des Vosges est discutée ; aux groupes danubiens tardifs du Bassin parisien [...] s'ajoutent de nouveaux groupes identifiés récemment dans le bassin de la Loire, dont l'un est signalé pour la première fois. La culture chasséenne est ensuite suivie dans sa remontée du Midi de la France vers le Nord, ainsi que sa modification progressive par suite de contacts avec les traditions Roessen, puis Michelsberg et campignienne. Le Néolithique de la Franche-Comté et de la Bourgogne est discuté sous un jour nouveau, ainsi que le genèse du

groupe de Cortaillod ; il en ressort l'existence, dans le nord de la Bourgogne et de la Franche-Comté, ainsi que dans le sud-est du Bassin parisien, de faciès culturels originaux auxquels des noms propres devront être appliqués lorsque des fouilles modernes nous les auront fait connaître d'une façon plus précise. Les contacts du Chasséen et du Tardenoisien évolué dans le Centre de la France et le bassin de la Loire sont ensuite étudiés, puis la formation du Chasséen septentrional et ses relations avec les cultures danubiennes les plus récentes ». Il en remet le manuscrit en juillet 1967, mais la publication tarde et il doit la mettre à jour avec la présentation des nouvelles découvertes par *addendum* en mars 1970 (Bailloud, 1971). Cette étude est « *consacrée aux manifestations culturelles qui, sur le territoire actuel de la France, peuvent être mises en relation génétique avec les cultures centre européennes du Néolithique ancien et moyen...* ». Il relève que « *l'ensemble des faits (...) paraît montrer de façon claire que la genèse du Néolithique ancien dans le Bassin parisien possède une immigration qui a sa source dans les régions rhénanes, et plus particulièrement sur le Rhin moyen ; les contacts entre ces populations immigrées et les autochtones, pour certains qu'ils aient été, restent limités, et n'entraînent aucune mutation culturelle fondamentale, au moins en ce qui concerne les Néolithiques. Les processus de fusion et d'acculturation ne se développeront qu'ultérieurement, au Néolithique moyen* ». Quant aux contacts des Chasséens du Centre de la France et de la Bourgogne avec les Danubiens, « *il faut sans doute les interpréter en termes d'une fusion progressive plutôt qu'y voir une substitution brutale ; les éléments culturels au profit desquels sont radicalement éliminés ceux de tradition danubienne, comme ceux qui apparaissent pour la première fois, sont essentiellement ceux qui représentent un progrès technique incontestable : répertoire céramique beaucoup plus différencié et beaucoup mieux adapté à des emplois divers, armatures de flèches plus variées et plus efficaces, usage d'intermédiaires en bois de cerf pour l'emmanchement des haches, habitats mieux protégés où les troupeaux peuvent être ramenés le soir à l'abri des rôdeurs et des prédateurs* ».

Il en conclut sur le fait « *que les progrès se soient imposés rapidement n'est pas fait pour nous surprendre et sans doute ne faut-il pas interpréter de façon trop catastrophiste le remplacement complet et rapide d'un ensemble céramique par un autre. En fait, chacune des cultures en présence a donné ce qu'elle avait de meilleur* ». Il commente cette appréciation en soulignant la différence entre les dénominations attribuées par les préhistoriens, et la réalité des groupes humains que ceux-ci cherchent à mieux définir : « *sous l'horrible manteau de la terminologie barbare [c'est-à-dire les noms donnés aux cultures du Néolithique] on saisit [...] l'extraordinaire plasticité des cultures humaines, toujours ouvertes à l'extérieur, prenant aux autres ce qu'elles ont de plus efficace tout en conservant ce en quoi elles se considèrent supérieures* ». Et, à ce titre, il estime que ce que nous enseigne l'archéologie de nos lointains prédécesseurs « *ne nous montre pas*

*l'homme préhistorique sous un aspect fondamentalement différent de l'Homme actuel* » (Bailloud, 1972).

Outre les opérations et études sur le Néolithique, que ce soit au nord ou au sud de la France, il continue de se tourner vers l'Afrique. Il élargit même son champ d'investigation avec le Maroc et l'Éthiopie qui viennent s'ajouter au Tchad. Cependant, les années ont passé et les circonstances sont maintenant différentes.

### Maroc, fouilles d'El-Kiffen, les Tamaris

C'est après les premières fouilles sur le site de la grotte Peltier, partiellement fouillée par Pierre Mieg de Boofzheim en 1953-1955 aux Tamaris (à 30 km de Casablanca) que les fouilles de la nécropole néolithique d'El-Kiffen avaient été amorcées d'avril à novembre 1956 par P. Mieg de Boofzheim et F. Nadaud. Mais Mieg de Boofzheim ayant quitté le Maroc en 1956 sans avoir pu achever la fouille, la reprise se fait par Gérard Bailloud avec son accord. Ces nouvelles campagnes se déroulent avec Françoise Treinen en août 1961 et avril-mai 1962 (voir plus haut fig. 10, n° 2-4). Il s'agit d'un ossuaire néolithique remarquable, avec abondant matériel lithique et céramique : « *ce site a livré, avec ses 40 pots entiers ou reconstitués, le plus important ensemble de céramiques néolithique de toute l'Afrique du Nord. Les affinités en paraissent multiples ; si certaines formes sont typiquement africaines, d'autres évoquent de très près l'Almérien d'Espagne méridionale ; la technique décorative a par contre davantage d'affinités avec celle des gobelets campaniformes. Les affinités avec le Cardial, dont nous avons pu étudier d'importantes séries inédites au Musée de Valence (Espagne) sont inexistantes* ».

Gérard Bailloud, par un courrier à ses parents daté du 22 avril 1962, indique qu'ils sont « *arrivés l'avant-veille à Casablanca* », après être passés par le Portugal et Gibraltar, avoir été pendant la Semaine Sainte à Séville et avoir... visité une collection préhistorique dans un château des environs ! Reçu dans la famille Treinen<sup>(43)</sup> à Casablanca, ils commencent les fouilles aux Tamaris le 21 pour les terminer le mois suivant.

L'étude des céramiques se fait avec la contribution d'Hélène Balfet (CNRS) et de Charles Kiefer (musée de la céramique à Sèvres), ce qui donne un point de vue complémentaire que Gérard Bailloud décrit ainsi dans la publication : « *le technologue et le typologiste se retrouvent d'accord pour estimer que toute la céramique recueillie dans l'ossuaire d'El-Kieffen constitue un ensemble homogène, de fabrication locale sans aucune exception et couvrant vraisemblablement un laps de temps très court. C'est en somme, archéologiquement parlant, un ensemble pur. Cet ensemble n'est cependant pas, quant à ses origines, un tout monolithique : il représente la fusion, opérée probablement*

(43) Le père de Françoise Treinen, qui travaillait dans l'exploitation des phosphates, résidait souvent au Maroc pour des raisons professionnelles, et il y avait une résidence secondaire (renseignement Pierre Clause, février 2011).

sur place dans le Maroc atlantique, de formes indigènes en Afrique du Nord depuis de nombreux siècles, et d'éléments d'origine sud-ibérique parvenus vraisemblablement par voie maritime », l'attribution au « Néolithique » reposant autant sur les datations <sup>14</sup>C que sur l'absence totale d'élément métallique. L'article est illustré des relevés en plan des restes sépulcraux, ainsi que du dessin des 46 pots reconstituables et de photos (Bailloud et Miege de Boofzheim, 1964).

### Ennedi

Après l'article de 1960 dans *L'Anthropologie* et l'exposition aux arts décoratifs, Gérard Bailloud communique sur la céramique préhistorique de l'Ennedi en décembre 1966, au colloque international d'archéologie africaine à Fort-Lamy (Bailloud, 1969e), d'où il se rend pour la deuxième fois en Ennedi. Il arrive le 29 janvier 1967 à Fada et, dans une lettre à ses parents, il confie : « je me retrouve chez moi comme si je n'avais jamais quitté ce pays »<sup>(44)</sup>.

De janvier à mars 1967, cette nouvelle mission doit permettre d'étendre géographiquement la zone des sites reconnus dans la région de Fada.

« La surface prospectée, avec quatre chameaux et trois indigènes, se situe au Sud-Est de celle étudiée en 1956-57 et est centrée sur les ouadi Nohi et Sini. Cette région s'est montrée un peu moins riche en vestiges archéologiques que la région de Fada ; aucune trace d'industrie paléolithique n'a été rencontrée, ni d'Épipaléolithique ou de Néolithique ancien. Le Néolithique moyen et final est représenté d'une façon peu dense ; par contre, les vestiges de l'âge du Fer sont abondants, notamment sous forme de fonds de cabanes à céramique caractéristique. Une vingtaine de sites à peinture inédits ont pu être étudiés et photographiés, soit dans la région du ouadi Sini, soit entre Fada et ce dernier, en des lieux que nous n'avions pas encore reconnus (Eli, Douwé, Etenaken, Diski dogozon, Kwedeki, Saharam, Okoba). Les peintures appartiennent aux périodes bovidiennes et camelines, avec une grande variété de styles, à l'exclusion de toutes peintures archaïques. Dans leur ensemble, elles s'insèrent sans aucune difficulté dans le cadre que nous avions esquissé à la suite de notre mission de 1956-57 ; l'élément le plus nouveau a été rencontré à Sini I, sous la forme de petits archers violacés, apparentés, mais non identiques, au style d'Ebiki du Bovidien ancien, qui existe sous une forme plus classique dans un abri voisin ». Cette année là, son rapport d'activité CNRS ne pourra être fait avant son retour en France, c'est-à-dire en mars-avril 1967. Il a bon espoir que cette campagne lui permette de reprendre la rédaction de sa thèse d'État avec incorporation des nouveaux matériaux<sup>(45)</sup>, mais aussi des produits des collectes d'Yves Coppens, Jean Courtin (ce volume) et Théodore

Monod. Gérard Bailloud indique d'ailleurs dans son rapport d'activité avoir rédigé une partie du rapport de mission de ce dernier (Mourdi et sud des Erdis, hiver 1966-1967).

### Éthiopie

Son grand intérêt pour l'Afrique va aussi lui donner la possibilité d'aller enfin en Éthiopie, de l'autre côté du Soudan, à l'extrémité orientale de cette zone saharienne. Ses compétences en la matière, démontrées dans son article paru en 1959 (Bailloud, 1959), font que « à la demande de l'Institut éthiopien d'archéologie », il effectue de décembre 1962 à février 1963 « une mission d'étude dans la province du Harrar, en Éthiopie. Celle-ci a pu se dérouler dans les meilleures conditions grâce à l'appui important apporté par l'Institut éthiopien d'archéologie et la Direction des relations culturelles. Nos recherches ont surtout été consacrées aux peintures rupestres et plusieurs sites nouveaux ont été découverts, malgré les difficultés du terrain ; un relevé photographique et par calque complet a été effectué dans treize abris ou grottes peintes. L'étude stylistique et celle des nombreuses superpositions ont permis de préciser la succession de nombreux styles s'étageant de la première moitié du premier millénaire avjc [avant J.-C.] jusqu'à une époque toute récente. Le même travail a pu être fait pour l'Érythrée, où nous avons pu voir un grand nombre de documents inédits au cours d'un séjour de quelques jours à Asmara. La chronologie comparée des rupestres du Harrar et de l'Érythrée, et leur articulation avec ceux du Sahara oriental, que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier longuement, apparaissent aujourd'hui d'une façon relativement claire. Les affinités avec le Bovidien saharien sont particulièrement claires en Érythrée (Carora, Ba'alti Sullum). C'est probablement de cet horizon que part le stimulus qui sera à l'origine de l'art rupestre du Harrar et du style d'Ourso, abondamment représenté dans la région de Diré-Daoua, mais les styles rupestres du Harrar présentent dès l'origine, une forte originalité qui ne cessera de s'affirmer. Aux alentours des premiers siècles avant et après notre ère, de nouvelles relations apparaissent entre l'Érythrée et le Sahara oriental, avec l'irruption en Érythrée d'un style fortement apparenté au style Koko de l'Ennedi. La présence de thèmes extrêmement spécialisés dans ces deux ensembles (harpistes, scènes de traite, enfants, fers de lance de formes particulières) ne laisse guère de doute quant à l'immigration de populations ethniquement apparentées dans les deux régions. Ce courant n'atteint pas le Harrar. L'évolution est ensuite divergente, mais la décadence du dessin et la tendance au schématisme sont sensibles partout à partir du début du deuxième millénaire de notre ère. L'identité des peintres du Harrar a pu être établie sans conteste possible : en effet, pratiquement tous les sites étudiés recélaient une abondante industrie wiltonienne, et rien d'autre. Il semble donc s'agir de populations essentiellement autochtones ; il semble qu'il faille réviser la conception

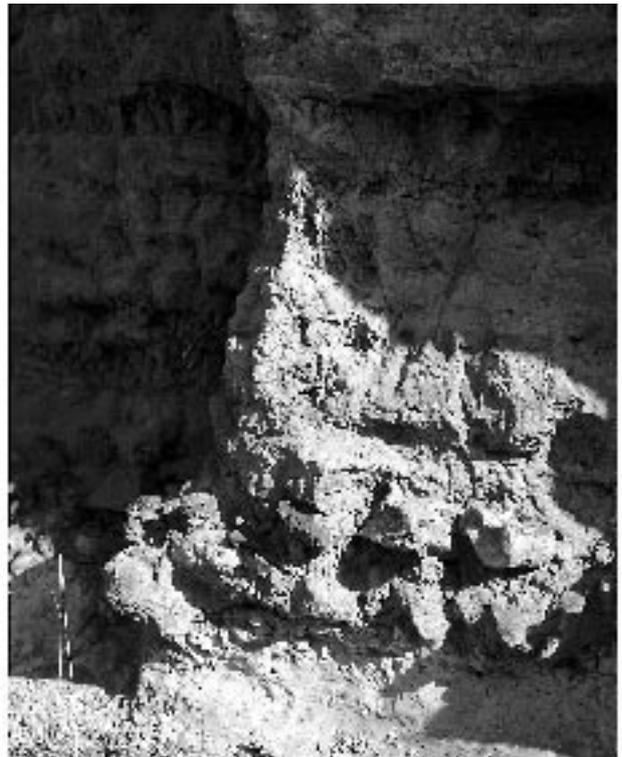
(44) Archives Gérard Bailloud.

(45) Rien n'indique que de nouveaux relevés pariétaux aient pu être fait lors de cette deuxième mission.

selon laquelle le Wiltonien correspond obligatoirement à une économie basée sur la chasse et la pêche, puisque les peintres du Harrar reproduisent essentiellement des animaux domestiques (bœufs et moutons).

Un sondage en profondeur a été effectué dans un abri situé à Saka Shafira, au Nord-Est de Harrar ; il a permis d'observer 1 m 60 de dépôts archéologiques très riches et bien stratifiés, montrant toute l'évolution

du Magosien, surmonté par un niveau à lames et lamelles à dos proche du Harguesien défini par J. Desmond Clark, et évoluant lui-même vers le Wiltonien. De l'ocre rouge raclée était présente à tous les niveaux. L'outillage osseux et la faune n'étaient pas conservés en raison de l'acidité du sol de l'arène granitique ; le climat semble avoir évolué dans le sens d'une humidité plus ou moins forte.



**Fig. 13** – Éthiopie, Choa (décembre 1963-février 1964) : 1) paysage de savane ; 2) stratigraphie dans une coupe d'érosion naturelle ; 3 et 4) vestiges lithiques et osseux en prospection.

*Fig. 13* – Ethiopia, Choa (December 1963-February 1964); 1) savannah landscape ; 2) stratigraphy in a natural erosion cross-section ; 3 to 4) lithic and bone remains during prospecting.

*Enfin, une industrie sur galets de basalte appartenant à l'Acheuléo-Levalloisien a été recueillie dans une terrasse alluviale à Bakké Gargadou.* » À l'issue de cette mission, il donne une conférence aux Langues Orientales sur les « nouvelles données sur les peintures rupestres éthiopiennes ».

Désirant compléter ses reconnaissances de terrain, il retourne en Éthiopie de novembre 1963 à janvier 1964 (fig. 13). Mais cette seconde mission ne va pas se dérouler de la manière prévue. En effet, « la découverte, quelques jours avant notre arrivée d'outils acheuléens à 50 km au sud d'Addis-Abeba, dans une région où aucun Paléolithique ancien n'avait jamais été signalé, a d'abord retenu toute notre attention. Les recherches que nous avons entreprises sur ce site (Melka Kontouré, dans la haute vallée de l'Aouache) en ont rapidement montré l'intérêt exceptionnel pour la connaissance du Paléolithique éthiopien, et nous avons été amenés à y consacrer la totalité de notre séjour. Des dépôts lacustres du Pléistocène moyen, surmontés de dépôts fluviaux et de formations de ruissellement du Pléistocène supérieur, donnent dans de bonnes conditions stratigraphiques une succession complète des industries paléolithiques locales, à l'exception de l'Oldowayien, inconnu en Éthiopie. Le Chelléo-Acheuléen est représenté par plusieurs phases, avec industrie abondante (cinq mille pièces en basalte et en obsidienne) et faune bien conservée. Le Paléolithique moyen est représenté par plusieurs industries successives : Fauresmith, industrie moustéroïde probablement identique au Pseudo-Stillbay du Kenya, et qui n'avait jamais été rencontrée en Éthiopie, Levalloisien évolué, Protostyllbayen et Styllbayen. Le Paléolithique supérieur est représenté par une industrie originale à lames et burins, apparentés mais non identique au Capsien du Kenya et au Harguesien de Somalie. Quelques traces fugaces de Magosien marquent seules l'Épipaléolithique. L'industrie recueillie et la faune ont été déposées à l'Institut d'archéologie d'Addis-Abeba ; nous avons pu photographier et dessiner un nombre de pièces suffisant pour permettre une copieuse publication ; la faune pourra être expédiée au P<sup>r</sup> Arambourg pour étude ».

Dès son retour, de février à avril 1964, il s'attelle à la préparation d'une publication qui dit-il, « tente de faire la synthèse de l'évolution des industries paléolithique du Choa ». Cet article très documenté parut dès l'année suivante à Addis-Abeba dans le premier numéro des *Cahiers de l'Institut éthiopien d'archéologie* (Bailloud, 1965a).

Cependant, Gérard Bailloud ne désire pas poursuivre les investigations sur ce site, trop ancien à son goût et l'éloignant franchement du Néolithique, qu'il soit européen ou africain. C'est Jean Chavaillon, ancien collègue d'Arcy et proche collaborateur à la SPF, qui s'y investit pour de longues décennies (voir Chavaillon, ce volume), tandis que les documentations et relevés concernant les périodes plus récentes furent confiés à Roger Joussaume (voir Joussaume, ce volume).

Par ailleurs, mettant à profit ses connaissances directes du Néolithique africain, du Maroc à la corne orientale en passant par le Tchad, Gérard Bailloud considère, dans sa synthèse publiée dans la *Nouvelle Clio*, que, si le Néolithique saharien se développe largement, les conditions climatiques et environnementales des zones plus au sud et de la « grande forêt » qui l'occupe opposèrent « longtemps un obstacle insurmontable à la diffusion des genres de vie néolithique ». Pour lui, il fallut attendre l'arrivée du fer pour procéder aux grands défrichements qui ouvrirent la voie aux populations d'éleveurs. Il en déduit qu'il « n'y a donc, dans toute l'Afrique au Sud du Sahara, pratiquement pas de véritables civilisations néolithiques »... (Bailloud, 1965d).

L'avis sur tous ces travaux, donné en commission CNRS de mars 1964 par Leroi-Gourhan (directeur de recherches) en souligne l'intérêt : « M. Gérard Bailloud vient de rentrer d'une brillante mission en Éthiopie au cours de laquelle il a découvert un gisement paléolithique très important ». L'avis du rapporteur (P.-R. Giot) va dans le même sens : « avis le plus favorable au renouvellement de Monsieur Gérard Bailloud, chercheur de premier plan, d'une notoriété certaine, et qui mériterait un rang hiérarchique plus élevé que celui qui est le sien actuellement. Se partageant entre l'Afrique et l'Europe, il y réalise des travaux aussi remarquables les uns que les autres ». À défaut de promotion au niveau de Maître de Recherche, il obtiendra la médaille de Bronze du CNRS au titre de 1964<sup>(46)</sup>. Sa notoriété ne fait que s'amplifier et, en 1967, à la suite du décès de Guy Gaudron, il est nommé au Comité de la recherche archéologique en France et au comité de lecture de *Gallia Préhistoire*, présidé par André Leroi-Gourhan. Il y figura jusqu'en 1986, date de la mort de celui-ci, occasionnant un renouvellement complet du comité.

---

#### DE 1968 À 1973 : BASI

---

Tout autant qu'en 1962 avec la soutenance de la thèse, mais sur un autre plan, l'année 1968 va inaugurer une nouvelle ère dans la vie de Gérard Bailloud. En effet, dès le 1<sup>er</sup> mai et jusqu'en juin 1968, il commence l'étude d'un très important habitat néolithique à Basi, sur la commune de Serra-di-Ferro en Corse (voir de Lanfranchi, Vigne, ce volume). Cette année-là, pour des raisons de transports suspendus par les grèves, à part Mauricette Jacq-Le Rouzic<sup>(47)</sup> qui arrive en Corse

(46) Courrier de remerciements de Gérard Bailloud daté du 3 mars 1965, mais aucun dossier n'est conservé aux archives du CNRS concernant les médailles de ces années anciennes.

(47) Petite fille de Zacharie Le Rouzic, Mauricette Jacq-Le Rouzic, « Mimi » pour tous, est élève titulaire de la 6<sup>e</sup> section (sciences économiques et sociales) de l'EPHE en août 1962 et suit également depuis cette même année les cours de l'École du Louvre. Après avoir suivi avec succès ceux d'Histoire générale de l'art et de Préhistoire et Antiquités nationales (I) de 1962 à 1964, elle suit ceux de Préhistoire et Antiquités nationales (II) de 1963 à 1965 et de Muséologie en 1965. Elle soutient en juin 1967 son mémoire (avec mention TB) portant sur « Les nécropoles de La Tène dans l'Aisne d'après les fouilles de Piette et Moreau », devant un jury composé de René Joffroy (conservateur du MAN et enseignant des cours sur La Tène à l'École du Louvre) et de Henri

en même temps que lui, aucun fouilleur ne put venir les rejoindre. Loin des événements qui mobilisèrent la France pendant ce mois de mai, ce fut à la fois le début d'une fouille passionnante et celui... d'une liaison qui les conduira au mariage en 1973 (fig. 14).

D'un point de vue scientifique, cette fouille l'intéressait particulièrement car, comme il le signale, « *les très hautes datations obtenues par le C14 pour la grotte de Curacchiaghiu ont montré récemment l'intérêt de la Corse pour l'étude des phénomènes de néolithisation précoce en Méditerranée occidentale ; or le Néolithique corse est encore à peine connu, et l'on n'est pas encore à même d'y décrire aujourd'hui de véritables cultures, ni a fortiori leur succession chronologique* ».

Il était déjà allé en Corse en 1966 à l'occasion du Congrès préhistorique de France à Ajaccio et avait alors abordé ses sites avec Sylvain Gagnière qui était, comme lui, vice-président du comité d'organisation du Congrès. C'est pourquoi c'est sous la double tutelle « *faite par Mr Grosjean (Bailloud, 1975a), et favorablement accueillie par Mr Gagnière* »<sup>(48)</sup>, qu'il dit avoir accepté l'offre d'entreprendre des fouilles dans un site apparemment riche en Néolithique ancien et paraissant présenter une stratigraphie, découvert fortuitement lors de travaux dans une carrière de granit. Le site, qu'il faut fouiller sans retarder les travaux d'extraction, consiste en « *une butte couverte d'un éboulis de blocs de granit, dont quelques uns forment de petits abris. (...) Le mobilier archéologique est abondant en surface et dans les coupes de carrière sur plus d'un hectare* ». De plus, l'acidité du sédiment ayant supprimé la faune, la fouille doit se restreindre au repérage stratigraphique du mobilier, présent sans discontinuité sur les 1,50 m de coupe dans laquelle il règne huit niveaux.

Durant l'été qui suit cette première campagne, il continue à se consacrer aux remontages de la céramique de Conquette (car il y a toujours moins de remontages à faire pour Basi...), et travaille à la préparation de la publication de Tinquieux avec Michel Brézillon (Bailloud et Brézillon, 1968) et celle de Vincelles avec François Poplin (Poplin et Bailloud, 1969).

En 1969, il retourne donc à Basi (Bailloud, 1969 a et c) et explore cette « *surface plane, d'étendue limitée, qui couronne le mamelon sur lequel les populations préhistoriques se sont établies. Cette fouille a permis de recouper 2 m 20 de dépôts archéologiques, avant de venir buter sur une très grosse dalle occupant toute la superficie fouillée* ». Comme l'an passé, « *le mobilier est abondant à tous niveaux, sans couche stérile, et essentiellement composé de fragments de céramique, à partir desquels plusieurs formes ont pu être reconstituées* ». Il réalise également une reprise de fouille au pied de la coupe de la carrière abordée en 1968 sur

environ 4 m<sup>2</sup> et 0,50 m d'épaisseur. Parallèlement aux fouilles, il récolte des tessons dans la carrière, ce qui lui donne des précisions sur le Basien, interprété comme du Néolithique final-Chalcolithique : « *l'industrie de l'obsidienne y est abondante, mais fort pauvre en types ; les lamelles brutes y dominent de loin, avec quelques lamelles à retouche marginales, quelques grattoirs, des pièces esquillées et des armatures de flèches pédonculées ou à pédoncule et ailerons ; la céramique, fine et lustrée, est pourvue de pieds annulaires creux et décorée de très fins cordons en relief sous carène, rarement assorties de quelques lignes de ponctuation* ».

Avec les dessins faits dans la foulée, ces deux campagnes donnent suffisamment de matériel pour alimenter, dès le mois de novembre, une communication à la SPF, ainsi qu'un article pour *Corse historique* (Bailloud, 1969b).

En mai et juin 1970, la fouille reprend : « *Cette campagne a permis d'étudier la séquence la plus complète qu'il ait été donné de rencontrer sur ce site, qui s'affirme chaque année davantage comme le plus important habitat néolithique corse jusqu'ici identifié. La fouille de 1970, implantée en bord de carrière, a permis de recouper des dépôts archéologiques épais de trois mètres, avec à tous les niveaux une forte densité de vestiges archéologiques (plus de 10000 tessons pour une fouille de 7 m<sup>3</sup>)* ».

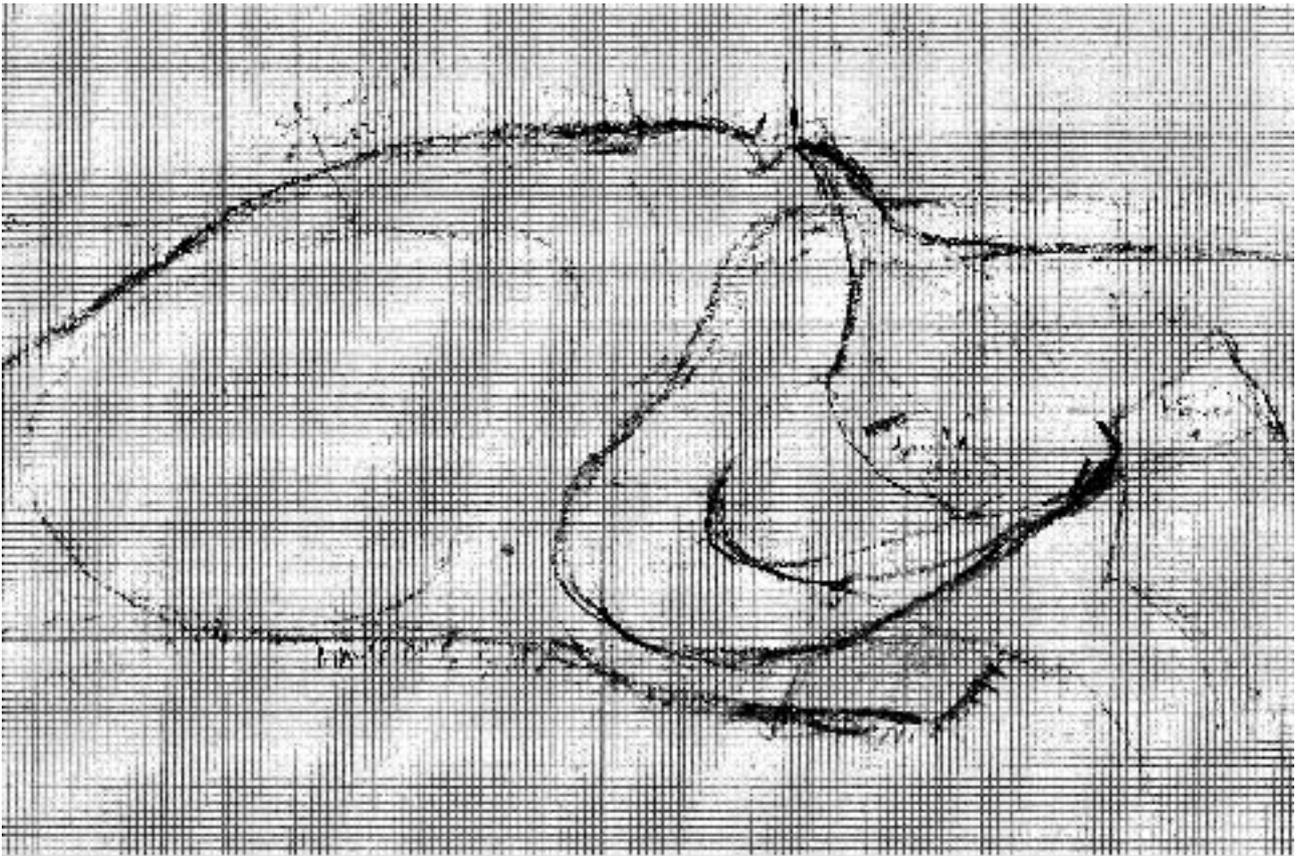
« *Si elles n'ont pas apporté beaucoup de neuf au sujet du Torréen, bien étudié en 1969, les fouilles de 1970 ont par contre permis de caractériser de façon beaucoup plus précise le Basien. De nombreux éléments nouveaux sont apparus dans cette culture, notamment les nombreux récipients en pierre et les masses perforées (...). Enfin il apparaît surtout nettement que l'occupation basienne du site a été suffisamment longue pour qu'une évolution soit sensible dans la culture matérielle. (...) L'occupation cardiale apparaît beaucoup plus brève et n'indique qu'un seul moment, apparemment différent de celui représenté à la base des dépôts du site tout proche de Filitosa* ».

Les conditions de fouille sont contraignantes dans cette carrière de granit, et il doit se restreindre à une fouille stratigraphique sur surface limitée, ce qui le change de Conquette... Il se consacre donc surtout à affiner les différences dans le contenu des niveaux reconnus. Le matériel abondant lui permet d'avancer par rapport aux questions posées deux ans auparavant et, les 14 et 15 avril, c'est avec une communication sur « *L'apport des fouilles de Basi à la connaissance du Néolithique corse* », qu'il débute la première partie de la séance d'ouverture du « *colloque de Préhistoire et d'archéologie* » à Ajaccio.

En avril 1971, la fouille de la couche 4 lui permet « *d'établir définitivement l'existence d'un horizon d'occupation intermédiaire entre le Torréen (âge du Bronze) et le Basien (Néolithique récent) ; l'existence de celui-ci était déjà soupçonnée, mais il n'avait pu jusqu'ici, étant très mince, être isolé de façon satisfaisante. Il correspond à une culture du Néolithique final (ou*

Delporte. Durant ces années, elle suivait les cours de Gérard Bailloud qui enseignait avec André Varagnac puis, à sa suite, la Préhistoire et les âges du Bronze. Elle y a exercé les fonctions de répétitrice des cours de Gérard Bailloud.

(48) Sylvain Gagnière était directeur des Antiquités de la région PACA-Corse, et Roger Grosjean directeur du Centre de Préhistoire Corse.



**Fig. 14** – Basi : 1) plan de chantier des emplacements annuels de fouille dans la carrière ; 2) le camp de base en 1969 ; 3) Mauricette Jacq-Le Rouzic en fouille en 1968.

**Fig. 14** – Basi : 1) site plan of the annual excavation areas in the quarry ; 2) the base camp in 1969 ; 3) Mauricette Jacq-Le Rouzic excavating in 1968.

*Chalcolithique) caractérisée par des masses en pierre perforées, une industrie de l'obsidienne en déclin, une poterie grossière à fond convexe, sans décor, parfois pourvue de perforations sérieuses effectuées avant cuisson sous le rebord, des fusaioles et poids de métier en terre cuite. (...) Les tendances évolutives du Basien ont été confirmées et précisées : évolution des formes céramiques et des types d'armatures, accroissement progressif de l'indice de décor par cordons verticaux au fur et à mesure qu'on remonte dans le temps ». Il constate, cette même année, que les datations <sup>14</sup>C obtenues (Gif) donnent trois séries de dates nettement séparées par des écarts de près de 1500 ans, alors que la stratigraphie, successivement caractérisée par des éléments du Cardial, Basien et Torréen, ne comporte aucune couche stérile... Réalisant les décomptes immédiatement après la fouille, il peut, dès septembre, rapporter la totalité du matériel au dépôt de Sartène, avec « mise en place des éléments essentiels dans des vitrines provisoires ». Il en profite, au dépôt de fouilles de Lévie, pour examiner avec François de Lanfranchi le matériel de ses fouilles de Curacchiaghiu et s'étonne de « la dissemblance extrême des matériaux livrés, avec des datations parfois comparables, par les deux sites, pourtant peu éloignés ». Ce constat le conduit à élargir ses investigations et, « en vue de chercher à préciser les éventuelles relations extérieures du Néolithique de la Corse, et par la même occasion de la façade méditerranéenne de la France, nous avons été amenés à visiter les musées de Sardaigne (Sassari et Cagliari), ceux de Salerne, Paestum, Tarente, Matera, Bari, Chieti en Italie péninsulaire, le Musée et l'Institut de Paléontologie humaine de Florence, et l'Institut d'Anthropologie de Pise, ainsi qu'à revoir le musée de Pegli. Nous avons ainsi pu prendre une connaissance directe d'un énorme matériel en grande partie inédit. Il est apparu à l'évidence que le Néolithique ancien et moyen de l'Italie péninsulaire a beaucoup plus de rapports avec celui de la Yougoslavie qu'avec celui de la Méditerranée occidentale, et que le Néolithique corse n'a pas beaucoup de rapport avec celui, non seulement de l'Italie continentale, mais également de l'île d'Elbe ou de la Sardaigne toute proche. Il est même curieux que le commerce de l'obsidienne, qui a été actif pendant plusieurs millénaires entre la Corse et les îles environnantes, ait véhiculé si peu d'éléments culturels ».*

En 1972, pas de fouilles, comme prévu, mais préparation d'une nouvelle publication de Basi, surtout pour mieux définir le Basien : « cette partie du mobilier avait été un peu négligée au profit du Torréen et du Cardial dans les deux publications que nous avons déjà consacrées à Basi. Il importait de faire connaître de façon plus approfondie le remarquable ensemble de Néolithique récent de Basi, qui avec ses nombreux récipients en pierre représente quelque chose d'assez exceptionnel en Méditerranée occidentale ». C'est dans ce cadre que « quelques comparaisons [entre des séries céramiques datées par <sup>14</sup>C] nous ont permis de montrer la rapidité extrême de la diffusion de la technique de la céramique en Méditerranée occidentale et centrale au début du 6<sup>e</sup> millénaire, rapidité qui ne peut que

*refléter des progrès substantiels dans l'art de la navigation ».*

Les fouilles de Basi ne mobilisent cependant pas toute son énergie et, mettant à profit les années passées sur Conquette et ses premières investigations en Corse, il participe activement, du 15 au 17 février 1970, au colloque de Narbonne sur « les civilisations néolithiques du Midi de la France » (voir Guilaine, ce volume). Cette rencontre est consacrée avant tout aux problèmes posés par l'étude du Néolithique final et du Chalcolithique. Comme le souligne l'introduction du volume des actes, le colloque avait été conçu l'année antérieure, à l'occasion du 19<sup>e</sup> Congrès préhistorique de France (Auvergne) et mis sur pied par Gérard Bailloud et Max Escalon de Fonton, avec un accueil à Narbonne organisé par Jean Guilaine. L'ambition de cette rencontre était de provoquer une large confrontation des données recueillies pour cette vaste période chronologique dans le Midi de la France. Une assemblée restreinte d'environ cinquante personnes, sélectionnées autour des directeurs des Antiquités du Midi, des chercheurs CNRS, des enseignants et de spécialistes régionaux en Préhistoire récente, s'est réunie donc autour de thèmes structurés pour plus d'efficacité<sup>(49)</sup>. Gérard Bailloud est intervenu à plusieurs reprises, apportant souvent des précisions sur les définitions de groupes et sur les dénominations employées. Il était rapporteur du groupe de travail sur la période allant du Néolithique récent à l'âge du Bronze et – avec Jean Guilaine et Gabriel Camps – a donné le mot final à la conclusion du colloque sur la question récurrente de « la notion de Chalcolithique » : « Les participants au colloque semblent d'accord pour qualifier de chalcolithique les cultures qui connaissent la métallurgie du cuivre et de néolithique celles qui ne la pratiquent pas, même si les unes et les autres sont contemporaines. » (Bailloud 1970d).

L'année 1970 fut ensuite une année essentiellement consacrée aux études de matériel et vue de publications, soit de détail, soit de synthèses. C'est ainsi qu'il termine enfin l'étude du matériel d'Isles-les-Meldeuses au musée des Antiquités Nationales et celle de Verrières-le-Buisson, tandis que « à temps perdu »... il continue les remontages de Conquette et de Videlles.

En 1971, il annonce une reprise de collections du Néolithique du Sud du Bassin parisien, mal connu, et prévoit une publication avec Gérard Cordier. Depuis maintenant plus de deux ans, Michel Brézillon, qui avait pris la suite de Gérard Bailloud à la tête de la circonscription, conduisait une fouille de sauvetage sur le site néolithique d'extraction de silex du Brimborion à Sèvres (92). Cette opération est l'occasion pour le Cercle d'archéologie du lycée-pilote de Sèvres (SCALP) de proposer une exposition sur le thème « géologie sévrienne et archéologie », avec un cycle de conférence à la Mairie... Cinq conférences-débats auront ainsi lieu en avril-mai 1972 sur « les fouilles

(49) D'après son rapport d'activité de l'année 1970-1971 et la publication du CPF.

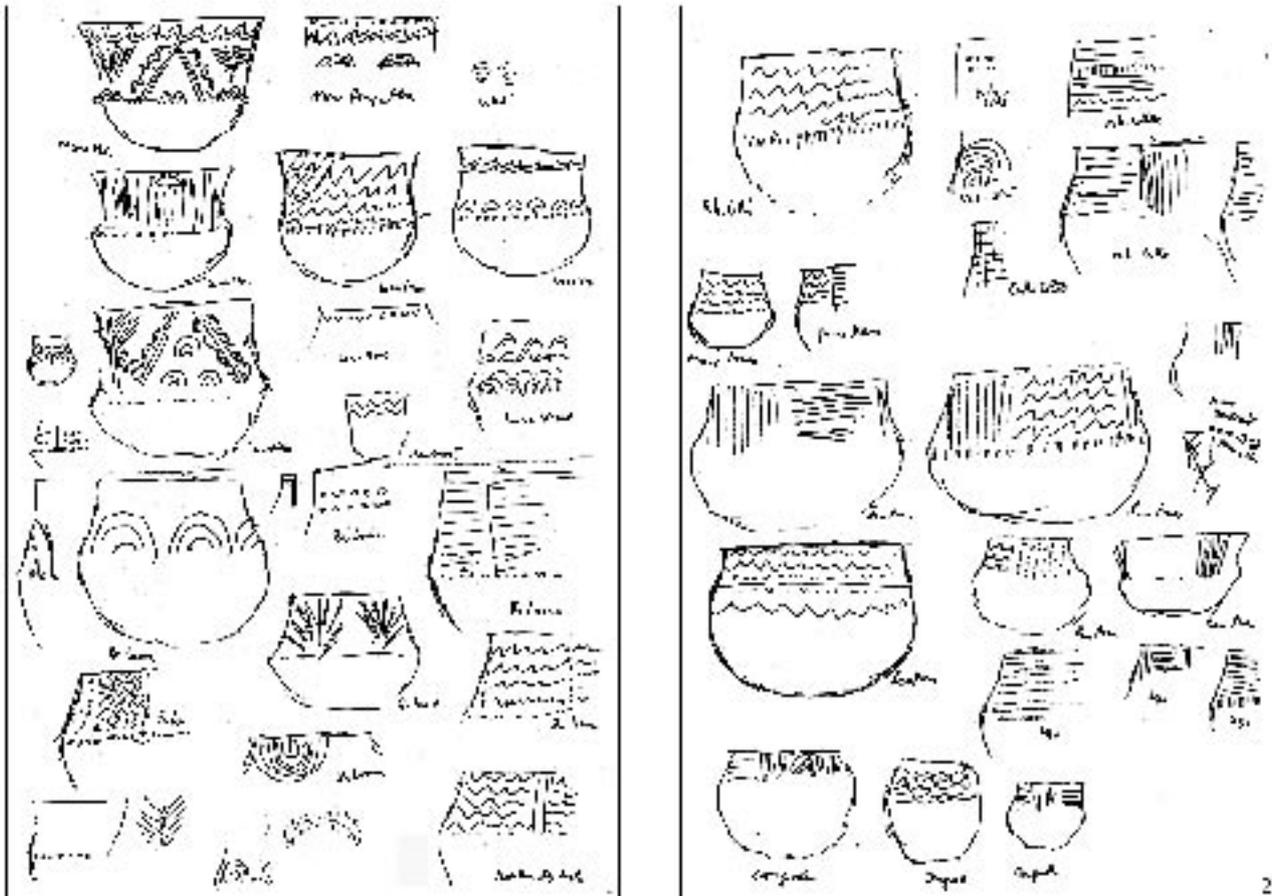


Fig. 15 – Céramiques de Bretagne : 1) et 2) Fiches de travail et de préparation de planches.  
 Fig. 15 – Pottery from Brittany: 1) and 2) working notes and the preparation of illustrations.

récentes en Préhistoire en région parisienne» (Michel Brézillon), «l'extraction du silex» (Philippe Soulier), «la géologie et l'archéologie locale» (Christian Duvau-chelle et Christian Lapointe), «le débitage du silex» (Jacques Tixier) et enfin, le samedi 6 mai, sur «Les civilisations néolithiques dans le Bassin parisien» (Gérard Bailloud).

Par ailleurs, avec son épouse, Mauricette Jacq-Bailloud, dite «Mimi», il s'investit plus en Bretagne (fig. 15) : «La céramique néolithique bretonne a également retenu notre attention, et nous avons pu nous convaincre qu'il restait beaucoup de données intéressantes à tirer de l'étude des habitats, qui ont moins retenus l'attention que les sépultures mégalithiques». Il passe en revue les collections du Chatellier au MAN, plus les collections des musées de Vannes et de Carnac (sites du Castellac, Croh-Collé, Pen-Men, Lizon et Er-Lannic ; Bailloud, 1975b).

Toutes ces études et recherches, sur le terrain comme en réserve de musée, font qu'il envisage dès 1968 une véritable refonte, pour les éditions Picard, du volume publié en 1955 avec Pierre Mieg de Boofzheim, épuisé, mais devenu totalement obsolète : il n'était en effet pas question de reproduire cet ouvrage. Sa position est la suivante : « nous le remplaçons par un volume

entièrement nouveau et de conception différente, le progrès des recherches concernant le Néolithique en France permettant aujourd'hui de décrire à partir des travaux et fouilles menées en France même ce qu'il fallait aborder il y a quinze ans à partir des travaux menés dans la plus grande partie à l'étranger. La bibliographie sera considérablement augmentée ». Dans le même esprit, mais sous une forme plus restreinte, il rédige un chapitre sur la période 4000-2000 av. J.-C. pour un ouvrage collectif franco-britannique sur la France avant les Romains : « Dans ce travail, nous avons cherché à dominer les très abondants matériaux fournis par la recherche au cours des 20 dernières années et nous avons tenté, plutôt que de décrire, de dégager les grandes lignes de l'évolution culturelle au cours de cette période, le mécanisme de formation des cultures néolithiques et leur remplacement les unes par les autres ; nous avons montré les liens entre la culture matérielle, l'économie, l'occupation du sol et l'environnement, l'importance des contacts extérieurs mais le très faible rôle joué par les déplacements de population. »

En 1972, il constate que : « Le développement spectaculaire des recherches et des fouilles au cours des dix dernières années apporte les éléments d'un tableau beaucoup plus riche et aussi beaucoup plus nuancé. La notion de culture archéologique, qui représentait il

*y a 15 ans un progrès substantiel sur l'état antérieur de notre compréhension de la période néolithique, tend à être dépassée par la prolifération actuelle d'unités culturelles facilement différenciables, mais de faible extension spatiale. Le travail de synthèse doit s'opérer à nouveau à un échelon plus élevé, en dégagant la notion, jusqu'ici assez peu exploitée, de traditions régionales restant vivaces à travers les modifications de la céramique ou des armatures.*» Les nouveaux documents, toujours de plus en plus nombreux, remettent donc sans cesse en question ce qui avait été écrit, non seulement en terme quantitatif de références à ajouter, mais bien qualitatif sur les notions plus fondamentales qui permettent d'appréhender les populations de la Préhistoire récente... (Bailloud, 1973a).

En 1971, avec Raoul Daniel et Charles Sacchi, il termine l'étude de l'atelier de type « pré-campignien » de Verrières-le-Buisson, se réservant la rédaction de la partie comparative et la conclusion de l'étude. L'article, déposé en 1972 à *Gallia Préhistoire*, conclut à ce qu'« aucun indice positif ne permet de considérer [l'industrie] comme fabriquée par des populations déjà néolithisées, bien que rien non plus n'y évoque une activité prédatrice » ! (Bailloud, Daniel et Sacchi, 1973).

Au musée des Antiquités Nationales, à l'incitation de collègues allemands, il étudie en 1972 du mobilier des fouilles de A. Stieber à Furdenheim (Bas-Rhin). « Il s'agit d'un important ensemble néolithique, caractérisé par une abondante céramique poinçonnée, une industrie lithique et osseuse peu abondante, et la présence, extraordinaire à ce niveau chronologique, d'une alène présumée en cuivre. L'étude des formes et des décors de la céramique nous a permis de rattacher Furdenheim au type de Grossgartach (ex-Roessen récent) et non au Roessen sensu stricto (ex-Roessen ancien) comme avait cru pouvoir le suggérer Mme G. Gallay dans sa thèse. La seule façon de tester la probabilité de l'association primaire de l'alène avec cette céramique relativement ancienne était d'en faire effectuer une analyse métallographique. Celle-ci, effectuée par le Laboratoire du Musée du Louvre, a montré qu'il s'agissait d'un bronze à 9,50 % d'étain. Ce résultat permet d'écarter radicalement la possibilité de la contemporanéité de la céramique néolithique et de l'alène, qui doit représenter un objet perdu au cours de l'âge du Bronze ». Cette étude paraît dans *Archäologische Korrespondenzblatt* (Bailloud, 1973b).

Des années après la fin de la fouille, l'exploitation des documents de Conquête continue de se faire attendre du fait de la grande difficulté à reconstituer les formes céramiques. Il peut cependant, en 1972, présenter le résultat des fouilles, illustré d'une série de plans, au séminaire organisé par André Leroi-Gourhan au Collège de France. Une publication sur l'« architecture des habitations et répartition des vestiges mobiliers à l'intérieur de celle-ci » en fera état dans l'ouvrage collectif d'hommage remis à André Leroi-Gourhan en 1973 (Bailloud, 1973c).

À Villerable (Loir-et-Cher), sur un site localisé par Charles Motheron aux Grands Marais, il fouille avec Gérard Cordier (Cordier, 1963 et 1968) en septembre-octobre 1973 : « Cette fouille s'inscrivait dans le cadre d'une série de recherches destinées à mieux connaître le Néolithique du Sud-Est du Bassin parisien, dont la connaissance a pris ces dernières années un retard important par rapport à celle de la même période dans la moitié est de ce même bassin. Connue dès le siècle dernier pour avoir permis la récolte en surface d'un très abondant matériel lithique néolithique et pour sa richesse en monuments mégalithiques ou submégalithiques, la vallée de la Brisse, au Sud-Ouest de Vendôme, méritait une attention particulière ; en effet, depuis quelques années, les labours profonds "réactifs" un certain nombre de sites qui avaient été productifs il y a près d'un siècle, livrant notamment à la prospection de surface après labours une abondante céramique datable en partie du Néolithique ancien-moyen et en partie du Bronze final-Hallstatt, ainsi que de multiples fragments de bracelets de schiste à tous états de fabrication. Il était intéressant, en fouillant méthodiquement un des points reconnus comme fertile, de chercher à obtenir un ou plusieurs ensembles non remaniés par les labours, ne serait-ce que pour déterminer si les bracelets de schiste appartenaient au Néolithique ou aux âges des métaux ».

La fouille, de 45 m<sup>2</sup> et deux fosses, a répondu aux questions posées... mais ne fut finalement publiée qu'en 1987 avec Gérard Cordier dans la *Revue archéologique du Centre de la France* (voir ci-dessous).

Gérard Bailloud réalise également un travail de synthèse avec la commande en 1972 venant des éditions du Seuil pour participer à l'ouvrage dirigé par Georges Duby sur une *Histoire de la France rurale* (Bailloud, 1975c). Il termine la rédaction de sa contribution l'année suivante : « nous y avons traité des problèmes relatifs à l'apparition de l'agriculture et de l'élevage en France, en liaison tant avec les facteurs écologique qu'avec le facteur humain ; la question des origines de l'élevage est plus complexe qu'il n'y paraissait il y a quelques années et le rôle des populations indigènes n'a certainement pas été que réceptif. Puis nous avons décrit l'économie du Néolithique ancien méditerranéen, très diversifiée ; celle très différente des premiers paysans de la France septentrionale, leurs villages et les indications d'ordre sociologique et démographique qu'ils fournissent, l'aspect du paysage rural mis en place au cours du Néolithique ancien danubien. Le Néolithique moyen voit l'extension de l'économie rurale à la plus grande partie de la France, mais avec des lacunes et de fortes différences régionales qui exigent que les données soient étudiées région par région. Nous avons ensuite montré la densification des populations paysannes à la fin du Néolithique et au Chalcolithique, avec le peuplement de zones jusqu'ici dédaignées et qui connaîtront à ce moment un optimum démographique, comme les garrigues et les causses du Midi ; la généralisation à ce moment du rite de la sépulture collective permet des recherches paléodémographiques particulièrement poussées. Nous avons

*ensuite étudié l'impact de l'introduction du métal, de l'araire et du cheval sur les premières sociétés paysannes, auxquelles se substituera progressivement une société plus diversifiée et plus hiérarchisée, plus guerrière et plus mobile, pour aboutir à l'âge du Fer à la société de classes que décrit César.*

Bien qu'il ne fasse pas de demande d'autorisation de fouille pour 1974, il reste « disponible au cas où une opération d'urgence concernant le Néolithique ou le début de l'âge du Bronze serait nécessaire dans le Bassin parisien ou ailleurs. D'autre part, [il a] l'intention de collaborer selon des modalités qui seront fixées prochainement, au travail de l'URA 12 du CRA, nouvellement créée, dont le thème de recherche (le premier peuplement sédentaire de l'Europe) correspond très étroitement au nôtre. Il est possible que nous soyons entraîné, dans ce cadre, à des travaux sur le terrain de la vallée de l'Aisne ».

C'est ainsi qu'une nouvelle étape de sa vie scientifique commence...

---

#### DE 1974 À 1984 : L'URA 12

---

L'année 1974 marque un réel tournant dans la nature même de l'activité scientifique de Gérard BailLOUD en ce sens qu'il intègre officiellement les travaux et recherches d'une unité de recherche du CNRS, selon les nouvelles modalités d'organisation de la recherche archéologique en France, notamment avec la création du Centre de Recherche Archéologique CRA de Valbonne<sup>(50)</sup>. Son unité de rattachement est désormais l'URA n°12 du CRA, dont le thème de recherche est « le premier peuplement sédentaire de l'Europe » (Bellon et Montagne-Bôrras, 2007). Cette nouvelle unité prend alors en charge un programme de travaux de sauvetages d'un vaste secteur de la vallée de l'Aisne, menacé par les extractions de granulats et le creusement d'un canal. C'est l'année de grands décapages sur la commune de Cuiry-lès-Chaudardes, notamment aux lieux-dits « les Fontinettes », découvert par Michel Boureux, et « le Champ Tortu ». En septembre et octobre, Gérard BailLOUD assure au Champ Tortu (voir Chambon et Blin, ce volume) la fouille de ce qui se révéla être une sépulture collective Seine-Oise-Marne. La description détaillée – architecture et aménagements internes, prise en compte des témoins négatifs, état des connexions osseuses, etc. – qu'il en donne dans son rapport d'activité montre à la fois l'état des méthodes de travail il y a 35 ans, et la manière dont il analyse et rend compte des indices du terrain, mettant à profit aussi bien ses connaissances générales des sépultures néolithiques que son expérience directe des fouilles antérieures comme les Mournouards au Mesnil-sur-Oger (Marne) ou les Gours-aux-Lions à Marolles en Seine-et-Marne (fouilles Claude et Daniel Mordant et Claude Masset). Sa participation aux travaux de

l'équipe ne se limite pas à cette fouille et il met en œuvre ses connaissances générales en matière de typologie du matériel céramique et lithique pour améliorer la compréhension des données sur la zone étudiée : « *Le Rubané est représenté cette année en grande abondance, avec certainement plusieurs phases chronologiques. Ce qui suit chronologiquement est moins clair, et présente sans doute un ou deux aspects culturels originaux, plus ou moins synchrones du Cerny ou du Roessen. À Pontavert, un de ces aspects, associé à de petites maisons trapézoïdales, semble contemporain d'un tesson décoré d'impressions semi-circulaires au gros peigne courbe denté, selon une technique connue dans la culture de Cerny. Le type de Menneville, connu en amont (Menneville) et en aval (Jonquières) n'a par contre pas été rencontré. À la suite de l'occupation appartient une fosse à céramique chasséenne, très proche du Chasséen méridional ; beaucoup plus répandue que ce Chasséen classique semble avoir été, vers la même époque, une culture qui paraît très proche du Michelsberg, avec tulipiformes, louches, plats à pain. Après Noyen-sur-Seine, l'extension à l'est du Bassin parisien d'une culture très proche du Michelsberg rhénan, sinon identique, est donc confirmée. Plusieurs fosses ont donné des ensembles céramiques de type Seine-Oise-Marne, et correspondant certainement à diverses phases chronologiques, dont l'une connaît la mode de bandes d'incisions verticales décorant la partie supérieure du vase. Par ailleurs, des ensembles céramiques provenant d'urnes à décor plastique, assez proches du décor des urnes de la civilisation du Rhône, pourraient dater de la fin du Bronze ancien ou du début du Bronze moyen, qui était encore tout à fait inconnu régionalement. De nombreuses trouvailles se rapportent enfin à l'âge du Fer sur lequel nous ne nous étendrons pas. En conclusion, on peut dire que l'apport des fouilles de la vallée de l'Aisne en 1974 se révèle d'une grande importance pour améliorer les connaissances encore très lacunaires qu'on avait jusqu'ici sur le Néolithique et l'âge du Bronze du Nord-Ouest du Bassin parisien.*

L'année suivante, c'est dans un secteur menacé de la vallée de l'Aisne, à Cys-la-Commune, qu'il participe aux fouilles de l'URA 12. Ce site du « Mont sans Pain », repéré également par Michel Boureux en 1968, est décapé « à la pelle mécanique travaillant en rétro, sur une surface compatible avec les crédits disponibles, soit 650 m<sup>2</sup> ». Il s'agit d'un site perturbé, probablement en périphérie d'un habitat disparu dans l'exploitation des granulats, ne livrant pas de structure en place, mais donnant des niveaux riches en éléments céramiques nouveaux, attribuables à l'âge du Bronze final. La principale nouveauté de cette découverte est le fait que cet habitat du Bronze final soit situé en fond de vallée. Par ailleurs, « à Villeneuve-Saint-Germain, une fosse a livré un ensemble céramique de type non encore rencontré dans la vallée de l'Aisne ; cette céramique à bords cochés et décors de chevrons incisés a des parallèles à Moru dans l'Oise et même au Campigny ; elle peut se situer au début du Néolithique moyen ».

(50) Voir la contribution de Jean-Paul Demoule dans ce volume.

Un évènement va contribuer à modifier en profondeur les modalités de son implication dans la recherche. En effet, Bohumil Soudsky, au cœur fragile depuis quelques années, décède brusquement le 13 janvier 1976. La succession de l'équipe revient alors à Gérard Bailloud, qui doit aussi prendre en charge, à titre transitoire, les cours à Paris 1 ainsi que le suivi des doctorants et étudiants en maîtrise (en plus de son activité de secrétaire général de la SPF : voir encadré ci-dessous).

Ces tâches de direction de l'unité le mobilisèrent beaucoup jusqu'à sa retraite et il n'eut plus l'occasion de fouiller autrement qu'en participant, de temps en temps, aux fouilles de ses collègues. Chaque année, il se rendait désormais aux réunions du conseil de laboratoire du CRA, que se soit à Valbonne ou à Paris. Dans son rapport d'activité, il présente l'articulation entre ses propres travaux et les programmes de l'Unité. « *Le thème de recherche de l'URA 12 étant : "le premier peuplement sédentaire de l'Europe" correspond à l'aspect principal de notre propre recherche depuis notre entrée au CNRS, c'est-à-dire à la phase néolithique de la Préhistoire européenne. Comme les nôtres propres, les travaux de l'URA 12 depuis sa fondation ont, pour des raisons pratiques, été centrés essentiellement sur le territoire métropolitain. L'orientation essentielle de ces recherches vise à saisir les mécanismes de l'évolution culturelle au travers de l'étude archéologique extensive d'une zone géographique bien délimitée. Pour des raisons d'urgence (projet de construction d'un canal à grand gabarit), la zone retenue pour servir de support à cette étude est la vallée de l'Aisne depuis son entrée dans le département de l'Aisne jusqu'à son confluent avec l'Oise* ».

Le travail personnel de Gérard Bailloud consiste alors à mettre en relation l'ensemble des découvertes et à leur assigner un sens commun, ce qu'il propose dans une synthèse publiée en 1976 dans la *Revue archéologique de l'Oise* : « *Après un rappel de l'évolution écologique et de celle du peuplement durant le début du Post-Glaciaire, nous y étudions la façon dont s'est faite la néolithisation – ici par immigrations de populations peu nombreuses venues de l'Est – puis nous décrivons les différents aspects du Néolithique ancien à céramique rubanée* », avec Cuiry-lès-Chaudardes, puis « *les cultures du Néolithique moyen, postérieures à la phase de colonisation [...] mais ressortissant toujours pour l'essentiel du Néolithique dit danubien, c'est-à-dire d'affinités centroeuropéennes* », essentiellement avec Villeneuve-Saint-Germain, Berry-au-Bac et Cuiry-lès-Chaudardes. Il y traite ensuite du Néolithique récent (Chasséen de Jonquières), puis du final avec les nombreuses sépultures collectives du SOM (dont La Chaussée-Tirancourt et Vers-sur-Selle dans la Somme, sans oublier la fouille qu'il a réalisée lui-même à Cuiry en 1974).

En 1977, Gérard Bailloud ne participe toujours à aucune fouille (sauf très occasionnellement). Il cherche désormais à affiner et, avec les membres de l'équipe, à mettre sur pied et préciser les modalités d'un programme de recherche dont il résume ainsi les

grandes lignes : « *Chercher à saisir selon quelles modalités et à travers quelles étapes s'est effectuée la mise en place puis l'expansion de populations à genre de vie agro-pastoral dans un contexte géographique précis. Pour aboutir à des résultats rapidement exploitables, cette recherche doit se situer à mi-chemin de l'extensif et de l'intensif : concrètement, elle doit être basée sur l'étude d'une zone suffisamment étendue pour qu'y soient représentés plusieurs sites appartenant à chacun des plans chronologiques que l'on pourra individualiser de la fin du Néolithique aux âges des Métaux, et suffisamment restreinte pour qu'une prospection méthodique (aérienne et au sol) permette de repérer l'essentiel des sites potentiellement étudiables. De ceux-ci sera fouillée une partie seulement, le choix étant souvent guidé par des raisons d'urgence (destruction prévisible à brève échéance), mais orienté de manière à fournir un échantillon représentatif de tous les types de sites et de toutes les phases chronologiques identifiables. Quelques sites où l'état de conservation des structures est particulièrement bon devront être fouillés en totalité pour l'obtention de données précises sur l'organisation sociale ; les autres ne pourront faire l'objet que de fouilles partielles, orientées en vue d'affiner la chronologie ou de préciser l'évolution des types de peuplement* ».

Pour cette vaste zone, le site des Fontinettes (Cuiry-lès-Chaudardes) est retenu comme particulièrement stratégique, en raison de l'état de conservation des structures d'habitat, notamment pour les phases les plus anciennes. C'est pourquoi ce site fournit la possibilité de réfléchir plus avant aux modèles de développement envisagés : « *de nombreuses phases d'occupation y sont représentées, avec, surtout pour les plus anciennes, un excellent état de conservation des structures d'habitat. Les fouilles de 1973-1975 avaient permis d'étudier de petits villages de quelques maisons appartenant à plusieurs phases successives du Néolithique, avec des réoccupations à l'âge du Bronze moyen et au Premier âge du Fer. En 1976 avaient été étudiées deux maisons isolées et non synchrones, de grande dimension (30 × 40 m) suggérant la possibilité de l'existence d'autres agglomérations à quelques centaines de mètres de celles déjà fouillées. Les fouilles menées [en 1976] n'ont pas permis de retenir cette hypothèse : aucune autre habitation n'a été rencontrée, et seules des fosses isolées ont été trouvées. Il semble donc que, selon les périodes envisagées, on puisse appliquer au site de Cuiry-lès-Chaudardes tantôt le modèle du petit village tel qu'il résulte des travaux de Soudsky en Europe centrale ou de Modderman aux Pays-Bas, tantôt celui de la grande ferme relativement isolée que Lüning pense reconnaître dans l'Est de la Rhénanie* ».

On voit que la participation aux travaux de l'URA 12 conduit Gérard Bailloud, au-delà de ses grands essais de reconstitution de la chronologie et de la définition typologique et territoriale des ensembles céramiques et lithiques, et auxquels il est rompu depuis des décennies, à participer aux recherches sur des modélisations de l'évolution des structures d'habitat et d'occupation

du territoire, entre architectures et relations spatiales. Il participe largement aux synthèses sur le Néolithique de cette région (Bailloud, 1976a et 1982a).

Cette année 1977 fut aussi celle de la fouille d'un nouveau type de structure, mis au jour à Concevreux et à Menneville : les enceintes à fossés interrompus. Commencée en hiver à Concevreux dans l'urgence d'un sauvetage au bord de l'Aisne, la fouille s'est poursuivie en août sur une zone plus en retrait, moins directement menacée. Des vues aériennes ont en outre permis d'identifier des palissades internes. Le mobilier récolté était à rapprocher de celui présent dans l'enceinte de Noyen-sur-Seine (fouillée par Claude et Daniel Mordant depuis 1970). À Menneville, c'est une enceinte aux fossés moins larges mais plus profonds, et non doublés d'une palissade, qui a été dégagée. Ce fossé comportait une sépulture d'adulte et une d'enfant, sans matériel directement associé. Des restes de maison de type danubien (tronquée par les travaux de la carrière) apparaissent à proximité, mais, comme Gérard Bailloud le souligne, « les relations du fossé et des maisons n'apparaissent pas clairement ».

En 1977 également, un « essai de reconstitution d'une habitation danubienne » est lancé grâce au « financement de la télévision française ». Cette construction est réalisée dans des conditions techniques recherchées au plus proche de celles des reconstitutions envisageables à partir des fouilles : charpente par encoches et liens, parois en clayonnage enduit de pisé sur les deux faces, malaxé sur place à l'aide de l'argile extraite des fosses « analogues aux fosses de fondation de la maison néolithique retenue ». Cette expérience devait permettre aussi bien de tester les hypothèses de fabrication que celles de durée de vie d'une telle construction, « les estimations à ce sujet jouant depuis longtemps un rôle important dans les discussions relatives à la mobilité plus ou moins grande des premiers agriculteurs néolithiques ».

Au printemps 1977, à Laon, il participe à une présentation collective des travaux de l'URA 12, et en novembre il donne devant la SRPH, à Mons, une conférence sur les découvertes récentes sur le Néolithique du Bassin parisien. Son activité de promotion et de valorisation de l'archéologie se manifeste également par des émissions radio ou par la constitution, pour la bibliothèque-diathèque du Centre Georges Pompidou, d'« une série de 60 à 80 diapositives commentées illustrant les divers aspects de la civilisation des premiers agriculteurs de l'Europe occidentale ». En 1978, il participe à une émission radio sur les origines de l'agriculture (Radio-Canada) et publie dans l'*Encyclopédie Universalis* une contribution intitulée « Habitat néolithique et protohistorique en Europe ». Ces quelques pages, qui s'insèrent entre « l'habitat paléolithique » et « l'habitat seigneurial fortifié » (on peut remarquer l'absence de l'habitat antique...) traitent de la période entre les 6<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> millénaires. Devant la difficulté de traiter d'un aussi vaste sujet en quelques pages, Gérard Bailloud ne peut guère faire plus que souligner que « ces différences portent

à la fois sur les matériaux utilisés dans la construction des habitations, les plans de celles-ci et leurs aménagements intérieurs, leur mode d'implantation spatiale et leur protection. Facteurs historiques, géographiques et écologiques s'imbriquent pour donner à l'habitat protohistorique européen une très grande variabilité dans le détail, d'où émergent quelques ensembles régionaux assez homogènes ». Il illustre son propos de quelques plans de villages (Cuiry-lès-Chaudardes et Barumini, en Sardaigne), de plans et de coupes de maisons (Obre en Yougoslavie, lacustre en Suisse, Skara Brae en Écosse, etc.), et donne aussi une photo d'une des maisons en pierres sèches de Conquette (Bailloud, 1980).

En 1978, le CNRS renouvelle sans problème le contrat de l'URA dans ses nouvelles orientations des recherches : « Il est apparu que, par rapport au projet initial (1973), centré sur l'étude théorique des premiers temps du Néolithique européen dans son ensemble, une certaine distorsion s'était manifestée par la suite, qu'il convenait d'explicitier et dont il fallait tirer les conséquences. La prise en charge par l'URA 12, peu après sa création, de la part essentielle dans un programme de sauvetage archéologique de la moyenne vallée de l'Aisne a amené cette formation, depuis lors, à élargir son champ d'intérêt chronologique à l'ensemble du Néolithique et de la Protohistoire, comme à restreindre son champ d'intérêt géographique à la moitié nord de la France et aux régions qui entretiennent avec elle des relations culturelles privilégiées (Benelux et Allemagne rhénane). Ce sont ces orientations de recherche qui ont été approuvées par le Conseil de Direction du CRA puis par la commission 30 du CNRS ».

Ce projet général est décliné en fonction des conditions d'accès au terrain et du contexte général d'aménagement de la vallée de l'Aisne. C'est ainsi que « le programme de recherche vise à la fouille intégrale d'un village néolithique (celui de Cuiry-les-Chaudardes), destiné à fournir les bases d'un modèle socio-économique de l'implantation des premiers paysans dans le Nord de la France, et la fouille partielle de plusieurs autres sites choisis parmi ceux où les destructions, du fait de l'extension des sablières ou d'autres types de travaux, sont en cours ou prévisibles à faible échéance. Le but ultime qui est visé est l'obtention d'une vue d'ensemble aussi précise que possible sur l'évolution du mode de peuplement et de l'organisation sociale dans un cadre géographique limité, en relation bien évidemment avec les modifications de l'environnement liées soit à des modifications climatiques, soit à l'activité humaine elle-même ; ceci depuis la phase de la première sédentarisation (vers 4000 BC) jusqu'à celle de la proto-urbanisation (fin du 1<sup>er</sup> siècle BC) ».

Outre les fouilles de la vallée de l'Aisne, qui cumulent les hectares de décapages et de fouille depuis cinq ans, l'URA 12 poursuit ses recherches en Belgique « selon les méthodes employées dans la vallée de l'Aisne », à Irchonwelz et Aubechies, sites qui livrent des céramiques de type Omalien et Limbourg « dont la signification reste encore sujette à discussion (acculturation de populations mésolithiques locales ?) ».

Gérard Bailloud estime important l'intérêt de ces opérations dans le Hainaut car « *elles établissent la présence de l'Omalién et de la céramique du Limbourg à quelques kilomètres seulement de la frontière française (et donc sans doute au-delà), et la contribution de ces deux éléments à la formation d'une culture originale dont l'influence s'est fait largement sentir dans tout le Nord de la France. On peut donc pour la première fois affirmer l'existence d'une composante d'origine belge dans la néolithisation du Nord de la France, composante jusqu'ici mise en défaut faute de documents probants* ».

L'URA 12 s'étoffe avec l'arrivée d'Anick Coudart (en thèse sur les maisons danubiennes et implications socio-économiques) et de Claude Constantin (en thèse sur les cultures néolithiques sur la frontière franco-belge) en 1973 puis de Jean-Paul Farruggia en 1974. Ensuite, Mariannick Le Bolloch intègre l'URA en 1975 comme personnel du ministère de la Culture (enceintes à fossés interrompus). Comme chaque année, Gérard Bailloud participe aux conseils du CRA, que ce soit à Valbonne ou Paris, et continue la direction de l'URA 12, dont les fouilles se poursuivent (sauvetages d'hiver à Berry-au-Bac et Pernant, fouilles en juillet-octobre à Cuiry-lès-Chaudardes, Berry-au-Bac et Villeneuve-Saint-Germain, ainsi qu'en Belgique à Aubechies et Ormegnies). Sur le terrain, l'URA 12 développe les actions de valorisation comme l'extension de l'archéologie expérimentale avec le centre de Chasemy (Gérard Fercocq) – qui présente la reconstitution d'une habitation gauloise du type de celles retrouvées à Villeneuve-Saint-Germain – ou le projet d'un centre d'agriculture expérimentale (avec Gérard Firmin), ou encore une exposition sur les fouilles de l'URA 12, avec l'aide d'Elf-Aquitaine (MSH de Paris, Valbonne, vallée de l'Aisne).

L'équipe de base se renforce et, après les recrutements CNRS en 1979 d'Anick Coudart et de Claude Constantin qui terminent leurs thèses, c'est au tour de Pierre Pétrequin d'entrer au CNRS, tandis que Jean-Paul Demoule est assistant à Paris 1 auprès de Marion Lichardus, enseignante à Paris 1 à partir de la rentrée 1976-1977. Elle resta en poste l'année suivante, puis, après une interruption de quelques années, revint définitivement à partir de 1982-1983. De 1978 à 1982, ce fut donc Gérard Bailloud qui assura cet enseignement.

Durant ces années, il participe également à des réunions mensuelles informelles, qui réunissent chercheurs bénévoles et professionnels sur le Néolithique du Bassin parisien, et à la préparation d'une fiche typologique sur la description des enceintes, ce qui concerne notamment les « *enceintes à fossés interrompus du Néolithique moyen (Chalcolithique en terminologie pan-européenne) [qui] ont été identifiées en nombre dans la vallées de l'Aisne à la suite de la sécheresse de 1976* ».

En 1982, la direction de l'URA – renouvelée pour la deuxième fois sans problème – prend une autre dimension avec l'intégration de nouveaux chercheurs

et étudiants justifiant un renouvellement du programme de travail pour les quatre années suivantes (1983-1986) : « *Sur le terrain, les trois zones en cours d'étude intensive (vallée de l'Aisne [Bailloud et al., 1982], Hainaut belge, Jura), illustrant des milieux géographiques différents, continueront à constituer le centre des recherches, avec l'affinement de la chronologie culturelle, et de l'étude des modes d'implantation des populations qui s'y sont succédées durant le Néolithique et la période protohistorique, ainsi que de leurs relations avec le milieu* ».

Gérard Bailloud assume la direction scientifique du Colloque sur le Néolithique qui se tient à Compiègne en septembre 1982. À cette occasion, il dit avoir « *complètement réécrit l'étude générale sur le Néolithique de Picardie, [...] donnée il y a 6 ans à la RAP. L'ampleur de l'acquis nouveau en un temps relativement court est dû pour une bonne part aux recherches menées par l'URA 12 dans l'Aisne ainsi que par le CRAVO dans l'Oise* ». Il s'agit surtout de « *fournir un état de la question à la date de 1982* », depuis 1976 (Bailloud 1982a ; 1984 a et b).

Surtout, avec Jean-Claude Blanchet, ils reconsidèrent le Chalcolithique et le début de l'âge du Bronze dans le Bassin parisien, notamment par affinage de la chronologie avec les matériaux provenant de Fort-Harrouard : « *L'existence d'une culture bien individualisée à insérer entre Seine-Oise-Marne et le Bronze ancien, présentant les mêmes caractéristiques dans une vaste région allant du Grand-Pressigny à la Belgique, s'est imposée. Nous lui avons donné le nom de culture du Gord, du nom d'un site de Compiègne récemment fouillé par Bernard Lambot. Cette culture est apparentée à l'Artenacien du Centre-Ouest et lui est chronologiquement parallèle* ».

### Autres activités que l'URA 12

Cette forte implication dans les travaux de l'URA12 n'a pas empêché Gérard Bailloud de continuer ses recherches personnelles, ainsi que son rôle déterminant à la SPF (voir encadré), tout autant que de prodiguer ses conseils à tous ceux qui viennent le consulter. C'est ainsi qu'en 1975, il reçoit même un groupe de spéléologues qui reviennent du Maroc, ce qui lui rappelle doublement de bons souvenirs. Ceux-ci avaient découvert une « *importante série de vases entiers provenant d'une grotte du nord du Maroc* ». Il les encourage en les orientant sur le LAPEMO à Aix et sur les Antiquités du Maroc, « *en vue d'une fouille souhaitable* ».

Poursuivant également ses recherches antérieures, il approfondit ses études sur la céramique bretonne, car il constate que celle-ci « *jadis décrite sommairement par les auteurs britanniques sous le nom de channeled ware* » ou « *étudiée partiellement par Jean L'Helgouach* » n'était pas bien étudiée. Il se lance donc dans un inventaire général des tessons conservés en

musée, que ce soit à Carnac ou au musée de Saint-Germain. Il projette de publier la succession des phases chronologiques qu'il a identifiées « au sein d'un ensemble dont l'unité est assurée tant par la technique que par les décors et par les formes ». Il termine l'étude de ces céramiques en 1975 par un article à paraître dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*. Ce rapprochement avec le monde breton le conduit à donner une conférence sur « la Préhistoire générale de la Bretagne » devant l'association Kervreiz.

Il participe également à des rencontres professionnelles, que ce soit en avril 1974 au Symposium international à Fribourg-en-Brigau (Allemagne) – où il préside des séances de travail faisant le point sur la culture des gobelets campaniformes et ses relations dans les cultures locales dans les diverses régions de l'Europe – ou en octobre 1974, au colloque de Strasbourg au cours duquel Français, Allemands et Suisses se penchent sur les structures chronologiques du Néolithique du Nord-Est de la France.

Du 13 au 18 septembre 1976 se déroule à Nice, pour tous les préhistoriens de France, le Congrès de l'Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques (UISPP). Ce congrès, organisé par Henri de Lumley, est accompagné de la publication préalable d'une « somme » en trois volumes réunissant des contributions documentaires couvrant l'ensemble des régions françaises et toutes les périodes de la Préhistoire, ancienne ou récente. Gérard Bailloud a, pendant les deux ans précédant le congrès, mis au point les trois domaines pour lesquelles il est sollicité : « l'habitat néolithique en France », « le Néolithique de la Champagne », et « le Néolithique du Nord de la France, du Bassin parisien et de la Loire moyenne ». Se conformant au format éditorial final de la publication, il intègre les questions de l'habitat dans ses deux contributions régionales.

Il résume ainsi sa première contribution : « *Le Bassin parisien et le Nord de la France, où les céréales cultivées dans tout le Néolithique européen n'ont jamais existé à l'état sauvage, n'a certainement pas été un centre autonome de néolithisation. Le Néolithique ancien y apparaît tout constitué et importé de l'Est, sous l'aspect d'un groupe régional tardif de la culture à céramique rubanée. Au Néolithique moyen s'amorce la fusion avec les populations mésolithiques indigènes et une meilleure adaptation aux conditions locales, dont l'industrie lithique dite campignienne n'est qu'un des aspects ; ces processus, joints à d'incessants contacts avec les populations habitant à l'Est, au Sud et à l'Ouest, conduisent à un fort morcellement culturel, qui s'atténuera par la suite avec la prédominance d'un faciès régional du Chasséen. Au Néolithique final et au Chalcolithique, qu'on ne peut différencier chronologiquement ici, le morcellement est moindre. Les principales cultures sont celles de Seine-Oise-Marne, d'origine locale, et celle des gobelets campaniformes d'origine maritime ; des aspects culturels de moindre importance renvoient au Centre-Ouest de la France* ». Cette synthèse régionale est illustrée de cinq planches

essentiellement avec des formes et décors céramiques associant éventuellement plan d'habitat, industrie lithique, et osseuse. (Bailloud, 1976b).

L'article suivant, traitant de la Champagne, montre, par contraste, une grande différence de niveau d'étude avec le Bassin parisien, et la plupart des connaissances sont formulées « en creux » par rapport aux développements sur les régions alentour. Cela est explicite dans son résumé : « *peu peuplée au Mésolithique, la Champagne n'a pas joué de rôle actif dans le passage d'une économie prédatrice à une économie agro-pastorale. Le Néolithique ancien s'y manifeste par l'immigration de populations déjà pleinement néolithisées, venant probablement de Lorraine. Peu nombreuses, celles-ci ne colonisèrent que très lâchement le pays. Le Néolithique moyen est encore très mal connu en Champagne ; à côté du Cerny et du Chasséen, d'autres composantes restent à identifier. Au Néolithique final, dont on ne peut isoler chronologiquement le Chalcolithique, la culture de Seine-Oise-Marne, essentiellement connue par ses nombreuses tombes collectives, occupe la plus grande partie de la province ; elle durera au moins un millénaire. La culture des gobelets campaniformes n'est pratiquement pas représentée. En Haute-Marne, des mégalithes apparentés à ceux du Nord de la Bourgogne et de la Franche-Comté sont l'indice de l'existence d'un autre groupe culturel qui attend encore d'être étudié* » (Bailloud, 1976c).

Le 15 septembre, il assure également, la direction du colloque XXI sur « la néolithisation de l'Europe occidentale », et en tire les conclusions<sup>(51)</sup>. En outre, il rédige la notice de quelques pages concernant Conquette dans le Livret-guide de l'excursion C2 : « Provence et Languedoc méditerranéen, sites paléolithiques et néolithiques ». La visite du site se fait la sixième journée (samedi 25 septembre) d'un circuit en comptant onze ! (Bailloud, 1976d).

En 1977, il participe aux réunions sur la nomenclature des objets en os, organisées par Henriette Camps-Fabrer avec la présentation des grandes pointes en os du SOM.

Il participe à l'exposition du CNRS « *Trois millions d'années d'aventure humaine* » au MNHN, par la rédaction de textes et graphiques, et, en mars 1979, va au colloque sur le Néolithique du Nord de la France à Châlons-sur-Marne. Voyant le temps passer, il projette de reprendre les publications de Conquette et de Fort-Harrouard.

Pour Gérard Bailloud, l'année 1979 a été, comme il l'a écrit dans son rapport d'activité, « *assombrie et quelque peu désorganisée par la maladie et la mort de ma femme* ». À la suite du décès de Mauricette Jacq-Le Rouzic, qui était conservateur bénévole du Musée

(51) Seuls les pré-actes des colloques de l'UISPP sont publiés, et l'intervention de Gérard Bailloud ne figure que par son titre. Ses archives sur ce congrès n'ont pas encore été identifiées dans ses papiers.

préhistorique J. Miln-Z. Le Rouzic à Carnac, il déclare avoir « assuré de facto en 1979 le rôle de conservateur par interim du Musée de Carnac, et répondu au courrier qui lui était adressé ». Il dit également préparer « la publication d'une grande jarre trouvée il y a peu de temps, apparemment isolée, à proximité immédiate du cromlech et des alignements du Ménéac à Carnac ; ce récipient peut être attribué au Bronze ancien par sa morphologie, ce qui recoupe de façon heureuse la datation du sanctuaire mégalithique du Ménéac suggérée à Thom par des considérations astronomiques qui, considérées isolément, ne sauraient emporter la conviction ».

Au colloque de Gand (21-22 mai 1982) sur le Néolithique ancien, il communique sur les « progrès récents dans la connaissance du Néolithique ancien du Bassin parisien » (Bailloud, 1983). Pour sa dernière année d'activité, il se rendit en avril 1983 au colloque CNRS organisé à Montpellier sur les « premières communautés paysannes en Méditerranées occidentale », puis, en septembre-octobre, au colloque Internéo à Caen (1983).

En dehors de ses tâches dans le laboratoire, il participe à la rédaction d'un volume de la collection Nouvelle Clio aux PUF avec Jacques Cauvin (qui fit l'introduction proche-orientale), Jan Lichardus (qui traita des Balkans, de l'Europe centrale et orientale). Gérard Bailloud est chargé de l'Europe occidentale et surtout de la France. Il considère que ce travail diffère de ses précédentes synthèses : « Quoique nous ayons déjà signé de nombreux travaux de synthèse de ce type, il ne semble pas que celui-ci risque d'être une redite : les connaissances concernant le Néolithique français ont en effet progressé rapidement au cours des dernières années et nous amènent à modifier nos conceptions sur plusieurs points de première importance. Pour prendre un exemple, l'attribution de la néolithisation de la France septentrionale au seul courant danubien est aujourd'hui remis en question de deux côtés par des découvertes récentes : telle la reconnaissance de la céramique du Limbourg et de son caractère apparemment non danubien, de sa relative abondance en Belgique occidentale et dans le Bassin parisien, et de son rôle dans la formation des cultures de Blicquy et de Villeneuve-Saint-Germain (C. Constantin) ; telle aussi la reconnaissance d'une extension bien plus importante que prévue du Néolithique ancien méditerranéen dans le Sud-Ouest de la France (J. Roussot-Larroque) et dans le Centre-Ouest, avec les sites submergés des côtes charentaises et vendéennes datées du 5<sup>e</sup> millénaire par le C.14. Il devient alors légitime de se demander si l'influence du Néolithique méditerranéen ancien n'a pas atteint également le Sud et l'Ouest du Bassin parisien, comme il a certainement atteint le Jura et sans doute la Bourgogne. Nous testons actuellement la répartition géographique de divers éléments culturels qui ont de meilleurs répondants dans le Cardial et dans l'Épicardial que dans le Néolithique danubien, tels que le décor par cordons orthogonaux, les bords renforcés intérieurement par un cordon, les

*mamelons sommant une anse, qui ne sont pas rares dans le Sud du Bassin parisien, notamment dans le groupe d'Augy-Sainte-Pallaye ».*

Rappelons qu'il avait déjà collaboré au volume 1, dirigé alors par André Leroi-Gourhan en 1965<sup>(52)</sup>. Vingt ans après, et devant la spectaculaire avancée des connaissances, la partie correspondant au Néolithique (fig. 16) devait pouvoir être développée en tant que telle dans un ouvrage, et cette nouvelle édition, dont le titre est *La Protohistoire de l'Europe*, constitue le numéro « Ibis » de cette collection de la Nouvelle Clio (Bailloud, 1985). L'appareil documentaire resserré qu'il présente finalement à l'appui de son texte (une cinquantaine de pages de texte pour la seule France, dans un volume fort de plus de 600 pages, limité à l'Europe et non plus étendu au monde) comporte 24 sites et près de 90 références bibliographiques. La seule référence bibliographique conservée de l'édition de 1965 est celle de sa thèse sur le Bassin parisien (2<sup>e</sup> édition de 1976). Sur les 24 sites retenus, seuls 4 (Chassey, Bougon, Colpo et Lingolstein) ont été fouillés avant 1955, date de sa première synthèse avec Mieg de Boofzheim et, toujours en ce qui concerne les références bibliographiques, seules 3 y sont antérieures. Après une brève introduction donnant les grandes lignes de son propos, les intitulés de ses chapitres sont explicites quant à sa manière de voir l'évolution du Néolithique et de Chalcolithique en France : processus et aspects de la Néolithisation en France ; consolidation et diversification ; colonisation extensive systématique ; la mosaïque culturelle du III<sup>e</sup> millénaire ; un facteur de réunification avec la culture des Gobelets Campaniformes et la fin du Chalcolithique. Illustrés de 2 planches de céramiques (une pour le Midi, l'autre pour le Bassin parisien) et d'une carte des 24 sites mentionnés, ces chapitres passent très rapidement en revue les grandes zones culturelles pour chacune de ces séquences chronologiques.

#### ENTRE ACTIVITÉ ET RETRAITE

Le 28 décembre 1983, il joint une lettre à son rapport annuel d'activité et, s'adressant au directeur général du CNRS, il écrit : « étant fonctionnaire détaché et atteignant l'âge de 65 ans en décembre 1984, il ne m'est pas possible de demander mon maintien au CNRS pour l'année scolaire 1984-85, et qu'en conséquence j'ai demandé à mon corps d'origine de bénéficier de mes droits à la retraite à la date du 1<sup>er</sup> octobre 1984, ce qui m'a été accordé. Je demande donc la clôture de mon dossier CNRS à cette même date ». Il complète cet aspect strictement statutaire et administratif par quelques mots sur la continuité de son activité de chercheur et de « conseil » : « D'une manière générale, arrivant en fin de carrière, j'ai estimé que mon rôle n'était plus de me préserver des

(52) Lorsque, en 1997, les PUF firent paraître une nouvelle édition de ce volume n° 1 sur *La Préhistoire*, il n'y eut plus en conséquence de chapitre traitant spécifiquement du Néolithique et des âges des métaux (Garanger dir., 1992).

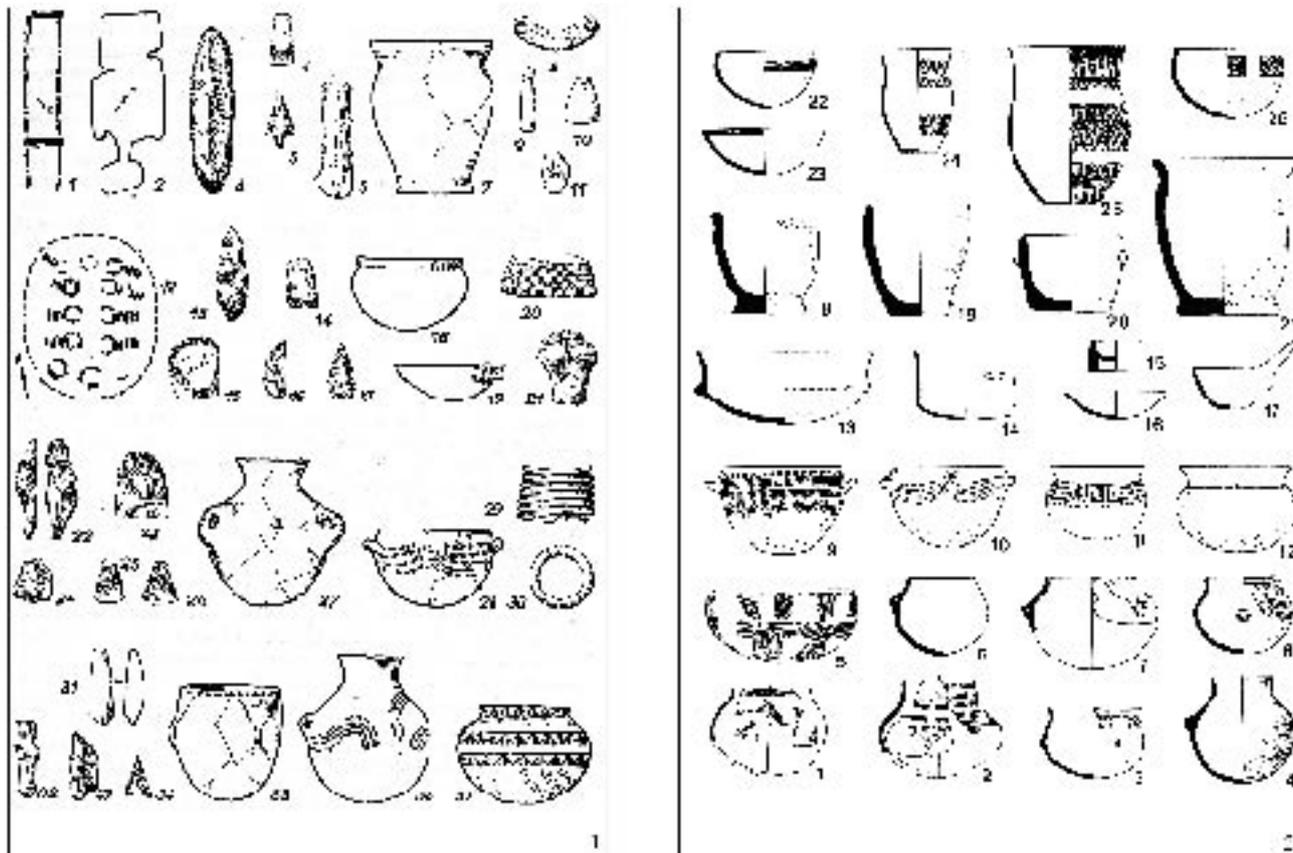


Fig. 16 – Le matériel du Bassin parisien dans *La Nouvelle Clio* (PUF) : 1) édition de 1965 ; 2) édition de 1986.

Fig. 16 – Artifacts from the Paris Basin in *La Nouvelle Clio* (PUF) : 1) 1965 edition ; 2) 1986 edition.

“chasses gardées” scientifiques, mais bien plutôt d’aider dans toute la mesure de mes moyens les étudiants de second cycle et les jeunes chercheurs de troisième cycle avec lesquels je suis en contact à Paris 1 et à l’URA 12». De plus, ayant le souci de la continuité, il envisage précisément la suite de la direction de l’URA : «*Ma succession à la direction de l’URA 12 a déjà été évoquée au Conseil de laboratoire du CRA, qui a suggéré le nom de Jean-Paul Demoule. Quant à mon successeur en tant que Directeur de recherche de C. Constantin, A. Coudart et J.P. Farruggia, si le nom de J.-P. Demoule ne peut être retenu, je suggèrerais volontiers celui de Jean Guilaine, qui s’est toujours intéressé de près aux travaux de l’URA 12 et est un de nos meilleurs spécialistes de Préhistoire récente*». De fait, ce fut à Claude Constantin, qui venait de soutenir sa thèse l’année précédente, que revint la responsabilité de la direction de l’URA, dès 1984 et jusqu’en 1988, moment où il fut remplacé à son tour par Patrice Brun<sup>(53)</sup>. Conjointement, les doctorants furent à la charge soit de Marion Lichardus, soit de José Garanger, professeurs à Paris 1, et ce fut Jean Guilaine qui, pour le CNRS, fut chargé du suivi des travaux scientifiques de l’URA 12.

(53) Au moment des changements profonds qui se mettent en place dans l’organisation du CNRS et du statut de ses personnels, l’URA 12 avait décidé de pratiquer la « direction tournante », changeant de directeur à chaque renouvellement de contrat.

Pour autant, à la veille de partir en retraite, il conserve l’espoir de terminer plusieurs recherches personnelles, dont la publication de Fort-Harrouard (avec Jean-Pierre Mohen), de Villerable (avec Gérard Cordier), du site de Conquette (avec Françoise Treinen), et enfin de Basi (pour les deux dernières campagnes). Mais il ne dit plus rien sur un éventuel projet de publication – à défaut de thèse – qui concernerait ses travaux sur le Tchad<sup>(54)</sup>. Seules les deux premières furent finalement menées à bien et il faut souligner que les références bibliographiques citées montrent qu’elles bénéficient toutes deux des avancées les plus récentes de la recherche dans leur sujet propre.

#### Villerable et la vallée de la Brisse (Bailloud et Cordier, 1987)

Ce site fut effectivement publié trois ans plus tard dans la *Revue archéologique du Centre de la France*. «*L’attribution culturelle de cet ensemble ne pose aucun problème : techniques, formes et décor sont on ne peut plus typiques du groupe de Villeneuve-Saint-Germain*

(54) La publication des éditions SEPIA en 1997, réalisée avec l’impulsion et l’aide de Marie-José Tubiana, et qui reproduit le texte de ses rapports et cahiers de mission, ne fait pas état des résultats d’une seconde mission, ni de parties constitutives d’une thèse. Aucun dossier de préparation de thèse n’a été, à ce jour, retrouvé dans ses archives.

tel qu'il est défini par Claude Constantin et Jean-Paul Demoule. » L'étude systématique des bracelets et fragments en cours de fabrication permet aux auteurs de répondre à leur interrogation et de retenir une attribution au Néolithique. La publication est accompagnée d'études complémentaires de Michel Gruet (origine géologique du schiste des bracelets de la vallée de la Brisse) et de Thérèse Poulain (faune de Villerable). Cet ensemble dépasse largement le descriptif du site fouillé en automne 1973 à Villerable. Gérard Bailloud et Gérard Cordier profitent en effet de cet article pour faire un inventaire général des découvertes de surface faites dans la région de la vallée de la Brisse et se rapportant au même sujet, c'est-à-dire des mêmes périodes, mais à différents stades d'évolution (dont la très riche collection Charles Motheron, superbement illustrée des dessins de Gérard Cordier, notamment pour les bracelets en schiste, dont nombreux en cours de fabrication). Cet article est aussi, pour Gérard Bailloud, l'occasion d'un exposé de méthode sur la limite des informations et des attributions chrono-typologiques que l'on peut avancer au vu de séries abondantes et riches, mais issues de récoltes de surface. Et, après avoir rappelé que « *les hypothèses d'école sur la structure du Néolithique régional ne peuvent (...) manquer de jouer un rôle dans l'élaboration d'une séquence* », il en vient à conclure la série d'hypothèses et de propositions envisageables en avançant qu'il est « *sans doute (...) inutile de prolonger une telle discussion, puisque la réponse définitive doit exister, cachée dans le sol, sur les sites* ».

Il s'agit là d'un parfait exemple de l'exploitation raisonnée, par un inventaire et des comparaisons, de séries collectées en surface par des « amateurs » locaux, apports essentiels à la connaissance du territoire. Avec tous les autres, cet article montre, dans l'œuvre de Gérard Bailloud, la conjonction nécessaire des enquêtes bibliographiques approfondies (y compris les anciens articles et notules publiées dans des revues locales), du retour aux réserves de musée et collections privées, et donc de la collaboration réelle avec les connaisseurs du terrain que sont tous ces amateurs passionnés, indispensables informateurs des chercheurs. Par leur connaissance du territoire, ces collectes ont été pendant plus d'un siècle (et continuent à l'être bien souvent, conjointement aux opérations préventives réglementaires actuelles) la source d'opérations archéologiques approfondies.

### **Fort-Harrouard (Mohen et Bailloud, 1987)**

De fait, la publication finale ne se fera, là aussi et avec Jean-Pierre Mohen, qu'en 1987 chez Picard, sous la forme du quatrième volume d'une série de dix consacrés à l'âge du Bronze en France. Ce volume entièrement consacré au site du Fort-Harrouard correspondra en outre au thème de « *la vie quotidienne à l'âge du Bronze* ». En effet, la question soulevée ici, dans une introduction intitulée « *archéologie et paléoethnologie* » est la suivante « *est-il possible de*

*connaître la vie quotidienne d'un groupe humain donné de l'âge du Bronze à partir des vestiges si lacunaires trouvés dans le sol? Dans quelles limites pouvons-nous au moins tenter cette reconstitution? [...] Les contresens qui menacent tant les interprétations des informations archéologiques, la précarité de celles-ci peuvent faire penser que l'archéologie n'est qu'une anthropologie bien imparfaite. Il n'en est rien. [...] L'affinement de ses méthodes d'approche et d'étude, l'élargissement pluridisciplinaire indispensable à l'appréhension globale des problèmes, la rigueur avec laquelle elle doit aller et venir sans cesse du plus petit et souvent de l'unique à l'échelle de l'instant à l'infiniment grand à l'échelle de la durée, donnent toute son originalité à la démarche archéologique [qui] doit être considérée comme privilégiée dans le cas du Fort-Harrouard en raison de l'abondance des vestiges recueillis par l'abbé Philippe* ». L'étude des milliers de vestiges constituant ces collections, entreposés au musée de Saint-Germain-en-Laye depuis plus de cinquante ans, commencée par Gérard Bailloud au début des années soixante, voit enfin le jour comme il le souhaitait grâce à la coopération avec Jean-Pierre Mohen, spécialiste de l'âge du Bronze. Ils terminent leur volumineuse étude en s'interrogeant sur la portée des hypothèses avancées : « *Les conclusions, pour limitées qu'elles soient, éveillent chez nous une curiosité et un intérêt profonds car elles sont quelques points de repère initiaux d'une introspection de nos sociétés traditionnelles remises en cause* ».

\*

À l'issue du parcours de la carrière de Gérard Bailloud au CNRS, il faut dire un mot de son évolution statutaire. Détaché provisoirement en 1956-1957 pour remplir les obligations de sa mission en Ennedi (terrain et étude des données rapportées et collectées), puis reconduit en 1958-1959 et depuis le début des années soixante, la question du renouvellement annuel systématique du détachement au CNRS ne se posa rapidement plus. Il eut en permanence, de 1956 à 1984, une double carrière, l'une de technicien titulaire au MNHN<sup>(55)</sup>, l'autre de chercheur en détachement au CNRS. Ce qui était désormais en jeu, après sa qualification comme Chargé de recherche en 1963, c'était explicitement un passage au grade de Maître de recherche ! Cette promotion réclamée très fortement par les rapporteurs qui se succédèrent durant toutes ces années, restait cependant encore, pour quelques uns, tributaire de la soutenance de sa thèse principale sur l'Ennedi, dont la fin était régulièrement annoncée depuis 1963, sans que pour autant sa réalisation ne voie le jour. C'est officiellement pourquoi on constate que, après une médaille de bronze en 1964 et une inscription en 1968 sur la « liste d'aptitude de MR », les votes en commission placent régulièrement Gérard Bailloud en « liste d'attente ». De plus, Gérard Bailloud, peu attaché

(55) Après avoir été adjoint-technique à partir de 1945, il passa technicien au ministère de l'Éducation nationale à partir du 31/12/1951 et obtint le grade de technicien de classe exceptionnelle le 01/01/1968 (archives MNHN).

à cet aspect de sa « carrière », ne s'investit pas outre mesure dans cette bataille qui apparaît plus, à la lecture des avis successifs des rapporteurs, comme étant le lieu de rivalités mandarinales, voire de ressentiments personnels de la part de certains rapporteurs. Quoiqu'il en soit, ce ne fut qu'en 1975, après douze ans de débats, que Gérard Bailloud, à l'issue d'une ultime intervention de son rapporteur d'alors<sup>(56)</sup>, passa Maître de recherche. Il accuse d'ailleurs réception de cet avis, en indiquant comme laboratoire de rattachement : Muséum, alors qu'il est depuis 1973 à l'URA 12, hébergée à l'Université de Paris 1 !

Dès l'année suivante (mai 1977), A. Leroi-Gourhan, « rapporteur désigné » plaide pour que, « *Néolithicien de réputation mondiale, M. Bailloud* » puisse « accéder dans un futur proche aux fonctions de directeur de recherche »... et, six ans plus tard, au moment du départ à la retraite, le nouveau rapporteur du printemps 1983 (D. de Sonneville-Bordes) : « *s'étonne que la section n'ait pas suggéré à M. Bailloud une candidature à la Direction de recherches que ses travaux, sa réputation et son rôle dans la Préhistoire française et européenne justifieraient très largement* ». Mais il est alors, hélas, trop tard.

En 1986, c'est Le Néolithique de la France qui rend hommage à Gérard Bailloud. À la suite de son départ en retraite, ses collègues éditent un ouvrage collectif lui rendant hommage (Demoule et Guilaine, 1986), dont ils indiquent l'ambition dans leur avant-propos : « En donnant à ce volume un titre fort proche de celui de l'ouvrage le plus renommé de Gérard Bailloud, les responsables de ce livre n'ont pas voulu parodier leur aîné, mais lui rendre hommage ». En effet, trente ans après l'ouvrage fondateur, déjà édité chez Picard, le titre n'a plus besoin de mentionner avec autant de force le « contexte européen » tant les recherches sur le Néolithique français ont progressé. C'est pourquoi, « tel qu'il se présente, cet ouvrage, plus qu'une présentation au cas par cas des civilisations néolithiques françaises dans leur contexte européen, se veut préférentiellement une sélection de thèmes que la recherche récente a mis tout particulièrement sous les feux de l'actualité ».

Jean Guilaine, après avoir retracé en introduction et à grands traits la vie scientifique de Gérard Bailloud souligne à cette occasion une anomalie ressentie par tous : « S'il y a un regret à formuler c'est certainement de ne pas [lui] avoir [lui] confié [...] un enseignement à part entière sur le Néolithique européen ». Et de conclure : « Mais tous ceux qu'il a inspirés, tous ceux qui sont venus puiser à son œuvre et dont il a favorisé la réflexion, individuelle ou collective, ne sont-ils pas peu ou prou ses élèves ? Car quiconque fait aujourd'hui un pas dans l'enceinte du Néolithique français ne peut se dispenser de boire à cette source, jalon désormais obligé sur le chemin de notre recherche protohistorique ».

(56) Avis d'Annette Emperaire à la session de mai 1975, et alors que le mandat des membres de la commission se terminait : « À la veille de nous séparer, je pense qu'il faut que nous laissions à nos successeurs une situation claire et que nous nommions Gérard Bailloud Maître de recherche, le mettant ainsi au niveau de sa réputation internationale ».

---

**1984-2010 :**  
**LA VIE DE GÉRARD BAILLOUD,**  
**ENTRE PRÉHISTOIRE ET BRETAGNE**

---

Le départ en retraite (fig. 17) est en effet l'occasion, pour lui, de rejoindre la Bretagne où il va vivre avec Gwenaëlle, la fille de Mimi, dans la maison de famille Le Rouzic, à Carnac. Elle est alors ingénieur en biologie marine et assume, à la suite de sa mère, la direction de l'hôtel-restaurant familial « *Le Tumulus* ». En 1988, il procède à son adoption officielle et, comme elle le souligne pour cet article : « Parmi les traits de caractère de Gérard, on peut noter qu'il multipliait les collections de toutes sortes, de timbres, flammes, cartes postales anciennes, tickets de métro et de transport, billets de spectacles et d'entrée de musée, fèves de l'Épiphanie, pièces de monnaie de tous pays, affiches sur la Bretagne... Il maîtrisait avec beaucoup de justesse un répertoire fourni de chansons françaises et bretonnes qu'il aimait partager au cours de soirées avec sa famille et ses amis. Ce goût pour la chanson se manifestait souvent dans la vie de tous les jours. Il prenait plaisir aussi à fréquenter les fest-noz où nous allions ensemble pour y écouter la musique. Par ailleurs, il adorait flâner dans les brocantes, les foires, les puces, chez les antiquaires et les bouquinistes à la recherche de vieux livres, de cartes postales et d'affiches... Passionné de généalogie, il avait établi les lignées de sa propre famille et de sa femme. Doué d'un humour certain, il exerçait son talent de caricaturiste amateur dès qu'il en avait l'occasion. À son domicile, il regardait peu la télévision mais écoutait régulièrement la radio et des disques. Gérard était un vrai bibliophile. Il dévorait les livres du matin au soir. Sa culture littéraire était très étendue et il s'intéressait de près à l'actualité locale et du monde. Tout l'interpellaient. Il aimait tout ce qui touchait à la culture bretonne : littérature, art mobilier, faïences de Quimper, costumes, musique celtique... Il mettait autant de passion et de sérieux à cette étude qu'à son travail de préhistorien. C'était une "encyclopédie vivante". Avec son caractère discret, réservé, indépendant, il n'aimait pas la polémique et évitait les conflits mais il pouvait toujours donner son avis. Concis dans ses paroles, il faisait preuve d'un parfait esprit de synthèse. C'était un homme patient, profondément gentil et honnête » (fig. 18).

#### Le musée de Carnac<sup>(57)</sup>

Mauricette Jacq-Le Rouzic-Bailloud, exécutrice testamentaire<sup>(58)</sup> de son grand-père Zacharie Le Rouzic,

(57) Musée de Carnac : c'est en 1882 que Robert Miln fait don à la ville de Carnac d'un bâtiment et de collections de vestiges gallo-romains. En 1926, Zacharie Le Rouzic lègue sa collection d'archéologie et de Préhistoire à ce musée, dont il est conservateur jusqu'à sa mort. En 1963, devant l'extension des collections, le Maire de Carnac (M. Lorec) décide de faire réaliser une étude pour un bâtiment plus approprié. Les élections municipales de 1964 amènent un nouveau Maire et changent les projets...

(58) Zacharie Le Rouzic est décédé en 1939, sa petite-fille Mauricette Jacq ayant alors 10 ans. Elle était exécutrice testamentaire conjointement



**Fig. 17** – De Paris à Carnac : 1) bureau de Gérard Bailloud à Paris, rue Gay-Lussac ; 2) bureau de Gérard Bailloud à Carnac ; 3) dossiers de collection de Gérard Bailloud ; 4) affiche sur les conférences de Carnac.

**Fig. 17** – From Paris to Carnac: 1) Gérard Bailloud's office in Paris, rue Gay-Lussac ; 2) Gérard Bailloud's office in Carnac ; 3) collectors' album belonging to Gérard Bailloud ; 4) poster for the lectures at Carnac.

avait beaucoup travaillé à rénover le musée de Préhistoire de Carnac et tenta, hélas sans grand succès, de faire avancer auprès de la municipalité des propositions pour un aménagement mettant mieux en valeur, selon des critères actuels de la muséographie, les collections préhistoriques, et notamment l'apport de son grand-père, Zacharie Le Rouzic. Au lendemain du décès de son épouse, et comme il le souligne dans son rapport d'activité, Gérard Bailloud eut à assumer, de fait, sa succession au musée de Carnac, notamment en répondant aux courriers et en renseignant les visiteurs. Pour autant, au vu des difficultés des années antérieures, la municipalité choisit de rompre avec les tenants de la famille du fondateur et recruta un conservateur « indépendant » des descendants de la famille Le Rouzic. Les relations entre Gérard Bailloud et le maire, Christian Bonnet<sup>(59)</sup>, ne s'en améliorèrent pas. Pour autant,

à sa sœur. Mauricette Jacq-Le Rouzic étant inscrite depuis 1968 sur la liste d'aptitude des conservateurs de musée, la nouvelle municipalité accepta qu'elle en soit désormais la conservatrice, mais « à titre bénévole aussi longtemps que le musée de Carnac demeurera dans son état actuel ».

Gérard Bailloud eut à cœur de se pencher sur l'œuvre de Zacharie Le Rouzic, archéologue breton majeur, ayant notamment réalisé de nombreux relevés de monuments mégalithiques, et publié nombre d'articles sur le Morbihan, Locmariaquer et Carnac, dont une dizaine dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*. Celui-ci avait laissé à son domicile une très grande quantité d'archives que Gérard Bailloud classa pendant des années. Il donna d'ailleurs une conférence, à Carnac, sur le grand-père de sa femme en avril 1990.

À la fin du siècle dernier, l'affaire de l'aménagement du site de Carnac et de la « mise en valeur » des alignements déclencha des polémiques dont la presse régionale et nationale se fit l'écho. En 1998, Gérard Bailloud fut sollicité par la nouvelle conservatrice du site de Carnac (Geneviève Le Louarn) pour faire partie du « groupe de recherche scientifique sur les Mégalithes

(59) Maire de Carnac de 1964 à 1996, Christian Bonnet fut ministre républicain indépendant de l'Agriculture de 1974 à 1977, puis de l'Intérieur de 1977 à 1981.



**Fig. 18** – Gérard et Mimi Bailloud : 1) ensemble sur un banc ; 2) Gérard avec Onenn, le chien de Mimi ; 3) avec les parents de Gérard et Gwenaëlle, fille de Mimi, trois générations en famille à l'Hôtel du Tumulus à Carnac ; 4) Gérard et Mimi à Zonza (Corse), en 1970 ; 5) Mimi aux alignements de Carnac.  
**Fig. 16** – Gérard and Mimi Bailloud: 1) together on a bench ; 2) Gérard Bailloud with Onenn, Mimi's dog ; 3) with Gérard's parents and Gwenaëlle, Mimi's daughter, three generations of the family together at Hôtel du Tumulus, Carnac ; 4) Mimi at the Carnac alignments 5) Gérard and Mimi at Zonza (Corsica), in 1970.

de Carnac » (J. Guilaine et G. Eogan de Dublin étant désignés comme présidents d'honneur) qui devait tenir sa première réunion dès le 21 janvier à la DRAC de Rennes. Il n'assista pas à cette réunion... ni aux suivantes<sup>(60)</sup>.

### Les fresques du Tchad

Après l'exposition de 1965 aux Arts décoratifs, ces relevés retombèrent presque dans l'oubli jusqu'à ce que Marie-José Tubiana sollicite Gérard Bailloud pour une publication largement illustrée de cette campagne. Si cet ouvrage récent (Bailloud, 1997a) ne fait que

reproduire ou légèrement adapter des textes antérieurs (dont le rapport de mission, reproduit ici *in-extenso*), il fait la part belle à des centaines de clichés montrant aussi bien la richesse des représentations pariétales de la zone Ennedi que l'intense travail accompli pour en faire le relevé. Pour la réalisation de cet ouvrage, le musée de l'Homme<sup>(61)</sup> a photographié l'ensemble de la série et c'est dans ses réserves que Gérard Bailloud a fait transporter les relevés, jusqu'alors entreposés dans son appartement de la rue Gay-Lussac<sup>(62)</sup>. À la suite de cette parution, une exposition est organisée à l'Inalco le 20 juin 1997, et Gérard Bailloud y revoit

(61) Henri de Lumley, directeur ; Dorine Destable, photographe.

(62) Actuellement, les relevés sont conservés au département Préhistoire du Muséum, jardin des Plantes (communication orale d'Odile Romain, janvier 2011).

(60) Archives personnelles de Gérard Bailloud.

ceux de ses anciens collègues qui peuvent faire le déplacement<sup>(63)</sup>. En octobre 1997, Marie-José Tubiana présente, lors du colloque Méga-Tchad qui se déroule à Orléans, une série de diapositives des relevés de Gérard Bailloud et en fait un commentaire adapté au thème du colloque : *l'Homme et l'animal*.

L'année suivante, c'est le musée de l'Homme qui organise, au premier semestre, une exposition dans son hall, inaugurée le 30 janvier. Cette exposition est complétée par les quelques objets rapportés du Tchad par Gérard Bailloud, et déposés au laboratoire de Préhistoire du musée<sup>(64)</sup>. Grâce à Françoise Treinen-Claustre, ces relevés furent de nouveau présentés au public, à Céret, en mai et juin 2001.

### La Bretagne

Enfin, il n'est pas possible de parler de Gérard Bailloud sans évoquer sa véritable passion pour le breton qu'il avait appris en autodidacte, lorsqu'il avait 18 ans. Il le parlait couramment et achetait tout ce qui était publié dans cette langue. Sa correspondance en breton est fournie et il servait, là aussi, de référent et de guide pour les étudiants ou les érudits locaux qui se lançaient dans des recherches sur la littérature bretonne. Sa bibliothèque celtique, particulièrement étoffée en ouvrages remontant aux siècles derniers, ainsi qu'en « *feuilles volantes* » et en gravures anciennes, était complétée par une batterie de dictionnaires et d'ouvrages de référence qui constituaient un véritable outil de travail. C'est donc en vrai connaisseur de la littérature bretonne, qu'il écrivit un catalogue sur les publications de l'imprimerie Lédan à Morlaix (Bailloud, 1999). En plus du breton, il apprenait et lisait de nombreuses langues européennes (anglais, allemand, gallois, espagnol, lithuanien, etc.).

À la même période, il contribue avec ses collègues à un ouvrage sur les mégalithes de Carnac (Bailloud, Boujot et al., 1995). En 1988, il collabore étroitement au film de Renan Pollès, sorti en janvier 1989 sous le titre *Mythes et mégalithes*<sup>(65)</sup>.

Dans les dernières années de sa vie, retiré à Carnac et bien que se déplaçant avec difficulté, Gérard Bailloud accueillait avec plaisir toutes les personnes qui souhaitaient le rencontrer ou le sollicitaient. C'est ainsi qu'en mai 1994, dix ans après son départ en retraite, Gérard Bailloud est encore choisi par ses collègues et amis comme président d'honneur du colloque international de Nemours sur « *La Culture de Cerny, nouvelle économie, nouvelle société au Néolithique* » (Bailloud, 1997b).

Il alla non seulement y assister mais ouvrir ce colloque par une longue introduction retraçant

l'évolution des recherches sur le thème de ces trois journées, et en commençant par ces mots : « *Je dois d'abord remercier les organisateurs du présent colloque de m'en avoir attribué la présidence d'honneur, due je le suppose au fait que j'ai, en son temps, tenu sur les fonds baptismaux la culture à laquelle vont être consacrées ces journées. Ceci dit, j'ai accueilli d'emblée avec faveur l'idée de ce colloque. Bien que retiré depuis dix ans et de la Préhistoire militante et de la région qui est au cœur du phénomène Cerny, le Bassin parisien, je n'ai cessé de m'intéresser à cette culture dont j'ai guidé les premiers pas, et c'est avec plaisir que je l'ai vu prendre force, s'étoffer d'années en années, gagner en complexité et en profondeur, et aussi disputer à ses frères l'héritage paternel, car je suis également celui qui a tenu sur les fonds baptismaux le Chambon et l'Augy-Sainte-Pallaye.* » Il rapporte ensuite la manière dont les premiers éléments de ce groupe furent caractérisés : « *l'histoire du Cerny débute, vers 1960, un jour où mon ami Bernard Diquero vint me trouver avec un petit lot de tessons provenant de Cerny dans l'Essonne, en me disant : qu'est ce que ça ? Ce matériel était très fragmenté, pas question d'utiliser les formes pour un diagnostic, il n'y avait que les décors, heureusement abondants et variés, pour ce faire. Ma réponse fut : c'est du Néolithique danubien, mais pas du Rubané, apparemment une phase plus récente que je ne connais pas encore. [...] J'étais à l'époque en train de travailler au Néolithique du Bassin parisien, et le petit matériel de Cerny tombait à pic pour s'insérer entre les ensembles comparables du Rubané évolué du bassin du Rhin et ceux appartenant à l'horizon Chassey-Michelsberg, c'est-à-dire en parallèle chronologique avec le Roessen sensu lato. Et va donc pour le groupe de Cerny, qui, dans les quelques années qui suivirent la découverte du site, s'étoffa lentement au gré des visites de Musée et surtout des collections particulières.* ». Et de poursuivre ainsi en quelques pages le chemin de plus de trente années de formation des connaissances...

Cette ultime intervention à un colloque de préhistoriens montre bien, en revenant aux sources de son travail, non seulement comment se forment les systèmes et comment il travaillait, mais aussi tout ce que la compréhension des cultures du Néolithique lui doit.

Jusqu'à la fin de sa vie, il s'intéressa aux fouilles récentes, notamment bretonnes, et resta abonné à quelques revues scientifiques de sa profession, que ce soit la *Revue archéologique de l'Ouest* et le *Bulletin de la Société préhistorique française*, ou encore *Armor* pour la Bretagne en général.

Il s'éteignit le 30 août 2010, après un déclin qui dura trois semaines, et en refusant toute hospitalisation. Ses vœux de décéder dans la maison de Carnac furent respectés. Ses cendres reposent dans le caveau familial auprès de son épouse<sup>(66)</sup>. L'ampleur de son érudition

(63) Communication orale de Marie-José Tubiana.

(64) Courrier de Henri de Lumley, directeur du MNHN, du 9 janvier 1998.

(65) Film de 52 min, en 16 mm ; co-production Khinoképa, FR3, La sept. Renan Pollès avait soutenu en 1983 une maîtrise avec Gérard Bailloud.

(66) Au regard de la richesse et de la densité de ses activités, ce survol de la vie de Gérard Bailloud n'est ici qu'une chronique à peine ébauchée. En effet, non seulement sa vie mériterait un travail d'analyse approfondi, mais ses archives, volumineuses, le permettent. Il faut souligner que celles-ci n'ont été qu'effleurées pour cet article et qu'elles doivent encore être inventoriées complètement. Nous souhaitons donc que des

et ses capacités de synthèse, mais aussi sa sérénité, son sens permanent de l'humour et sa confiance nous manquent et nous manqueront longtemps.

chercheurs puissent poursuivre ce travail. Non seulement il serait utile de mieux faire connaître l'étendue et la profondeur de l'œuvre de Gérard Bailloud, mais cela serait à même de constituer un apport non négligeable à la connaissance de la constitution des cadres actuels qui permettent d'appréhender le Néolithique.

### DISTINCTIONS DIVERSES

- 1956 : Médaille de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ;
- 1957 : Chevalier des Palmes académiques ;
- 1962 : Officier des Palmes académiques ;
- 1964 : Médaille de Bronze du CNRS



**Fig. 19** – Gérard Bailloud à Gazeran (Yvelines), en juin 1946.  
**Fig. 19** – Gérard Bailloud at Gazeran (Yvelines), in June 1946.

### GÉRARD BAILLOUD À LA SPF

C'est à la même séance du 26 avril 1946 que Gérard Bailloud (fig. 20) et Georges Tendron adhèrent à la SPF – ils y figurent tous les deux comme « ethnographes » – pour pouvoir y présenter leur découverte de la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure. Cette communication, faite en mars en présence de l'abbé Breuil, fut publiée la même année avec le relevé du mammouth. Elle fut suivie seulement quelques années plus tard par des notes sur les niveaux paléolithiques d'Arcy-sur-Cure, que ce soit en lithique ou en malacologie, mais, à partir de 1958, il ne publie que du Néolithique ou du Bronze. Il signe le plus souvent avec ses collègues Raymond Kapps, Thérèse Poulain-Josien (Bailloud *et al.*,

1961) ou Claude Burnez, et, après 1964, date à laquelle il devient Secrétaire général de la SPF, Philippe Coiffard, Michel Brézillon, François Poplin et François Quatrehomme. Durant la seconde décennie de son activité de secrétaire général à la SPF, mis à part ses comptes rendus annuels, et un article sur la céramique du Morbihan en 1975, il ne produit que des notes de lecture et deux nécrologies, celles de Roger Grosjean et de Bernard Champault. Cependant, s'il ne publie plus guère d'articles scientifiques dans le *Bulletin*, ses rapports annuels de secrétaire général furent l'occasion de faire un point régulier sur l'évolution du contenu des publications de la SPF, *Bulletin* comme *Mémoires*.



Fig. 20 – Carte d'adhérent à la SPF.  
Fig. 20 – SPF member's card.

Conjointement à son activité scientifique, dont l'essentiel se déroule hors de la SPF – publications de synthèses nationales ou d'articles paraissant dans des supports régionaux – assez rapidement, la vie de Gérard Bailloud est intimement liée à celle de la SPF (Soulie, 2007), surtout à partir du moment où il est élu au Conseil d'administration en 1959. Il en fut le vice-président trois ans plus tard en 1962, puis, à partir de juillet 1963, il commença à remplacer Guy Gaudron, qui occupait les fonctions de Secrétaire général de la SPF depuis 1940. Malade depuis deux ans, celui-ci était aidé dans ses tâches par R. Peccatier depuis une dizaine d'années, qui ne prit pas pour autant la suite, et, bien que les responsabilités de Secrétaire général soient, durant tout l'hiver 1964-1965, assumées par André Chollet, c'est finalement Gérard Bailloud qui succéda à Guy Gaudron à partir de novembre 1964. Gérard Bailloud, à 45 ans, venait de voir publier sa thèse en supplément à *Gallia Préhistoire*; il est également, cette année là, nommé au poste de directeur des Antiquités préhistoriques de la circonscription de la région parisienne, dans son nouveau périmètre (Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, sans les départements de l'Oise ni de la Marne).

Depuis son entrée au conseil d'administration, il continue de faire ce qu'il a toujours fait, à savoir dépouiller systématiquement tous les ouvrages et tirés à part envoyés à la SPF, publications qui sont ensuite confiées à la bibliothèque du musée de l'Homme. La différence, c'est qu'il suit désormais l'ensemble de la chaîne allant du siège de la SPF au musée de l'Homme, et que la totalité des références bibliographiques furent publiées au fur et à mesure dans le *Bulletin*. C'est en 1965, au lendemain de l'entrée de Gérard Bailloud au conseil d'administration, que, continuant une lente mutation éditoriale, la SPF restructure son bulletin en quatre grandes parties : vie de la société, informations et *crsm* (comptes-rendus des séances mensuelles), *Études et travaux*, livres reçus. En 1964, lorsque commence son mandat de secrétaire général, le bulletin venait aussi de s'organiser selon une double

pagination, ce qui permettait un travail éditorial distinct, les *crsm* étant paginés en chiffres romains, et les *Études et travaux*, paraissant en décalé, en chiffres arabes. Ce système ne tint que cinq ans, l'année 1968 apportant comme changement la pagination continue en chiffres arabes, suivie, en 1969 par le passage au format 21 × 27 cm (déjà choisi en 1967 pour le répertoire des adhérents). Gérard Bailloud s'implique très fortement dans les mutations éditoriales, tant sur le fond que sur la forme. En 1965, le premier changement, symbolique mais actant d'une réelle mutation, est la suppression des archaïques « prises de dates », devenues obsolètes avec la mise en place des Directions régionales des Antiquités. Ensuite Gérard Bailloud s'implique directement dans le comité de lecture, ayant à cœur non seulement de relire tous les articles proposés, mais, le cas échéant, de les corriger pour les rendre publiables. Il commence alors une vaste correspondance avec les auteurs pour les guider dans leur rédaction, ce qui lui prend du temps, mais lui permet de se tenir au fait des dernières découvertes, tout en améliorant le contenu éditorial du *Bulletin*. Imbriquant largement sa vie personnelle, son activité de chercheur au CNRS et ses implications multiples dans l'activité de la SPF, il devient rapidement une référence (voire « la » référence) conseillant aussi bien les auteurs envoyant des articles à la SPF que ceux qui venaient le consulter, chez lui ou au siège, avec des tessons à identifier au sortir de leurs fouilles (de manière à pouvoir rédiger leur article). Ses avis et conseils étaient même sollicités pour des articles devant paraître dans d'autres supports que la SPF... Il passe souvent de conseiller rédactionnel à conseiller scientifique, voire à directeur de recherche, comme il le souligne dans ses rapports annuels au CNRS, notamment en 1971 : « nous n'insisterons pas sur l'importance de la correspondance que nécessite la mise au point des articles proposés au *Bulletin de la Société préhistorique française*, bien que celle-ci revête souvent l'aspect d'une direction de travaux ».

En 1970, l'année de sa présidence, Gérard Bailloud fait paraître dans le *Bulletin* des « recommandations aux auteurs » (Bailloud, 1970c) en les priant de « bien vouloir les lire et en tenir compte scrupuleusement » car ainsi, « il pourra être évité beaucoup de travail et d'échanges de correspondances inutiles, et la parution de nombre d'articles pourra en être hâtée ». Ces recommandations sont rappelées deux ans plus tard par Fernand Champagne au nom du comité de lecture.

De fait, de part son implication, c'est dès 1965 qu'une amélioration du contenu des bulletins se fait sentir. Il ne faut pas négliger le fait que ces changements ne sont pas le résultat du seul travail de Gérard Bailloud, et qu'il a su profiter des compétences de plusieurs de ses collègues, qui, comme lui, militaient pour une amélioration du *Bulletin*. À ce titre, il souligne, dans ses rapports d'activité, le

rôle de Jean Chavaillon, que ce soit pour les *crsm* puis les *Études et travaux*, puis d'Henri Delporte (qui fut d'ailleurs le trésorier de la SPF tout au long du mandat de secrétariat général de Gérard Bailloud) et, à partir de 1979, de Jean-Pierre Mohen pour le *Bulletin*.

La modification des statuts de 1959 constitue un autre grand changement contemporain du secrétariat général de Gérard Bailloud. Ceux-ci ne seront cependant publiés qu'au *crsm* de janvier 1967, avec une mise en place effective seulement en 1968, car il fallait alors une validation de ces nouveaux statuts en Conseil d'État. Les changements majeurs sont le nombre des membres du conseil d'administration, qui passe à 24, la dynamisation des « *délégués départementaux* » – qui ont désormais trois missions : organiser des réunions locales ; informer la SPF des découvertes de leur zone ; recruter des adhérents –, une nouvelle présentation et organisation des comptes (ce qui ne fut effectif qu'en 1973, avec la distinction rendue nécessaire pour les affranchissements, entre « membres adhérents » et « abonnés », tout autant qu'aux demandes du CNRS qui veut s'assurer que ses subventions aillent bien aux revues scientifiques sélectionnées et non aux associations support...), la mise en place de commissions (mais ne fonctionneront guère que le groupe se consacrant à l'Épipaléolithique et au Mésolithique (GEEM) puis la commission du Bronze, à laquelle il participe d'ailleurs régulièrement), et enfin de nouvelles normes éditoriales.

La question des délégués évolua rapidement du fait même de celle de l'organisation des circonscriptions, reflet de la relation entre le monde associatif, ici la SPF, et les pouvoirs institutionnels, ici les structures progressivement mises en place par l'État dans les régions. Loin d'être un problème d'opposition personnelle (les personnels des circonscriptions sont généralement membres de la SPF, voire en sont les délégués départementaux), la question est plutôt d'ordre institutionnel. Ainsi, Gérard Bailloud intervient en 1970 dans son discours de président entrant (Bailloud, 1970b) pour appeler à un renforcement de la présence des délégués dans les départements, et, dix ans plus tard, en 1980, il y renonce dans son discours de secrétaire général, en faisant le constat des changements aussi bien dans la recherche que dans la société et le monde associatif. À ce titre, il a pu constater de lui-même les évolutions entre son expérience de quelques années de directeur des Antiquités, à partir de 1965 (sans aucun moyen et devant travailler à domicile comme ses prédécesseurs), et la période qui suit durant laquelle, de 1970 à 1980, Michel Brézillon (qui prend la suite de Gérard Bailloud à la circonscription) peut enfin obtenir des locaux (certes modestes), et se voir affecter du personnel (certes au minimum, mais existant). Il participe parfois aux réunions

départementales, comme par exemple à Chaumont en 1975 où il présente « *une vue d'ensemble sur la Bronze ancien dans la moitié orientale du Bassin parisien* » à une réunion des préhistoriens de la Haute-Marne, organisée par le délégué départemental L. Lepage (*BSPF*, 73, 4, 1976, p. 101). De même, en avril 1983, il présente la « *chronologie du Peu-Richardien et du groupe de la Loire moyenne* » à la réunion régionale de la SPF de Poitou organisée à Château-Larcher.

En 1962, la SPF commence à se réunir dans l'amphithéâtre de l'Institut de Paléontologie Humaine, rue René Panhard, mais les contraintes d'horaire font que cela ne dure qu'un temps et, dès 1973, Henri Delporte ouvre les portes du musée de Saint-Germain-en-Laye, dont la salle de conférence vient d'être rénovée. Lorsque Gérard Bailloud en 1983<sup>(67)</sup> quitte le secrétariat général pour laisser cette responsabilité à Jean-Pierre Mohen, il fait état, dans son discours du 14 décembre 1983, des séances décentralisées et des premières séances tenues à l'Institut d'art et d'archéologie de la rue Michelet à Paris, en se réjouissant du dynamisme de ces formules qui permettent de renouveler l'auditoire tout en l'élargissant. En 1984, Gérard Bailloud est nommé « *secrétaire général adjoint* » et reste au conseil d'administration jusqu'à la fin de son mandat en 1987, mais ne se représente pas.

Il participe régulièrement aux travaux de la Commission du Bronze et, spécialement, pour les longues séances de travail qui précèdent la préparation des fascicules sur la céramique (à partir de 1972), les haches et le petit outillage (1973), les épingles (1977), les pointes de lance, poignards, casques et cuirasses (1980).

Durant les vingt années où Gérard Bailloud fut secrétaire général de la SPF, il soutint une profonde réforme éditoriale du *Bulletin*, mais aussi des *Mémoires*. Alors que depuis le premier, publié en 1911, cette collection publiait dans chaque livraison une variété d'articles dont la pagination ne permettait pas une incorporation aux livraisons mensuelles (dont le nombre de pages était fixe), à partir de 1969 les *Mémoires* sont des monographies. C'est ainsi que le premier, consacré à la cabane du Lazaret (sous la direction d'Henri de Lumley) fut vite suivi, en 1970, par celui consacré au site des Gours-aux-Lions à Marolles-sur-Seine par Cl. et D. Mordant, et qu'en 20 ans, ce seront dix *Mémoires* qui ont été publiés par la SPF, allant de 140 à 600 pages. En complément des efforts éditoriaux accomplis pour les fascicules annuels des *Études et travaux*, cette politique de publication a créé un véritable tournant de reconnaissance scientifique pour la SPF... même si les

(67) L'année 1983 est également celle où Yves Coppens succède à André Leroi-Gourhan au Collège de France.

équilibres financiers étaient parfois critiques. Cette reconnaissance se matérialise en 1982 avec l'attribution, pour la SPF, du *Grand prix national de l'archéologie* par le ministère de la Culture. Ce ne fut que 10 ans après le départ de Gérard Bailloud que le *Bulletin* passa à un rythme bimestriel puis trimestriel, donnant plus de souplesse et de possibilité à la publication d'articles importants (Soulier, 2007).

Outre la participation active à la vie de la SPF et à la réalisation de son *Bulletin*, Gérard Bailloud s'impliqua également dans les congrès que la SPF commençait à réorganiser périodiquement après la guerre. C'est ainsi qu'il assiste dès 1950 au Congrès

de Paris, tandis que Leroi-Gourhan, qui en est le vice-président d'honneur, est également le directeur de l'excursion qui parcourt le Morvan les 8 et 9 juillet et passe par Avallon, Arcy et Armeau, où Champault et lui-même accueillent les congressistes en fin de journée. Mais ce n'est qu'en 1959 qu'il participe de nouveau au CPF, cette fois-ci à Monaco, et en tant que membre du conseil d'administration de la SPF et attaché de recherche au CNRS. En 1966, il fut le vice-président du Congrès d'Ajaccio, membre du comité d'honneur de celui d'Auvergne en 1969 et, dix ans plus tard, vice-président de celui du Quercy.

### GÉRARD BAILLOUD, LES ACTIVITÉS D'ENSEIGNEMENT<sup>(68)</sup>

Grâce à ses connaissances de la littérature en archéologie et en ethnologie, Gérard Bailloud est rapidement passé du stade d'étudiant au Centre de Formation et de Recherche en Ethnologie (CFRE), de collaborateur au Centre de Recherche en Préhistoire et Protohistoire et aux travaux de terrain d'André Leroi-Gourhan, à celui de collaborateur à l'enseignement de ces centres de formation.

Il donne des cours au CFRE, dirigé par André Leroi-Gourhan et à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, ainsi qu'à l'École du Louvre où, après une première série d'interventions, en tant que chargé de mission au musée des Antiquités nationales, il prit, à la rentrée de 1964, le relais d'André Varagnac<sup>(69)</sup>, conservateur au musée et titulaire de la chaire de Préhistoire des Antiquités nationales à l'École du Louvre.

#### 1962-1963 :

- CFRE : «le Mésolithique et le Néolithique».

#### 1963-1964 :

- CFRE : cours sur «la typologie des céramiques non-tournées (Néolithique, Bronze, Fer)» ;
- École du Louvre, chaire de Préhistoire des Antiquités nationales : «aspects esthétiques du Néolithique de l'Europe occidentale».

#### 1964-1965 :

- CFRE : 1964 «typologie des céramiques non tournées» et 1965 «âge du Bronze de l'Europe centrale et occidentale» ;
- IE de Paris 1964 : cours de «généralités sur le Néolithique» ;

- École du Louvre : 8 leçons de février à avril 1965 sur «les aspects esthétiques du Néolithique français» ;
- EHESS (chaire de F. Bourdier) : 2 conférences sur le Néolithique de la Région Parisienne (21 et 28 mars 1965).

#### 1965-1966 :

- CFRE : «l'âge du Bronze en France» ;
- École du Louvre : «l'âge du Bronze en France» ;
- EHESS (chaire de F. Bourdier) : «le Néolithique en France» ;
- IE 1966 : «le Néolithique dans le monde».

#### 1966-1967 :

- École du Louvre : 1966 «les sépultures collectives néolithiques en France» ;
- EHESS 1966 (chaire de F. Bourdier) : 2 cours sur «les recherches récentes sur le Néolithique» et «le Chalcolithique du Midi de la France».

#### 1967-1968 :

- École du Louvre : «le Mésolithique en France» ;
- EHESS : «origines du Néolithique français» ;
- IE : «le Néolithique dans le monde».

#### 1968 à 1976 :

- 1969 : Certificat de Préhistoire de l'Université de Paris : enseignement avec cours sur le Néolithique (14 h.) et le Chalcolithique (6 h.) ;
- IPH : conférence sur la chronologie du Néolithique français ;
- Université de Paris 1 : enseignement hiver 1968-1969 du Néolithique pour le certificat de Préhistoire.

À partir de 1973, Gérard Bailloud, désormais membre de l'URA 12 du CRA dont le siège est à

(68) Liste établie sur la base de ses rapports d'activité CNRS.

(69) André Varagnac (1894-1983) quitte son enseignement en 1964 à 70 ans.

Paris 1, donne ses cours dans ce cadre, prenant officiellement la suite de Bohumil Soudsky à la mort de ce dernier en janvier 1976.

**1975-1976, Université Paris 1** (où se trouve le siège de l'URA 12) :

- 2<sup>e</sup> trimestre 1976 : Néolithique et Chalcolithique dans le Sud-Ouest de l'Europe (Italie, France méridionale et péninsule ibérique);
- 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres : séminaire sur la bibliographie du Néolithique, et direction de travaux;
- 3<sup>e</sup> trimestre : séminaire sur les aspects lithiques et céramiques du Néolithique de la France.

Participations à des jurys de maîtrises et de thèses :

- Anick Coudart : la maison danubienne en France;
- Claude Constantin : problèmes du Néolithique tertiaire en Europe;
- Alain Beeching : le Boiron, une nécropole du Bronze final à Morges (Vaud, Suisse);
- Gérard Firmin : l'environnement paléoécologique en Europe occidentale à la Protohistoire ancienne;
- N. Ouayou : la céramique du premier âge du Fer dans le Nord de la France;
- Michel Magny (à Besançon) : la dynamique des dépôts lacustre et les stations littorales du Grand Lac de Clairvaux.

**1975-1976, École des Hautes Études :**

Diplômes de maîtrise et directions de thèses :

- Nikitas Lianéris : aspects religieux du Néolithique grec;
- Laurence Burnez : décor de la céramique chasséenne;
- Chaire de Bourdier, février 1976 : 2 cours sur « les courants des civilisations Néolithique et de l'âge du Bronze en France ».

**1977, Paris 1 :**

- 2<sup>e</sup> semestre 1976-1977 : cours sur les méthodes d'étude de la céramique et du lithique du Néolithique;
- 1<sup>er</sup> trimestre 1977-1978 : cours sur les aspects régionaux du Néolithique français;
- direction de maîtrises (dont celle de Laurence Burnez sur le décor de la céramique chasséenne);
- encadrement d'un stagiaire de Prague, Milan Licka (céramique néolithique et techniques d'études).

**1977, Besançon, jurys de maîtrise :**

- Françoise Passard : habitat du Néolithique et du début de l'âge du Bronze en Franche-Comté;
- Anne-Marie Pétrequin : le Néolithique moyen bourguignon en Franche-Comté et ses relations avec les groupes voisins.

**1978, Paris 1**

- 1<sup>er</sup> trimestre 1978-1979 : le phénomène mégalithique en Europe.

Jurys de maîtrise :

- Laurence Burnez : décor de la céramique chasséenne;
- Philippe Hameau : essai de codage de la céramique cardiale.

**1979, Paris 1 :**

- séminaire sur le mégalithisme en Europe et les problèmes qui y sont liés;
- intégration CNRS de Claude Constantin, qui termine sa thèse sur la néolithisation France et Belgique;
- suivi de la thèse d'Anick Coudart;
- suivi de la maîtrise de Marina Lasserre-Martinelli, « Horizons intermédiaires entre Cardial et Chasséen dans le Midi de la France »;
- suivi de la thèse de Laurence Burnez qui « après une excellente maîtrise sur le décor de la céramique chasséenne s'attaque maintenant au problème des sépultures collectives chalcolithiques entre le Bassin parisien et le Rhin inférieur »;
- suivi (à la demande de Jean Leclant) des travaux d'un étudiant soudanais Z. H. Babiker, en DEA sur le Néolithique soudanais (site de Djebel Moya).

**1979, Besançon :**

- Jury de thèse de J.-L. Boisauvert : Néolithique récent sur le site de la Saunerie à Auvernier.

**1980-1981, Paris 1 :**

- séminaire maîtrise et troisième cycle : documents graphiques et plastiques du Néolithique européen (décor céramiques, statuettes, art rupestre, etc.) et apport sur la connaissance de la vie spirituelle.

Jurys :

- Lyon, septembre 1980, thèse de Alain Beeching sur le Néolithique et Chalcolithique du Rhône moyen;
- Paris, octobre 1980, maîtrise de Mariannick Le Bolloch sur les fossés interrompus du Bassin parisien.

**1981-1982, Paris 1 :**

- séminaire sur les éléments diagnostiques les plus caractéristiques du Néolithique ancien danubien et du Néolithique ancien méditerranéen, et recherche, à cette lumière, des affinités des groupes géographiquement intermédiaires (en France) du Néolithique ancien et du début du Néolithique moyen.

Jurys :

- Besançon, avril 1981, thèse de Pierre Pétrequin : Grotte-aux-Planches (Jura);
- Besançon, novembre 1981, thèse d'Anne-Marie Pétrequin : villages littoraux et modèles archéologiques.

**1982-1983, Paris 1 :**

- comparaison entre Néolithique ancien danubien et Néolithique ancien méditerranéen;

- entre Néolithique final et Chalcolithique en France.

Jurys :

- thèse d'Yves Chevallier : architecture des dolmens à chambre quadrangulaire entre Languedoc méditerranéen et Centre-Ouest ;
- thèse de Zohair Hassan Babiker sur le Néolithique du Soudan ;
- maîtrise de Michel Plateaux sur l'industrie lithique rubanée de Cuiry-lès-Chaudardes ;
- maîtrise de Christine Boujot sur les sépultures non-mégalithiques du Centre-ouest de la France.

#### 1982-1983, Besançon :

- Jury de thèse de André Billamboz sur l'industrie en bois de cervidé de la station littorale d'Auvergnier-Port.

#### 1983-1984, Paris 1 :

- séminaires de maîtrise et troisième cycle : Chas-séen, aspects géographiques et périodisation.

Jurys :

- thèse de Claude Constantin, octobre 1983 : fin du Rubané, céramique du Limbourg et cultures post-rubanées du Hainaut et du Bassin parisien ;
- maîtrise de Brigitte Maisonneuve, octobre 1983 : signes gravés des tombes à couloir de l'Armorique ;
- maîtrise de Renan Pollès : « céramique du Néolithique final de Bretagne ».

#### Mai 1983, Toulouse :

- Jury de la thèse d'État de Jean Vaquer : civilisations du Néolithique en Languedoc occidental.



Fig. 21– Quelques-unes des nombreuses caricatures qui émaillent les manuscrits de Gérard Bailloud.

Fig. 21 – Some of the many caricatures studding Gérard Bailloud's manuscripts.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARNAL J., BAILLOUD G., RIQUET R. (1960) – Les styles céramiques du Néolithique français, *Préhistoire*, 14, 211 p.
- BAILLOUD G. (1946) – L'art paléolithique, *Arts de France, revue mensuelle des arts plastiques*, 25-26, p. 61-74.
- BAILLOUD G. (1947) – Découvertes et travaux récents à la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure (Yonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 44, p. 95-105.
- BAILLOUD G. (1953) – Note préliminaire sur l'industrie des niveaux supérieurs de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 50, p. 338-345.
- BAILLOUD G. (1955) – Coquilles fossiles des niveaux périgordiens supérieurs de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 52, p. 435-436.
- BAILLOUD G. (1956) – Analyse des principales publications françaises relatives à la Préhistoire (110 titres) parues de 1947 à 1955, *French bibliography digest, Science, Anthropology, French Embassy, New York*, p. 41-47.
- BAILLOUD G. (1957) – Néolithique, *Lexique stratigraphique international*, vol. 1, Europe, fasc. 4 b, France, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg, Paris, CNRS, p. 79-88.
- BAILLOUD G. (1959) – La Préhistoire de l'Éthiopie, *Cahiers de l'Afrique et de l'Asie*, 5, mer Rouge, Afrique orientale, Paris, Peyronnet, p. 15-43.
- BAILLOUD G. (1960a) – *L'habitat néolithique et protohistorique des Roches, commune de Videlles (Seine-et-Oise)*, Paris, SPF (Mémoires de la Société préhistorique française, 5), p. 192-214.
- BAILLOUD G. (1960b) – Les peintures rupestres archaïques de l'Ennedi (Tchad), *L'Anthropologie*, 64, p. 211-234.
- BAILLOUD G. (1961a) – Les civilisations énéolithiques de la France, *L'Europe à la fin de l'âge de la Pierre*, Prague, Éditions de l'Académie tchécoslovaque des sciences, p. 493-508.
- BAILLOUD G. (1961b) – Les disques en terre cuite « plats à pain » dans le Néolithique français, *L'Europe à la fin de l'âge de la Pierre*, Prague, Éditions de l'Académie tchécoslovaque des sciences, p. 509-513.
- BAILLOUD G. (1962) – Présence de Néolithique danubien en Beauce et dans le Gâtinais, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 59, p. 339-344.
- BAILLOUD G. (1964a) – *Le Néolithique dans le Bassin parisien*, Paris, CNRS (Supplément à *Gallia Préhistoire*, 2), 392 p.
- BAILLOUD G. (1964b) – Présentation du « Néolithique dans le Bassin parisien », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 61, 9, p. 213-214.
- BAILLOUD G. (1965a) – Les gisements paléolithiques de Melka Kontouré (Choa), Addis-Abeba, *Cahiers de l'Institut éthiopien d'archéologie*, 1, 116 p.

- BAILLOUD G. (1965b) – Dans les tiroirs du Tchad, *Le Nouvel Observateur*, 14 janvier 1965, p. 16-17.
- BAILLOUD G. (1965c) – Les vraies grottes d'Ali-Baba, Fresques du Tchad au musée des Arts décoratifs, *Les Nouvelles littéraires*, 14 janvier 1965, p. 8.
- BAILLOUD G. (1965d) – Le Néolithique, in A. Leroi-Gourhan, G. Bailloud, J. Chavaillon et A. Laming-Emperaire, *La Préhistoire*, Paris, PUF (Nouvelle Clio, 1), p. 157-203.
- BAILLOUD G. (1966) – La civilisation du Rhône et le Bronze ancien du Midi de la France, *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 17, p. 131-164.
- BAILLOUD G. (1969a) – Fouille d'un habitat néolithique et torréen à Basi (Serra-di-Ferro, Corse), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 66, 7, p. 26.
- BAILLOUD G. (1969b) – Fouilles de Basi (Serra-di-Ferro, Corse), Campagne de 1968, *Corse historique*, 9, 33, p. 49-64.
- BAILLOUD G. (1969c) – Fouille d'un habitat néolithique et torréen à Basi (Serra-di-Ferro, Corse), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 66 (Études et Travaux), p. 367-384.
- BAILLOUD G. (1969d) – Informations archéologiques, circonscription de la Région parisienne, *Gallia Préhistoire*, 12, p. 401-415.
- BAILLOUD G. (1969e) – L'évolution des styles céramiques en Ennedi (République du Tchad), *Actes du 1<sup>er</sup> colloque international d'archéologie africaine*, Fort-Lamy, 11-16 déc. 1966, Fort-Lamy, Institut national tchadien pour les sciences humaines, p. 31-45.
- BAILLOUD G. (1970a) – Préface de Cl. et D. Mordant, *Le site protohistorique des Gours-aux-Lions à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne)*, Paris, SPF (Mémoire de la Société préhistorique française, 8), p. 9-10.
- BAILLOUD G. (1970b) – Discours de Président entrant, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 67, 2, p. 36-38.
- BAILLOUD G. (1970c) – Recommandations aux auteurs, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 67, 4, p. 102-104.
- BAILLOUD G. (1970d) – Du Néolithique à l'âge du Bronze, *Les civilisations néolithiques du Midi de la France*, Actes du Colloque de Narbonne, février 1970, Carcassonne, Laboratoire de Préhistoire et de paléontologie, p. 89-94 [et nombreuses interventions, *ibid.*, p. 16-19, 25, 47-48, 59, 83-84, 116, 119, 123-124, 127].
- BAILLOUD G. (1971) – Un remarquable ensemble SOM provenant d'Isles-les-Meldeuses (Seine-et-Marne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 68, p. 398-406.
- BAILLOUD G. (1971) – Le Néolithique danubien et le Chasséen dans le Nord et le Centre de la France, in *Les débuts du Néolithique de l'Orient à l'Europe du Nord*, Cologne, vol. 6 (*Fundamenta*, série A, vol. 3, t. 6), p. 201-245.
- BAILLOUD G. (1973a) – La France de 4000 à 2000 avant J.-C., in S. Pigott, G. Daniel et McBurney dir., *La France de la Préhistoire*, Paris, Tallandier, p. 100-138.
- BAILLOUD G. (1973b) – Zum Alter des Metallpfierns von Furdenheim, *Archeologisches Korrespondenzblatt*, 2, p. 187-190.
- BAILLOUD G. (1973c) – Les habitations chalcolithiques de Conquette (Saint-Martin-de-Londres, Hérault), *L'homme d'hier et d'aujourd'hui, hommage à A. Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, p. 493-505.
- BAILLOUD G. (1975a) – Roger Grosjean (1920-1975), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 72, p. 162-164.
- BAILLOUD G. (1975b) – Les céramiques « cannelées » du Néolithique morbihannais, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 72 (Études et travaux), p. 343-367.
- BAILLOUD G. (1975c) – Avant l'histoire, in G. Duby et A. Wallon dir., *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil, p. 115-189.
- BAILLOUD G. (1976a) – Le Néolithique en Picardie, *Revue archéologique de l'Oise*, 7, p. 10-28.
- BAILLOUD G. (1976b) – Les civilisations néolithiques du Bassin parisien et du Nord de la France, *La Préhistoire française*, Paris, CNRS, t. 2, p. 375-386.
- BAILLOUD G. (1976c) – Les civilisations néolithiques de la Champagne, *La Préhistoire française*, Paris, CNRS, t. 2, p. 415-421.
- BAILLOUD G. (1976d) – Site archéologique de Conquette, *Livret-guide de l'excursion C 2 du 11<sup>e</sup> congrès de l'UISPP*, Provence-Languedoc méditerranéen, Nice, p. 220-224.
- BAILLOUD G. (1980) – L'habitat protohistorique en Europe, *Encyclopaedia Universalis*, volume de supplément, Paris, p. 706-711.
- BAILLOUD G. (1981) – Bernard Champault, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 78, p. 9.
- BAILLOUD G. (1982a) – Vue d'ensemble sur le Néolithique de la Picardie, *Revue archéologique de Picardie*, 4, p. 5-35.
- BAILLOUD G. (1982b) – Une sépulture collective Seine-Oise-Marne à Cuiry-les-Chaudardes, le Champ Tortu (Aisne), in Vallée de l'Aisne, cinq années de fouilles protohistoriques, *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial, p. 171-174.
- BAILLOUD G. (1983) – Progrès récents dans la connaissance du Néolithique ancien dans le Bassin parisien, in Actes du colloque de Gand (1982), *Dissertationes archaeologicae gandenses*, 21, p. 9-16.
- BAILLOUD G. (1984a) – Introduction, Actes du 9<sup>e</sup> colloque interrégional sur le Néolithique, Compiègne, 1982, *Revue archéologique de Picardie*, 1-2, p. 5-6.
- BAILLOUD G. (1984b) – Chasséen et Michelsberg, Camps et enceintes, Texte introductif, Actes du 9<sup>e</sup> colloque interrégional sur le Néolithique, Compiègne, 1982, *Revue archéologique de Picardie*, 1-2, p. 103-104.
- BAILLOUD G. (1985) – Le Néolithique et le Chalcolithique en France, in J. et M. Lichardus, G. Bailloud, J. Cauvin, *La Protohistoire de l'Europe : le Néolithique et le Chalcolithique entre la Méditerranée et la mer Baltique*, Paris, PUF (Nouvelle Clio), p. 516-568.
- BAILLOUD G. (1997a) – *Art rupestre en Ennedi*, Saint-Maur-les-Fossés, Sepia, 159 p.
- BAILLOUD G. (1997b) – Introduction, La culture de Cerny, Nouvelle économie, nouvelle société au Néolithique, *Actes du colloque international de Nemours*, mars 1994, Nemours, APRAIF (Mémoires du musée de Préhistoire d'Île de France, 6), p. 19-22.
- BAILLOUD G. (1999) – *L'imprimerie Lédan à Morlaix (1805-1996) et ses impressions en langue bretonne*, Saint-Brieuc, Skol (Bibliothèque bretonne, vol. 5), 205 p.
- BAILLOUD G., BAYLE D., BEECHING A., BICQUARD A., BOUREUX M., CLEUZIQU S., CONSTANTIN C., COUDART A., DEMOULE J.-P., FARRUGGIA J.-P., FIRMIN G., ILETT M., ILETT-FLEURY B., LETTERLÉ F. (1982) – L'Archéologie dans la vallée de l'Aisne, in Vallée de l'Aisne, cinq années de fouilles protohistoriques, *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial, p. 3-20.
- BAILLOUD G., BOUJOT C., CASSEN S., LEROUX C.T. (1995) – *Carnac, les premières architectures de pierre*, Paris, CNRS, 126 p., 87 fig.
- BAILLOUD G., BRÉZILLON M. (1968) – L'hypogée de l'Homme Mort à Tinquex (Marne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 65, p. 479-504.
- BAILLOUD G., BURNEZ Cl. (1962) – Le Bronze ancien dans le Centre-Ouest de la France, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 59, p. 515-524.
- BAILLOUD G., CHOMBART DE LAUWE P. (1952) – La photographie aérienne, in A. Laming dir., *La découverte du passé, progrès récents et techniques nouvelles en Préhistoire et archéologie*, Paris, Picard, p. 45-58.
- BAILLOUD G., COIFFARD P. (1967) – Le locus 5 des Roches à Videlles (Essonne). Étude archéologique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 64, p. 371-410.

- BAILLOUD G., CORDIER G. avec la collab. de GRUET M. et POU-LAIN T. (1987) – Le Néolithique ancien et moyen de la vallée de la Brisse (Loir-et-Cher), *Revue archéologique du Centre de la France*, 26, 2, p. 117-163.
- BAILLOUD G., DANIEL M. et R., SACCHI Ch. (1973) – Les gisements préhistoriques du bois de Verrières-le-Buisson Essonn e. II. Gisement I, atelier de type campignien, *Gallia Préhistoire*, 16, 1, p. 105-129.
- BAILLOUD G., DAUVOIS M., NOUEL A., RIQUET R., POULAIN-JOSIEN Th., PLANCHAIS N. et HOREMANS P. (1965) – L'ossuaire néolithique d'Éteauville, commune de Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 62 (Études et travaux), p. 576-648.
- BAILLOUD G., KAPPS R., POULAIN-JOSIEN Th. (1961) – Fond de cabane néolithique danubien, sablière du Petit-Vaux, commune de Champs (Yonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 58, 7, p. 480-484.
- BAILLOUD G., MIEG DE BOOFZHEIM P. (1955) – *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, Paris, Picard, 244 p.
- BAILLOUD G., MIEG DE BOOFZHEIM P. (1964) – La nécropole néolithique d'El-Kiffen près des Tamaris (province de Casablanca, Maroc), *Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie*, 12, p. 95-171.
- BAILLOUD G., TENDRON G. (1946) – Les gravures pariétales de la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure (Yonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 43, p. 155-160.
- BATAILLE G. (1955) – *Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève, Éditions d'art Skira, 149 p.
- BELLON E. et MONTAGNE-BÔRRAS A. (2007) – Les archives de l'équipe « Protohistoire européenne, de la sédentarisation à l'État » (Maison René-Ginouès, archéologie et ethnologie), *Les Nouvelles de l'archéologie*, 110, nov. 2007, p. 61-64.
- BREUIL H. (1946) – Réponse à BailLOUD et Tendron, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 43, 6, p. 145.
- CARON L. (2008) – *Au Sahara tchadien (1955-1963)*, Paris, L'Harmattan, p. 121-123.
- CHAVAILLON J. (1965) – Fouilles paléolithiques en Éthiopie, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 62, p. CXCVII.
- CORDIER G. (1963) – Les prolongements danubiens dans le Centre-Ouest de la France, *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, p. 149-156.
- CORDIER G. (1968) – Le dolmen des Marais, *Bulletin de la société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, p. 45-64.
- COUTIER L. et BRISSON A. (1959) – Fouille d'une grotte-sépulture au Mesnil-sur-Oger (Marne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 56, p. 709-714, 1 fig.
- DEMOULE J.-P. et GUILAINE J. dir. (1986) – *Le Néolithique de la France*, Paris, Picard, 463 p.
- GARANGER J. dir., (1992) – *La Préhistoire dans le monde, nouvelle édition de la Préhistoire d'André Leroi-Gourhan*, Paris, PUF (Nouvelle Clio), 832 p.
- GOURY G. (1936) – Genèse d'une classification du Néolithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 33, 3, p. 203-216.
- GUÉBARD A. (1911a) – À propos de la décoration au champ-levé, ou par excision, d'une poterie préhistorique provençale, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 8, 6, p. 390-395, 1 fig.
- GUÉBARD A. (1911b) – Sur les anses verticales multiforées horizontalement (fin), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 8, 9, p. 571-588 (43 fig.) et p. 646 (7 fig.).
- GRUPE SPÉLÉOLOGIQUE ET PRÉHISTORIQUE PARAT ET ASSOCIATION CORA (1996) – Cinquantenaire de la découverte de la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure, *Bulletin de la société des sciences de l'Yonne* (Auxerre), 127, année 1995, p. 199-207.
- LAMING A. dir. (1952) – *La découverte du passé, progrès récents et techniques nouvelles en Préhistoire et en archéologie*, Paris, Picard, 363 p., 45 fig., 16 pl. HT et 1 tab.
- LEROI-GOURHAN (1957) – Étude des restes humains fossiles provenant des grottes d'Arcy-sur-Cure, *Annales de Paléontologie*, 44, p. 87-148, 31 fig., 2 pl. HT.
- LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G., BRÉZILLON M. (1962) – L'hypogée II des Mournouards (Mesnil-sur-Oger, Marne), *Gallia Préhistoire*, 5, p. 23-133.
- LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G., CHAVAILLON J., LAMING-EMPERAIRE A. (1965) – *La Préhistoire*, Paris, PUF (Nouvelle Clio, 1), 366 p.
- LICHARDUS J. et M., BAILLOUD G., CAUVIN J. (1985) – *La Protohistoire de l'Europe : le Néolithique et le Chalcolithique entre la Méditerranée et la mer Baltique*, Paris, PUF (Nouvelle Clio), 640 p.
- MARCELLIN P. (1954) – Note sur quelques tufs du département du Gard, *Annales de l'École d'agriculture de Montpellier*, numéro spécial.
- MOHEN J.-P., BAILLOUD G. (1987) – *L'âge du Bronze en France*, vol. 4, *La vie quotidienne : Les fouilles du Fort-Harrouard*, Paris, Picard, 281 p.
- NOUGIER L.-R. (1950) – *Les civilisations campigniennes en Europe occidentale*, Le Mans, Imprimerie Monnoyer, 571 p., 119 fig., 21 cartes.
- POPLIN F., BAILLOUD G. (1969) – Un site du Bronze final à Vincelles (Yonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 66, p. 119-122.
- RIQUET R. et BURNEZ Cl. (1957) – Les cadres culturels du Néolithique des pays du Centre-Ouest, *Congrès préhistorique de France*, Poitiers-Angoulême, juillet 1956, Paris, SPF, p. 861-878.
- SOULIER P. (2003) – André Leroi-Gourhan et l'anatomie humaine : de la craniologie à la fouille des sépultures, in *Sens dessus dessous, la recherche en Préhistoire*, Mélanges offerts à Claude Masset et Jean Leclerc, *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial, 21, p. 33-50.
- SOULIER P. (2005) – André Leroi-Gourhan enseignant à Lyon (1944-1956) : de l'ethnologie coloniale à l'ethnologie préhistorique, in J. Evin et M. Philippe dir., *150 ans de Préhistoire autour de Lyon*, Lyon, musée Guimet, nov. 2004, *Cahiers scientifiques du Muséum de Lyon*, Hors série, 3, p. 43-56.
- SOULIER P. (2007) – Un siècle de *Bulletin de la Société préhistorique française* (1904-2004) : déambulation bibliographique au cœur d'une société, savante et centenaire, in J. Evin dir., *Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire*, Actes du 26<sup>e</sup> congrès de la SPF, centenaire de la SPF, Avignon, 21-25 sept. 2004, Paris, SPF, vol. 1, p. 27-125, 38 fig.
- TREINEN F. (1965) – Fresques du Tchad, *L'Homme*, 5, 2, p. 123-125.
- TUBIANA J. (1960) – La mission du Centre national de la recherche Scientifique aux confins du Tchad, *Cahiers d'études africaines*, 1960, 1, Éditions Mouton, EPHE 6<sup>e</sup> section, p. 115-120.

**Philippe SOULIER**

CNRS, UMR ArScAn 7041 - ethnologie préhistorique,  
21, allée de l'Université, 92023 Nanterre cedex  
philippe.soulier@mae.u-paris10.fr

**Gwenaëlle WILHELM-BAILLOUD**

10, rue du Goh-Lore, 56340 Carnac  
wilhelm.g@wanadoo.fr